Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Antonio Fabio Sticotti

Oeuvres D'Un Paresseux : Bel-Esprit Pendant La Guerre

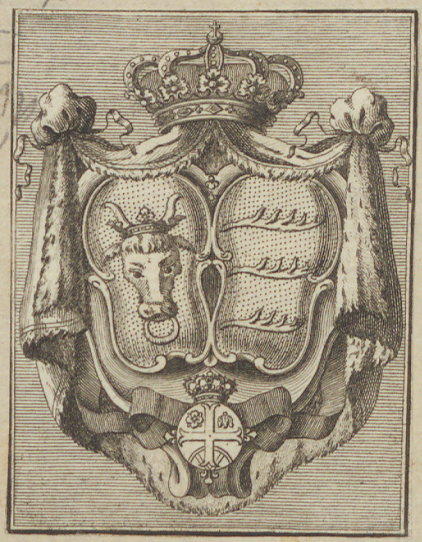
À Berlin: chez Grynæus & Decker, 1760

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404

Druck Freier Zugang PUBLIC DOMAIN

avis 32p
32p
78p
42p
16p
16p
64p
36p
24p
16p
VII
32p
30p

16.4.



Co_5313.
~~A.b-3059.~~

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1847060404/phys_0002
DFG

OEUVRES
D'UN
PARESSEUX,
BEL-ESPRIT PENDANT LA GUERRE.

PAR MR. S***.

Comédien de Sa Majesté le Roi de Prusse.

A BERLIN,
chez GRYNÆUS & DECKER. 1760.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0003
DFG

Ex
Bibliotheca
Academiae
Rostochiensis

AVIS DES ÉDITEURS.

De toutes les découvertes qu'on eut voulu faire pour instruire le Public des différens emplois qu'a dû remplir Mr. S*** avec la dernière distinction, & surtout de ces détails domestiques aussi solides qu'intéressans pour des Lecteurs d'un gout exquis, on n'a pu recueillir, non sans des recherches infiniment curieuses, qu'une espèce d'Epitaphe sur l'air des pendus, qu'il impromptua à son sujet dès l'âge environ de douze ou treize ans; tems auquel, pour remporter un prix à la célèbre Académie de Dijon, il sçut dédaigner sensément toutes sortes d'études, & ne se livrer qu'à l'impulsion agréable de son génie. Voici le Poëme sépulchral.

A sept ans il fut dépêché
Dans un Collége à bon marché,
Moitié garçons & moitié filles,
Le Drôle les trouvoit gentilles,
Au lieu d'apprendre A, B, C, D,
Il avoit certain procédé.

Il est aisé de concevoir qu'un esprit aussi mâle, aussi dégagé des erreurs des arts & des sciences, peut un jour, par quelque révolution dans les Lettres, ennuyer la Postérité, mais la tromper, jamais.

TA-

TABLE.

Mes Noirceurs.
Suite de mes Noirceurs.
Les Bijoux de l'Eſpèrance.
Thomas du Frioul, à Jean Jaque Rouſſeau.
A Mr. P... ſur le choix d'une femme.
Les fourures ſimpatiques.
Le Maſque indéchifrable.
Epitre d'un Diablotin au beau ſexe.
Avis d'un comédien à ſa fille.
La Muſique de l'ame.
Tite Live Martial.

Poëſies.

Mérope Traveſtie.
Le Temple de la Paix.
L'Art du Théâtre.
L'Amant trahi.
L'Eſpece & le Cauſtique.
Chardons Poëtiques.
Le Parc.
Epitre à Mr. Diderot.
L'Honnête ſurpriſe.
Ode chantée à Me. ſur ſon départ.
Trophée Erigé à la Mémoire de ſon Excellence Mr. le Feld-Maréchal de Keith.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0006
DFG

MES NOIRCEURS.

La colere suffit, & vaut un Apollon

BOILEAU.



A BERLIN,

imprimé chez GRYNÆUS & DECKER.

MDCCLIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0007
DFG

Bibliotheca Academiae Rostochiensis

A

MA FILLE,

Vous êtes née vive, & réfléchie; Si vous aviez atteint ſix ans, vous n'auriez pas, je crois, ſenti tant de gloire à vous parer des vieux ſouliers d'une Princeſſe; en trouvant les vôtres moins beaux, ils vous auroient paru plus honorables. Quelqu'un vous

aura dit qu'une Princeſſe a des Dames à ſa ſuite, des robes traînantes, & qu'elle danſe toute la journée: mais il falloit vous dire en même tems, que ces plaiſirs ſinguliers ſont fort au-deſſus de votre état, & que loin qu'ils faſſent le bonheur d'une Princeſſe, c'eſt par là que l'on commence à gâter la précieuſe liberté qu'elle a reçue de la nature, comme les autres femmes, en la rendant dépendante de ſes domeſtiques, & la victime de mille beſoins inventés par

les

les flateurs. Heureusement, ma chere Maya, personne n'attendra sa fortune de vous: On ne cherchera point à vous corrompre, pour se rendre nécessaire à vos gouts, à vos caprices. Vous ne ferez point d'ingrats, parce que, pauvre, & d'une médiocre naissance, vous ne pourrez être heureuse que par vos vertus. Je vous aime tendrement. Je ne saurois prononcer ce mot sans répandre des larmes sur la perte irréparable que vous avez faite. Vous comprendrez un jour

combien j'ai aimé votre Mere, par l'affection paternelle que j'ai pour vous: vous chercherez à me consoler, vous ne pourrez qu'augmenter ma douleur, mais vous ne comprendrez jamais pourquoi elle est éternelle, si vous n'avez vous même le désintèressement, l'ame, & la modestie de votre Mere.

MES NOIRCEURS.

Quelques idées morales & pitoresques, croquées d'après les ridicules du siècle, & jettées sur le papier, à la nonchalance & sans art, ont trouvé des suffrages distingués. Un ouvrage solide, & methodique, qui n'est ni assez léger pour planer dans les airs, ni assez lourd pour trébucher, n'a pas toujours le même avantage: d'où l'on voit combien il est aisé, & difficile de contenter le Public.

Les femmes se soulèvent contre ceux qui les attaquent; Qui feroit on? Elles sont aimables, elles parlent avec agré-

ment; il faut donc les laiſſer dire: Si l'on a droit de les blamer, on auroit tort de leur répondre.

Amoins d'être né cruel, ou ſtupide, on ne ſauroit s'empêcher de plaindre un ſcélérat.

Le comble de la baſſeſſe eſt de chercher à plaire, à ceux même qu'on mépriſe.

J'aimerois mieux mettre mon argent ſur Mer, qu'un billet à la lotterie d'une femme de qualité.

Ce n'eſt qu'avec les ingrats qu'on eſt généreux, parcequ'ils ne rendent rien; & l'on ne peut être que libéral avec les cœurs bien faits, car ils ſont toujours prêts à la reconnoiſſance.

Les françois regardent leur deſcente en Angleterre, comme celle de Jules Céſar; les Anglois la voyent, comme la deſcente de Théſée aux Enfers.

Tous

Tous les hommes ſont méchans, & fanfarons. Le Spadaſſin s'amuſe à percer le cœur de ſon ami, & le Poltron ſe plait à tuer des chats.

L'avarice des hommes a dit: défrichons ces deſerts, & tuons les Tigres qui s'y renferment, car ils ſont féroces.

J'ai aimé la chaſſe autre fois, parceque l'adreſſe de tuer une Perdrix me ſembloit quelque choſe: aujourd'huy que cette gentilleſſe me paroit honteuſe, je n'y vois que la lâcheté d'aſſaſſiner une créature qui fait la charge dans le ſiſtême animal.

Vous écraſez les mouches ſur la fin de l'automne, & moi, je les réchaufe dans ma main.

Si une vipère s'introduiſoit dans ma chambre, je la tuerois peut être, pour en purifier le cerveau du plaiſant qui vient de rire.

Mais ces araignées qui m'attendent ſous mes meubles pour me lancer leur venin?... Si elles ne les euſſent trouvés auſſi ſales que vos caves, elles y ſeroient encore pour en ſucer le mauvais air. L'hoſpitalité ouverte n'a point le droit d'exterminer les paſſants.

Mais ce liévre qui mange ma moiſſon avant moi? ... Si tes bleds n'occupoient que le terrein qu'il te faut, il te laiſſeroit encore de l'herbe pour brouter.

La petiteſſe du ſiècle eſt de voir tout en grand.

Je m'interroge quelque fois, & me dis: quel eſt ton être? une ame. Ta condition? L'obéiſſance. Ta fortune? La mort.

Nous mortifions nos amis tête à tête, & les exaltons en tous lieux; parceque nous nous aimons plus qu'eux mêmes, & leur préférons le public.

Qu'un

Qu'un homme d'honneur ſoit vexé, prêt à périr; l'amitié ferme les yeux, l'eſtime reſte les bras croiſés, les honnêtes gens le plaignent, un coquin le ſauve par contradiction.

Une jeune veuve eſt toujours habile à convoler, elle eſt trop ſeule; le jour, paſſe encore, mais la ſoirée eſt bien enuyeuſe, & la nuit encore pire.

Le méchant le plus invétéré eſtime & déteſte les gens de bien, comme un Athée croit en Dieu malgré lui.

Un Athée renie Dieu, parce qu'il craint l'enfer.

La plus fine politique n'eſt qu'un masque de cire.

Une fille à ſentiment, qu'une première inclination à ruinée, ſe jette au Théatre pour manger du pain avec décence.

Un ſot profite autant de ſes lectures, qu'un aveugle qui lit aux aſtres avec des Lunettes d'aproche.

En

Quand mon ami fait de moi un portrait flaté, j'en aime l'idée, & j'en déteſte les traits.

Quelle eſt la Religion du ſiècle? L'interêt. Mais qu'eſt-ce que l'intérêt? La honte des hommes & le malheur de la terre.

Une Dame fort laide, fit venir une fille d'opera: Comment faites vous pour plaire, vous autres, lui dit elle? Donnez moi votre recette. Faites vous voir comme nous dans la perſpective, repartit la Danſeuſe, vous réuſſirez.

Une eccefſive ſenſibilité aproche beaucoup de la bétiſe, car les bêtes n'ont que des ſens.

La première citadelle qui s'eſt rendue ſans coup férir, eſt, ſans contredit, le cœur d'une femme.

Le

Le plus mortel ennemi des Rois, ce n'eſt pas le courtiſan, il ſe détruit lui même; ce n'eſt pas le flateur, ils le mépriſent; c'eſt aſſurément le faſte aſiatique qui les environne, il pèſe ſur le peuple, leurs voiſins les croyent ambitieux; & ce qui s'y joint de plus déplorable, c'eſt cet air de majeſté qu'un maître à danſer leur donne, & qu'ils ne portent que trop loin par eux mêmes: il écarte les petits, il fait trembler les grands. Je perdrois ma fortune, plutôt que d'eſſuyer la hauteur d'un monarque. Je ſais que j'ai tort, mais bien des gens ont la même foibleſſe. S'ils ne ſont pas les plus grands génies, ils ont du moins une ame très délicate; & ce ſont ces ames-là qu'il faut conſulter pour faire le bonheur des hommes.

Quiconque ne ſait pas perdre, eſt bientôt ruiné.

Une fille ſage ne doit pas regarder un homme plus haut que le troiſieme bouton.

Une

Une Marchande va les trois premiers jours de sa noce en carosse, & le quatrieme, son jupon sur la tête.

Epargnons la modestie de nos amis, aux dépens même de notre amitié.

Tout le monde veut critiquer, on ne cherche que les dégouts & l'ennui.

A quoi songeoit Alexandre, quand il fit dispercer sur les bords du Gange qu'il n'osa franchir, ces brides énormes, ces armures gigantesques de Soldats? Etoit ce pour donner à la postérité une idée extraordinaire de lui & des siens? Mais s'il n'eut laissé dans ces contrées que des dépouilles de grandeur naturelle, les Indiens justement étonnés, auroient trouvé mille fois plus admirable que des hommes faits comme eux eussent exécuté de si grandes choses.

Toutes

Toutes les femmes ſe connoiſſent en parures, ſaiſiſſent d'abord le piètre coloris d'un ruban, & la mauvaiſe grace d'une provinciale; à ſon caractère elles ne voyent goute.

Une femme du bel air, qui ſable toutes les nuits ſes deux bouteilles de Champagne n'oſe ſe purger qu'avec une violette.

Quand une Françoiſe paſſe dans les rues, on devroit lui crier: baiſſez les yeux.

Un Tartare, un Caraïbe, s'écrieroit, en voyant un Laboureur courbé ſur ſa charue: il eſt donc bien riche, puisqu'il ſe donne tant de peine!

La protection eſt la Reine du Siècle; en agiſſant pour nous, & pour les autres, elle nous couronne, & nous fait pendre.

Les femmes les plus ſpirituelles ne ſongent qu'à nous faire adorer leurs ſottiſes.

Si

Si j'étois Roi, je n'aurois jamais d'autre boufon, qu'un grand Seigneur content de ſa naiſſance.

Une Femme en puiſſance de Mari, qui reçoit un billet doux pour le bruler, eſt ſur le champ infidele, ſi elle le lit, elle eſt perfide.

Ce n'eſt point notre indécence qui fait rougir les femmes, c'eſt leur tempéramment, une impératrice Romaine paſſant; devant des gens qui ſe baignoient, dit: aux yeux d'une femme vertueuſe, les hommes nuds ſont des ſtatues.

La ſeule façon de rajeunir un vieillard, c'eſt de le reſpecter.

Cinquante mille butords armés, ſont les échelons par où les Généraux s'élevent dans les nues.

Il eſt auſſi aiſé d'abuſer les femmes, que difficile de les déſabuſer.

Une

Une femme aime rarement, adore toujours, & n'eſtime jamais.

Les hommes ne pouvant définir le flux & reflux, ni le caprice des femmes, les ont fait ſortir de la lune qu'ils ne connoiſſent gueres mieux.

Un fin Moraliſte * a presque prouvé qu'on n'eſt généreux que par amour propre: s'il eut été moins philoſophe, il auroit dit, par amour de ſoi même.

C'eſt bien fait quand les femmes nous ruinent, c'eſt qu'elles ont plus d'eſprit que nous.

Les revers du libertinage corrigent la jeuneſſe, & l'œconomie des hommes mûrs dégénére en avarice: ainſi les vices des jeunes gens font leurs vertus, comme les vertus des vieillards font leurs vices: ce

* Le Duc de la Rochefoucault.

n'eſt donc que dans l'âge viril, où l'homme eſt entièrement vicieux, ou tout à fait ſage.

A Londres, un gueux qui demande l'aumone en vous importunant, répond: je ſuis libre; à Madrid, il prend ſon chocolat; à Rome, il chante; à Paris, il pleure. Ce dernier caractere eſt plus naturel, & auſſi aimable que les trois autres qui paroiſſent plus élevés.

On dit tous les jours de quelqu'un: je l'ai traité comme un valet de boureau. Croit on par ce mépris être plus ſage que la juſtice qui les ménage l'un & l'autre? Celui qu'une fauſſe reſſemblance de cruauté fait emporter à cet excès, ſeroit peut êtrre le boureau de ſon ami, ſi cet ami étoit criminel.

Une femme adorée eſt un Dieu des Enfers. *Paſtor fido.*

Mais

Mais, disoit une Prude à son amie, qui venoit de se marier, quand tu t'es trouvée seule avec un homme, qu'il s'est couché près de toi, n'as-tu point eu peur? Non, dit ingénument l'épousée. Mais, tu as rougi? je n'ai point rougi. Ah! ma chere, dit la Prude toute émue, j'en rougis pour toi. Je le crois bien, c'étoit de plaisir.

Une jolie femme doit être sage une fois en sa vie.

On pense ferme aujourd'huy, mais craignant toujours les fers de la Politique, on n'écrit qu'en lâche.

Les petites bourgeoises s'emparent de toutes les modes, & des riches parures; il ne reste aux femmes de condition que des tabliers de cuisine pour se distinguer.

Un homme porte son honneur au bout de son épée, celui d'une femme est dans

ſon cœur. Ainſi, l'homme le plus adroit du poignet, & la femme la plus fauſſe, uſurpent tous les hommages qu'on doit à la vertu.

Dans le ſiècle préſent, où la fortune guide la conſcience, les petits naiſſent dans la dévotion, deviennent opulents, & meurent dans l'eſprit fort. Les Grands commençent par le bonheur, & l'incrédulité, & finiſſent par des revers & la peur du diable.

Il n'y a que la mort de ce qu'on aime, qui nous perſuade qu'il faut mourir.

Outrer l'honneur, c'eſt en manquer.

Une femme & un jéſuite ne pardonnent jamais.

Le ſentiment n'amollit point les vers, mais les vers amoliſſent le ſentiment.

La

La licence de penſer tout haut & ſans reſpect humain, ſert quelque fois au triomphe de l'humanité.

Ingrat & bel eſprit, ſont aujourd'huy termes ſinonymes.

On n'entend parler que d'ingrats comblés de bienfaits, & de coups de bâton; c'eſt le dernier préſent des bienfaiteurs.

Mieux on réfléchit, plus on a lieu de s'humilier.

Quiconque n'avoue point d'habitude, en a une, celle de les contracter toutes.

Il eſt plus aiſé de penſer, que d'avoir du ſtile.

Il eſt plus rare de ſentir, que de penſer.

Le vrai moyen d'éterniſer la haine qu'on a pour nous, c'eſt de s'en moquer.

Quand un amant inſpire la vertu à une femme, elle la ſent plus que lui.

Le ſot qui ſe conduit bien, & raiſonne mal, eſt comme une pendule qui marque juſte, & ſonne de travers.

Les femmes liſent un bon ouvrage avec plaiſir, & ne l'entendent qu'à peine.

Qui mange vîte, digère lentement.

Qu'une femme indiférente careſſe un homme en colere, elle le ramêne d'abord; qu'il flate de ſang froid une femme ſeulement piquée, il l'aigrit.

Une Prude tout à fait honnie par ſes mauvais choix, cherche à corrompre un honnête homme, pour rétablir ſa reputation.

La ſcience utile de la Nature m'ofre des phénomènes qui m'enchantent. La morale a des principes encore plus néceſſaires,

&

& que j'adore, même en les ſuivant d'un peu loin. Mais des goufres de la Métaphiſique il eſt ſorti des lumières divines, dont les reflets ont engendré certains beaux eſprits, qui ont demontré le Néant par leurs ouvrages.

On chicane le paradoxe comme les beaux vers, par ce qu'il ne dévoile la vérité que d'un côté, mais c'eſt toujours elle; le ſeul ſophisme la poignarde, & nous préſente ſon phantôme; témoin toutes les œuvres de J. J. R.

Tout eſt ſuſceptible de réflexion, & la réflexion mène à tout.

Si je penſe qu'on peut couper mon ame en deux; je n'ai qu'à réfléchir encore, je trouve quelle eſt immatérielle.

Ce lui qui ſoufre ſon éloge, ſe loue lui même.

La mort a des douceurs, qu'un poltron ne connoit pas.

Je végète chez la babillarde, je parle, chez la taciturne, je baille chez la ſavante, je... ma foi, je ne penſe qu'avec moi même.

Le menſonge eſt l'ame de la poeſie; les femmes font pourtant de mauvais vers.

Si bien des femmes n'étoient que folles, il n'y auroit rien à dire, mais elles ſont ſtupides, on y ſonge.

Un auteur inſtruit eſt difficile, il n'écrit que pour ſon ſuplice.

Un auteur n'eſt content de ſes écrits, qu'aux dépens de ſes lecteurs.

Nous nous pardonnons tout, & rien à nos enfans.

Le Sage écraſe le philoſophe.

Une femme calcule tout ce que les hommes lui doivent, à compter du ſixième jour de la création.

La

La tête d'un verſificateur, eſt la montagne qui enfante une ſouris.

L'innocence peut exiſter toujours ſans pudeur, mais la pudeur va rarement ſans l'innocence.

Un cœur délicat n'oſe guères célèbrer ſes amis, de peur de rabaiſſer leur mérite.

Toute Prude qui n'eſt point coquette, eſt ſalope.

Une Prude ne met point de mouches, & ſe livre à ſon laquais.

Une Prude regagne ſur le négligé, ce qu'elle dépenſe pour le tête à tête.

Moins on penſe, plus on eſt ſenſible.

Une Prude ſurpriſe à l'écart, ſe prépare au martire.

Toute femme qui dit une ſotiſe, ne croit manquer qu'à l'ortografe.

Les Allemandes ſe paſſeroient plutôt d'homme, que de caffé, les françoiſes ne ſe paſſent ni de l'un, ni de l'autre.

On a donné au Public, *Mes Rêveries*, *Mes Loiſirs*, *Mes Noirceurs*, qui oſera faire *Mes vertus?*

On reprochoit à un françois de n'aimer que les femmes, la gloire & les plaiſirs. Enſeignez-moi quelque choſe de plus aimable, dit-il, & je l'aimerai davantage.

Ayons plutôt toutes les foibleſſes, que d'en porter aucune à l'excès.

Il ne faut que raconter un ſonge à une femme, pour la tirer de ſa triſteſſe, ou l'y plonger, la réjouir, l'attendrir, la fâcher, la rendre avare, généreuſe, & lui donner en fin, toutes les vertus, ou tous les vices.

Un

Un citoyen de Genève a, dans tous ſes écrits, heurté de front pluſieurs ſiſtêmes établis depuis long tems. Les grands & les petits génies lui ont porté chacun ſon coup de maſſue: d'où l'on voit, que s'il n'eſt pas au deſſus des premiers, il eſt à peu près au deſſous des autres.

Il ne s'agit pas d'abolir les ſpectacles dans les Etats médiocres, pour la même raiſon qu'un Empereur de la Chine fit fermer une mine, dont l'exploitation accabloit ſes ſujets: le Théatre laiſſe vaquer tout le monde à ſes affaires; ſa morale eſt, ſans contre dit, avec tous ſes défauts, une choſe très utile dans le païs même le plus pauvre, pour y adoucir les peines imaginaires de l'indigence, par le mépris des richeſſes expoſé ſur la ſcene, & par la récompenſe des vertus, dont l'impreſſion agréable corrige plus aiſément un coquin, que les rigeurs de la juſtice, à la quelle

il

il croit toujours échaper, ne l'empêchent de se faire pendre.

Si une république est petite, dit Mr. de Montesquieu, *elle est détruite par une force étrangère, si elle est grande, elle se détruit par un vice intérieur.*

L'illustre président ne prétend pas que pour éviter ces deux inconvénients, il faudroit que la république ne fut ni grande, ni petite: quand on auroit atteint ce point, qu'il est très difficile de déterminer, les mêmes inconvénients rentreroient encore dans la république, en proportion de sa force, ou de sa foiblesse. Apliquons notre remarque à l'établissement d'un Théâtre dans la ville de Genève, & nous verrons que le vice qui la doit dissoudre est dans la forme de son gouvernement. L'influence des bonnes, ou des mauvaises mœurs, n'entre dans le changement des Etats, que comme l'argent dans les coffres d'un Roi, un pour cent.

Le

Le ſiſtême de la bonne compagnie eſt de ne voir aujourd'huy que ſoi dans l'univers.

De la façon dont le ſiecle eſt poli, on dit également dans un cercle, d'un honnête homme, & d'un vicieux: *il eſt garçon d'honneur*. Je mens quelque fois comme le beau monde, mais le faux me prend à la gorge, ma pituite me trahit, & me donne un ridicule dont je ſuis bien aiſe. Je ſacrifie tout d'un tems à deux choſes presque inaliables, la politeſſe, & la vérité.

Un fat dit la vérité durement, c'eſt qu'il a le cerveau ſec, & l'eſprit mal orné; & parce qu'il eſt inſolent, il ſe croit du courage.

Il n'y a point d'homme ſi orgueilleux qu'il puiſſe ètre, qui ne rampe tous les jours aux pieds d'un faquin auſſi ſuperbe que lui.

Un auteur dramatique ſe contredit lui-même, quand il abdique le théatre par ſcru-

ſcrupule de conſcience, & qu'il fréquente les hommes, pendant qu'on répréſente encore ſes pièces dont les ſuccès lui paroiſſent une occaſion de ſcandale. Pour agir conſéquemment à ſes nouveaux principes, il doit fuïr dans les deſerts de la Thébaïde, & quitter ce monde que nous ſcandaliſons, même par nos vertus.

Je ne cherche point à compoſer des penſées: il ne faut écrire que par ſentiment. J'aime les faits & les citations, & crains de m'en ſervir, à cauſe que c'eſt un travail, & qu'ils n'appartiennent pas plus à mon eſprit qu'à mon cœur. J'écris en Sibarite, ſi je ſentois ma plume, elle tomberoit de ma main.

En fait de mode, en fait de gout, d'eſprit, de graces, & de ridicules aimables, il ne faut qu'un françois pour ſervir de levain à toute l'Europe.

Qu'une femme qui penſe vingt quatre heures, eſt admirable!

Le caractere du Diſtrait, s'il exiſte, eſt de ne penſer, abſolument parlant, à rien.

La

La distraction coutumière est, je crois, une foiblesse d'organes qui ne permet point à nos esprits de passer subitement d'un objet à l'autre sans confusion. Ainsi, l'esprit le moins distrait, sera le plus vigoureux, le plus juste, le plus apliqué, & le plus prompt à sentir tout à la fois la tranquilité divine d'un bois épais, la beauté d'une feuille, & pourquoi l'on a pris Quebec; verra, reconnoitra les passants, entendra une mouche voler, pendant que son esprit concentré aprofondira tout, sans être absorbé de rien; semblable à Jules César, il dicte à quatre secretaires à la fois.

Les distractions d'un grand génie sont aussi rares que peu remarquables; les miennes sont des prodiges fréquents. L'histoire n'a point parlé des distractions de Cicéron. On dit que Newton prit le doigt d'une Dame pour attiser sa pipe allumée, mais un trait ne fait point un caractère. J'ai connu des personnes de beaucoup d'esprit, je les ai quelquefois trouvé recueillies, jamais distraites.

Depuis

Depuis que je ſuis en Allemagne, j'étudie ma grammaire: il fait bon voyager pour aprendre ſa langue.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0038
DFG

LES BIJOUX
DE L'ESPÉRANCE.

Spes quæ differtur affligit animam.

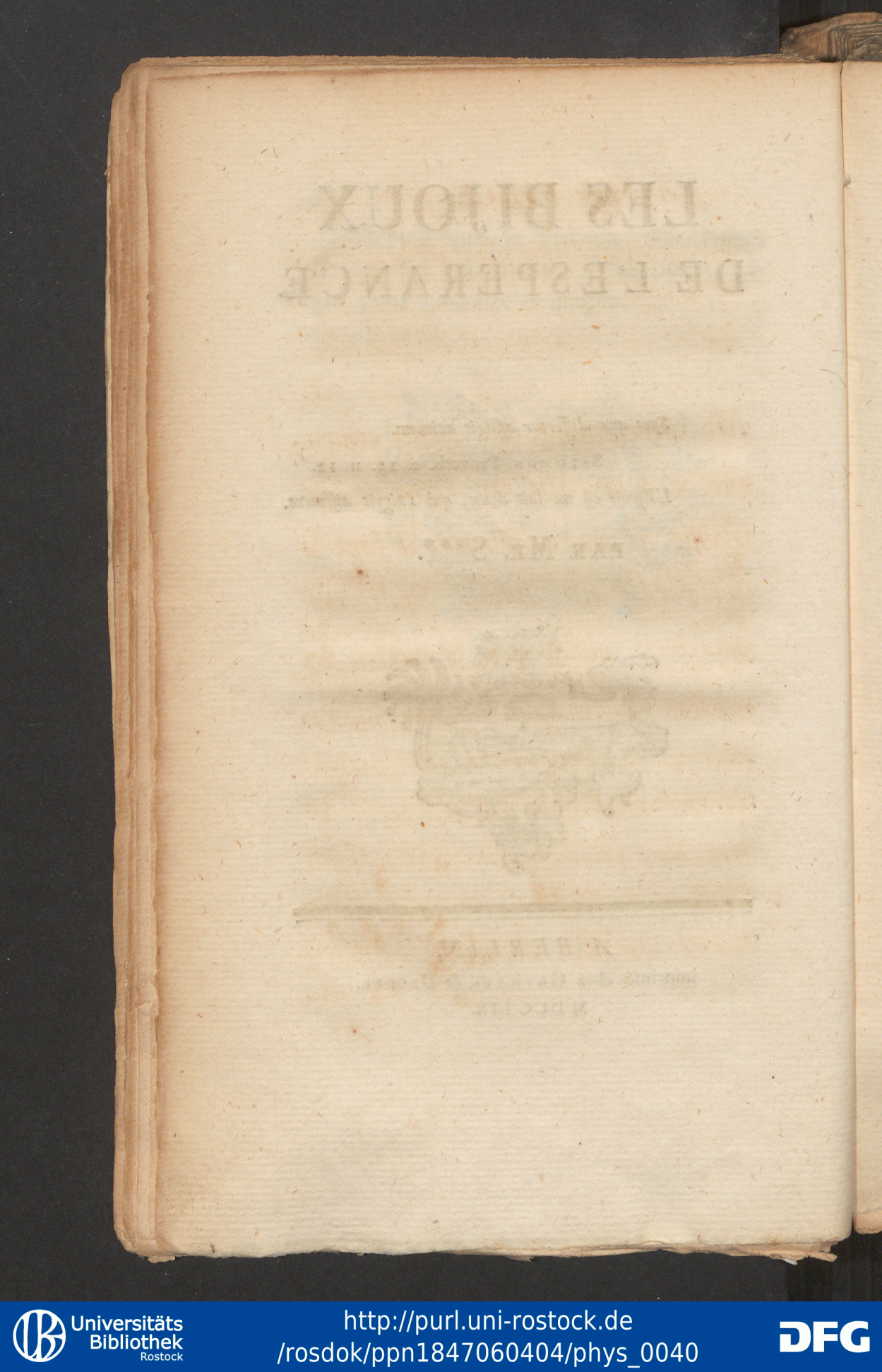
SALOMON. Proverb. c. 13. n. 12.

L'Eſpoir eſt un lait doux, qui s'aigrit aiſément.

PAR MR. S***.

A BERLIN,
imprimé chez GRYNÆUS & DECKER.
M DCC LIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0039
DFG



A MA FILLE.

Ma chere enfant, vos jeunes compagnes vous ont déja cru digne de leur jalouſie, je vous en félicite; il faut la leur pardonner. Adieu. Epelez toujours bien, aimez-moi, & mettez des mouches.

S * * *

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0041
DFG

LES BIJOUX DE L'ESPÉRANCE.

La Misantropie est outrée dans son principe, & raisonnable dans ses conséquences; car il est bon d'aimer les hommes, & très dangereux de les fréquenter: & si nous ne haïssons les autres qu'à force de nous aimer, il n'y a guères d'endroit plus capable de nourrir cet amour de nous mêmes, qu'un jar-

din riche & voluptueux, où l'Art & la Nature ſe diſputent l'honneur de nous ſéduire.

Je parcourois l'autre jour les beaux jardins de Sans-S..... un ennui mortel m'y feſoit chercher la retraite, & je voulois peut-être n'éviter que moi; mais ce n'eſt point au milieu des Melons ſuccarini, & des Ananas qu'on ſe dégoute de la vie. Quand on ſe promène avec la Lèda du Guide, le Mercure de Pigal & l'Antinoüs, on reſpecte l'antiquité grecque & romaine, on admire les Modernes, on aime Sans-

S....,

S....., la ſolitude & les chagrins diſparoiſſent.

En ſongeant à ces belles peintures qui m'avoient frapé, je définiſſois rapidement l'étrange plaiſir que tout homme, quelque prudent qu'il ſoit, goute à ſe tromper lui même. Quoi, m'écriois-je, des plantes, des mineraux, que je foule aux piés, fondus avec induſtrie ſur un morceau de toile, me font ſentir avec tranſport, preſque tous les effets de la rondeur, & de l'étendue? Deux lignes; l'une droite, l'autre courbe, donnent à un bloc

de Carrara la légèreté des vents, & cet eſprit, cette chaleur que n'ont point les vers de mon ami, animent & font reſpirer des Statues?

Une foule d'idées qui ſe croiſoient dans ma tête, mille ſentimens confus, joints aux fatigues de la promenade, m'apeſantirent. Je me laiſſai aller au ſommeil à deux pas de cette Vénus toute nue, ſi moelleuſe dans ſes contours, j'eus la cruauté de fermer les yeux, mais lorsqu'on a bien admiré les belles feſſes d'une Vénus de marbre, il eſt permis de s'endormir auprès d'elle.

Avant de m'assoupir, je disois aux belsamines, à la tendre sensitive: superbes filles de la terre, un matin vous voit naître & mourir, mais le grand Prince que nous aimons, viendra un jour déposer parmi vous, toutes sortes de Lauriers militaires, qui ne se flétriront jamais.

Passant malgré moi d'un sentiment à l'autre, & revenant aux grands artistes, dont les chef-d'œuvres ont été souvent si mal récompensés, je méditois sur les biens & les maux qui suivent la joyeuse per-

ſpective de l'avenir, & ma vue s'éteignit.

Les premieres vapeurs du ſommeil préſentèrent d'abord à mon eſprit de vaſtes jardins, dont il pouvoit à peine parcourir les limites. La ſcene autour de moi offroit mille perſonnages de toutes les nations, & brilloit d'un Soleil levant. Les Plates bandes, & les Gazons, chamarés des réjoüiſſantes livrées du printems embaumoient tout l'horiſon. Pas un inſecte qui ne logeat la paix dans ſon trou, pas une fleur qui ne fut vierge.

J'avan-

J'avançois dans mon ſonge, & mes yeux n'erroient que ſur des merveilles, j'étois dans l'extaſe. Vous voilà bien ſurpris, bien étonné, me dit un Jéſuite portugais qui m'aparut nu comme un Singe verd. Ne voyez-vous pas que vous prenez l'air ſur les terraſſes de l'Eſpérance, fille du Deſir & de l'Imagination? Regardez ces Dames & ces courtiſans affairés, qui paſſent l'un ſur l'autre, ils ne reſpirent que précairement, l'Eſpérance les fait vivre ſans jugement; ils prennent la vérité pour le menſonge, & le menſonge, pour la vérité; ils ſe ha-

tent

tent tous de saisir les présens qui découlent de ses mains, mais ce sont des enfans à qui l'on tient la dragée haute. Pour moi, jouet infortuné de la Déesse qui regne dans ces contrées, son beau nom est tout ce qui me reste. Effectivement, lui dis-je, mon Révèrend Pere, vous êtes beaucoup mieux ici qu'à l'inquisition. Car enfin, il n'y a point de penchant que nous caressions avec autant d'intrépidité que l'Espérance; mais ses biens sont des papillons qui nous échapent au moment qu'on croit les fixer. Les autres passions sont fougueuses,

il est

il eſt vrai, dans quelques cas particuliers, mais l'Eſpérance a l'adreſſe de comparer l'état préſent de l'homme, heureux ou malheureux avec ſon état poſſible, toujours plus parfait, & nous conduit ſur des roſes dans tous les évenemens de la vie, juſqu'aux portes même de la mort. Elle nous montre toujours de loin quelque ſatisfaction nouvelle & nous promet à tout moment, ou d'adoucir nos peines, ou d'augmenter nos plaiſirs. Oh, oh, dit mon Loyola, vous parlez comme Blaiſe Paſcal, auriez-vous la ſimplicité de vivre à ſa ma-

maniere? Avouons cependant, que l'Eſpérance eſt infiniment néceſſaire à tous les hommes. Les défaillances de la pauvreté, les douleurs de la maladie, l'âpreté de l'eſclavage, ſeroient inſoutenables, ſi elles n'étoient mêlées d'eſpérance, elle eſt peut-être la panacée du mal moral. Il s'en faut bien que le plus riche partage d'ici bas nous ſuffiſe; l'homme comblé même de tous les dons de nature, ſeroit encore miſerable, s'il n'étoit dédomagé de ſa propre inſuffiſance par l'eſpoir de quelque joüiſſance inconnue, où ſon cœur ſe flate d'être enfin rempli d'une véritable félicité:

&

& ſomme toute, le bonheur dont on aproche le plus devient bientôt inſipide, comme un joli bluet qui ſe deſſèche dans nos mains. Adieu, je vais ſur les bords Della Plata, parmi le ſoufre & le bitume, attendre en enrageant, quelque bouleverſement du Globe, car je vous avoue qu'à la première fumée des Volcans, j'ai la foibleſſe de trembler avant la terre; ſi le Portugal & l'Eſpagne m'y pourſuivent, je les excommunie à la tête de cent mille hommes.

J'étois trop occupé d'un ſpectacle ſi intéreſſant, ſi neuf, pour arrê-

ter

ter ſa Révèrence. Là, mes yeux dévoroient des Boccages ſombres, où de jeunes gens ne baiſoient que la main des femmes. Ici, de grands Génies adoroient un Etre ſuprême, & convenoient ſincèrement qu'il ſe mêloit de quelque choſe.

Je m'aperçus bientôt que lorsque j'attendois à une certaine distance, j'étois doüé des ſenſations les plus vives. Le Ciel étoit plus pur, les fleurs plus fraîches, le limpide criſtal des fontaines murmuroït plus doucement. Les Peroquets des Barbades s'énonçoient avec toute l'éloquence

quence de Jean Jaques. Les Cèdres & les Platanes du Mont Liban conſervoient leur antique majeſté. Impatient de joüir, je courois à d'excellens fruits murs, dont l'incarnat velouté éfaçoit la pourpre de Tyr. Tout à coup, l'aimable diaprure des eſpaliers & des tapis verds ſe terniſſoit, le fruit tomboit en poudre avant que je l'atteigniſſe, le Roſſignol & la Fauvette fuyoient devant moi, ils ne chantoient qu'en m'évitant. Si peu que je doublaſſe le pas, les plaiſirs les plus réels s'éloignoient, ils ſembloient ſe jouer de ma diligence, & ſur le point

d'être saisis, ils m'échapoient encore.

Piqué, confondu, abimé dans cette vicissitude de joye & de regret, j'allois encore, charmé de tant d'objets délicieux n'embrasser qu'une illusion, lorsque je vis à ma gauche une multitude de gens de toute espece, de tout âge, & de tout sexe. Leur langue jouoit la confiance mutuelle, mais leurs yeux scintilloient du feu noir de l'envie; On parloit de s'obliger l'un l'autre, & chacun ne songeoit qu'à soi.

Je vis un homme affublé de Matras & de métaux, il étoit porté sur l'aile

l'aile du Tems; curieux, j'allois l'interroger: Par Fernel, me dit-il, ne troublez point dans ſes procédés le rival de la Nature, je ſuis le bourreau d'Hipocrate; la ſcavante heure de projection vient enfin de ſonner; Mercure n'a plus d'ailes, & ſans moi, les filles d'Opéra ne guériront plus d'une indiſpoſition qu'elles donnent à tout le monde. Des milliers de têtes noires ne déchireront plus les entrailles de la terre, pour en tirer trois deniers d'or. A ces mots, il s'exhala en fumée.

J'eſſayai d'un autre, dont l'air familier me promettoit un accueil dif-

férent. Je ſuis, me dit-il, une façon d'Incube, vuide de talent, & plein de prétentions, c'eſt à dire, le tourment des Protecteurs. Rien ne me ſatisferoit davantage qu'une occaſion de vous obliger eſſentiellement; & elle eſt ſans doute immanquable, car une place que j'ai ſollicitée pendant vingt ans ſera bientôt vacante, ſerviteur. Grand merci, Seigneur Incube, je ne puis plus douter de ma fortune.

J'eus recours à un troiſieme qui partoit en hâte pour s'emparer de l'héritage d'un vieux Oncle; la loi de na-

de nature doit le tuer ſubitement, diſoit-il, dès qu'il me verra.

Un pauvre Auteur s'avança, en admirant ſes feuilles polémiques. Il élevoit un chanſonier des Hales ſur les débris des Diderot & des Voltaire.

Vint un habitant de la Grande-Bretagne. Il comptoit ſur vingt mille guinées, pour avoir découvert les Longitudes, & favoriſé par là le commerce des Français.

Des Amans, il en venoit d'Italie, il en venoit d'Eſpagne: les premiers, jaloux avant d'eſpérer, les autres, preſſés

de jouir, & méconnoiſſant l'amour. Les ſeuls Français, tendres & délicats, aimoient beaucoup, jouiſſoient quelque fois, & trouvoient encore au ſein de l'Eſpérance un bonheur auſſi vif, & bien plus durable que les plaiſirs mêmes.

Tous ces Meſſieurs vouloient m'égarer, j'oſai m'inſtruire par moi même, & n'en croire que moi. Tantôt, car on ne ſait ce qu'on fait quand on rêve, je cotoyois les replis tortueux du Rhin, tantôt, j'en jambois la Viſtule. Je perçois l'obſcurité ſacrée des bois. Enfin, par-

ve-

venu sur le penchant d'une colline hériſſée de femmes, d'enfans, & de vieillards, je levai les yeux, & vis sur la cime de la Montagne une Divinité riante, & belle, comme celle qu'on aime. Elle étoit légèrement assise sur un volume de politique, tout brillant de Stras & de pierres de santé; les Sciences & les Arts la soutenoient par la main, & le Bonheur voilé de gaze marchoit à sa suite. A son air tendre & sublime, chacun la jugeoit libre de prédilection, chacun se flatoit qu'elle n'exauceroit que lui. Les plus chétifs mortels triomphoient d'une certaine supériorité qu'ils cro-

yoient avoir sur d'autres, la même suffisance les engoüoit tous, parce qu'ils étoient tous dans la même erreur.

Le Mont Espérance étoit entourré d'une longue palissade couleur de rose. On y entroit par deux Portiques d'une hardiesse inconcevable, l'un, d'un ordre Toscan, & le second, Corinthien; la Raison veilloit sur le premier, l'Imagination gardoit l'autre.

Je m'aprochai de la Raison, elle étoit droite, fiere, & modeste. Un épais clavier d'or pendoit à sa ceinture. Grande Déesse, lui dis-je, en l'abor-

l'abordant, je ne vous demande qu'un tour de clé. Hélas! répondit-elle, j'en fais si peu d'usage, que j'aurois peine à la reconnoitre parmi cent Passe partout qui me servoient autre fois. Elle balança, soupira, & me dit: Qui donc êtes vous? D'où venez-vous? Pourquoi entrer céans? Je ne suis rien, repartis-je, je fuis le monde, je cherche un ami, & veux être heureux. Mon fils, me dit la Raison, l'Espérance est bien trompeuse, & promet ce que rarement elle donne. Toute fois, ses largesses, incertaines à la vérité, sont peut-être un bien plus effectif que tous les dia-

mans du Juif .... Permettez donc que j'entre, dis-je, en lui feſant un peu violence. Vous m'excuſerez, dit-elle, il vaut bien mieux attendre, croyez en mes ſcrupules. Oh, de par tous les Dieux, Madame, j'entrerai. Deux verroux me prouverent le contraire.

Je tournai droit au Portique de l'Imagination. Elle étoit coifée en Expédition ſecrete, & chauſſée en Bateaux plats. Gentille Portiere, lui dis-je en l'embraſſant, j'oſe me flater ... Entrez, interrompit-elle, les deux battans, vous ſont ouverts. Naturellement je ſuis obligeante. Si par fois

il

il me prend quelque vertige facheux, ce n'eſt jamais à la ruine de l'Eſperance ma bonne amie. J'accueille également le ſot, & le bel Eſprit, mais l'un eſt toujours ſot, & l'autre devient un génie.

Pendant qu'elle parloit ainſi, on s'étouffoit pour entrer. Le Paſſage étoit preſſé & rempli par tous ceux qui craignoient l'examen de la Raiſon, ou qui en étoient rejettés. Je fus donc introduit avec un Banqueroutier, un Avare, un Calmouk & un Comédien.

J'aperçus de loin que du Portail de la Raiſon, on alloit tout droit, au trône

trône de l'Eſpérance, à l'accompliſſement de ſes deſirs, par un ſentier eſcarpé & très gliſſant; c'étoit le Détroit de la Difficulté, pluſieurs l'eſcaladoient. Ils avoient, diſoient-ils, attentivement conſidéré le chemin avant de ſi engager; ils étoient certains d'avoir combiné, calculé juſte les differens degrés de la réuſſité, & trouvoient à chaque inſtant des obſtacles inattendus, où ils avoient imaginé ne rencontrer que des échelles de fleurs. La plupart renonçoient à leurs travaux. Quelques uns parvenoient au ſceptre de l'Eſpérance, guidés par la Force.

De

De cette poignée de concurrens, près des trois quarts, ayant obtenu ce qu'ils desiroient, regrettoient leurs dépenses, ils étoient trompés même dans leurs succès. D'autres, moins avides savoient se contenter de peu, chargés du prix de leur persévérance; la Sagesse les conduisoit par la main sous les Berceaux éternels du Plaisir.

Entré comme tant d'autres par la porte de l'Imagination, je voyois l'Espérance nous tendre ses présens avec un souris d'invitation qui nous combloit. De ce côté la Montagne pendoit en précipices, elle étoit inacces-

acceſſible, mais ſi couverte de broſſailles & d'ombrages, qu'un Ingénieur Français n'auroit point aperçu l'impoſſibilité d'y monter.

Les Imaginaires ſe fabriquoient des machines à la Vavcanſon, des Fluteurs, pour attendrir la Déeſſe par leurs accens ſinguliers; des métiers à étoffes, pour la rendre brave, & qui mettoient à l'aumone dix mille familles. Quelques uns lui montroient de grands talens, d'autres une grande naiſſance, mais dupes de leur étalage, ils ne quittoient jamais la terre; ils grimpoient, ils s'accrochoient, & ſe rompoient le cou.

On

On voyoit dans le lointain une Nation guerriere, & galante, s'aprocher, gagner des victoires, & n'en point profiter.

Certains favoris de l'Imagination, guindez froidement sur la moitié de la Montagne, & trop désintéressés pour franchir le tout, tomboient roides dans la vallée de la Paresse; Retraite calme & fort peuplée, d'où ils pouvoient toujours, à l'aide d'un télescope, voir l'Espérance à sa toilette. Ils lui voyoient un œil de verre, point de mains, douze paires de gants danois, pour avoir la peau douce, cinq cens mille actions sur la Compagnie des

des Indes pendant la guerre, & un billet à la Loterie de St. Sulpice. Ils ſe plaiſoient à lui marquer du doigt, qu'ils ne vouloient d'elle ni de ſes joyaux, ou qu'elle deſcendit auprès d'eux accompagnée du Bon ſens.

Cette eſpèce de Philoſophes étoit, au demeurant, mépriſés des ſots: mais peu affectés du jugement des hommes, tranquilles, ils aprouvoient le but d'une eſpérance légitime, & ſe conſoloient de n'être pas heureux.

Je m'éveillai en croyant tomber des Cieux; Sans-S..... me parut toujours brillant. Je tirai mes tablettes, & j'écrivis mon ſonge avant de quitter ce ſejour aimable, pour mieux aſſortir le ſtile au ſujet.

THOMAS DU FRIOUL,

À

JEAN JACQUES ROUSSEAU,

COMÉDIEN DU MONDE.

Attaquer les Comédiens par leurs mœurs, c'eſt en vouloir à tous les états.

Attaquer le Spectacle par ſon abus, c'eſt s'élever contre tout genre d'inſtruction publique.

MR. DIDEROT.

A BERLIN,
imprimé chez GRYNÆUS & DECKER.
M DCC LIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0071
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0072
DFG



FIN DE LA PRÉFACE.

Or, quelques Lecteurs peu instruits, s'imaginant qu'un air d'originalité eſt le ſceau du mérite, il eſt bon de leur montrer que le Montagnon Allobroge & ſes œuvres, ſont copiés d'après l'eſprit faux qui s'élève de tems en tems contre la vérité, comme une guerre de com-

merce entre des Nations voiſines.

Que quelqu'un faſſe un livre bizarre, ſes mœurs douces & raiſonnables en ſont le palliatif; on oublie l'un, dès qu'il eſt mis en lumière, & l'autre avant ſa mort.

Qu'un autre d'un caractère hétèroclite compoſe un livre plein de ſens, l'ouvrage après bien des préventions eſt enfin eſtimé ce qu'il vaut; tôt ou tard le public eſt juſte. Mais qu'à Paris, un pauvre auteur paroiſſe auſſi ſingulier que ſon livre, le voilà riche pendant vingt quatre heures. Que durant cette longue fortune, il

ſorte

ſorte du Royaume cent mille lettres dont une douzaine parle de notre Ecrivain, le voilà immortel pendant vingt quatre heures: Qu'une main peu exercée, mais hardie, oſe démaſquer ſes ſentimens, le voilà perſiflé par toute la terre; car la ſingularité eſt toujours ridicule.

Fondé ſur ce principe, j'entre en compétence avec mon Héros, & lui dis: Grandiſſime Génie, ſouffrez que dans vos promenades philoſophiques, une Chenille littéraire vous pince avec bon ſens.

Je ne conçois pas mon Héros lorsqu'il blâme le judicieux

Encyclopédiſte d'avoir taxé ſans preuve pluſieurs Paſteurs de Genève d'être Sociniens parfaits. Une héréſie eſt elle ſi implicite, qu'elle ne puiſſe paſſer en quelque ſorte dans la diſcipline d'une Egliſe, ou qu'on ne puiſſe la découvrir dans les ſermons, dans les exhortations même que ces Miniſtres font à leur troupeau?

Mon Héros m'épouvante encore, lorsqu'accuſant Mr. d'Alembert d'avoir violé la foi du ſecret, qu'un Prêtre Socinien lui auroit confié; il ne voit point que cet ami, ſatisfait de n'être point déſigné, n'aura rien exigé de plus. Voilà, me

ſemble, comment le ſavant Académicien ſe ſera trouvé indiſcret ſans avoir de reproche à ſe faire; il n'a nommé perſonne.

Etoit-ce à mon Héros à ſe plaindre, lui, qu'on a vû calomnier de ſang froid, non pas une petite communauté, mais une profeſſion entière, qu' exercent mille ſociétés, parmi lesquelles, il ne veut pas qu'il ſe rencontre depuis que le monde exiſte, un homme, une femme, digne de voir le jour?

Mon Héros, le plus tolérant des hommes dans ſa façon d'adorer un Dieu, leur défend les

Arts & les Sciences, & tous plaisirs, comme s'il leur disoit: croyez en Payens, & vivez en Chartreux.

Si, dans ma replique, je n'ai marqué que du doigt certaines erreurs susceptibles d'une critique plus détaillée, heureusement je m'y suis apesanti sur les fautes les moins essentielles. Il..... Au Frioul, quand on a commencé par la fin d'une Préface, on finit ordinairement où les autres commencent.



MI-

THOMAS DU FRIOUL,
A'
JEAN JACQUES ROUSSEAU,
COMÉDIEN DU MONDE.

Il eſt permis à tout Républicain qui penſe avec liberté d'écrire de même, quand il a l'eſprit juſte & le cœur droit. Voyons, Monſieur, qui de vous ou de moi, a le plus aproché de ces deux qualités.

On entretient au moins ſix grands Théâtres à Veniſe pendant la moitié de l'année, & vous n'en voulez pas un, même régulier, dans votre Ré-

publique. Qui de la vôtre ou de la mienne, connoit le mieux ſes intérêts, a le plus d'honneur, de vertu, & paſſe pour la plus habile?

La République du divin Platon a peut-être donné à Mr. d'Alembert l'idée d'une ſociété de Comédiens eſtimables. Son projet, beaucoup moins ſublime que celui du philoſophe ancien, eſt ſans doute plus praticable. Il eſt infiniment plus difficile de donner à tout un peuple des règles infaillibles de vertu, qu'à quinze ou vingt perſonnes. Les grandes Machines réuſſiſſent ſouvent en petit, elles échouent preſque toujours en grand. Vous n'avez voulu regarder que de profil un plan qu'un eſprit profond a vû dans toutes ſes faces. Vous prophétiſez que la ville de Genève ſe corrompra à l'aproche d'une troupe de libertins; il falloit prouver,

ver, que vingt Comédiens raſſemblés, & contenus par des loix expreſſes, car c'eſt là le projet, ne peuvent vivre avec autant de retenue, de bienſéance & de vertu, qu'une Société Bourgeoiſe qui ſe conduit ſelon les loix génèrales du Païs.

Prétendez vous perſuader au monde, qui n'en veut rien croire, que les pièces de Théâtre ſoient des peſtes publiques? Par conſéquent, Molière, ce Philoſophe comique, le grand Corneille, l'élégant & tendre Racine, ſont de ſublimes empoiſonneurs. Mais ſi vous ne pouvez nier qu'on ne puiſſe produire des pièces très châtiées, & vous en convenez, vous avez donc vomi une lettre effroyable d'obſervations inutiles contre la débauche du Théâtre, puisque dans le plan donné de pièces épurées,

il

il ne peut entrer que des comédiens choisis qui leur ressemblent.

En montrant les dangers d'établir un Théâtre dans votre Patrie, en le proscrivant même, ce n'étoit point assez; il falloit n'en vouloir aucun sur la terre, & peut-être aurois-je pensé comme vous: Si vous eussiez été jusques là, votre sistême ne seroit pas, je crois, mieux fondé, mais plus analogue à la soi disante chasteté de vos intentions.

Ne point répondre à vos objections, c'eut été leur supposer une force réelle, ou même une foiblesse aparente, que je crois qu'elles n'ont pas. Les gens éclairés n'y seront point pris, il faut vous réfuter pour les autres.

Votre stile est ronflant, léger, élegant même; vos principes sont presque toujours faux, mais captieux,

tieux, vos conſéquences rarement bien tirées. On conviendra que j'ai dû ſauter une grande partie des déclamations dont vous avez, encore, affoibli vos principes; en répondant à quelques uns, j'ai désaprouvé tous les autres. Vous donnez à tout ce que vous traitez un air de paradoxe qui feroit rire, ſi ce n'étoit pas toujours un ſophiſme. Le ſiècle eſt ſubtil, il aime à douter, & vous l'avez ſervi à ſon goût: tandis qu'un lecteur vous croit dogmatique, l'autre vous trouve Pyrrhonien. Vos ſentimens ſont purs, je le ſupoſe, mais à travers le candide Citoyen on voit paſſer l'oreille de l'auteur. Vous aimez la controverſe en furieux & vous y brillez, mais d'un feu ſi pâle!

Chaque état à ſes vices poſſibles. Dans les fermes & dans la Ré-

Régie, on peut voler le Roi, oppreſſer les peuples. Dire qu'on doit excommunier certains plaiſirs, parcequ'ils ont leurs dangers, c'eſt annoncer indirectement qu'il n'en faut aucun, à cauſe qu'ils ſont tous à craindre: diſcours d'un bon & religieux Capucin, dont le zèle outré dégénère en fanatiſme. Car s'il ſe paſſe moins de crimes dans une petite république que dans une grande, il ne s'en ſuit pas qu'il y ait plus de vertus dans la première. Les germes des vertus & des vices ſont les mêmes dans toute ſociété quelconque, mais ils ſe dévelopent différemment dans les unes que dans les autres. Si l'on ſupoſoit qu'il y eut plus de vices dans l'Etat de Veniſe, que dans la très petite République de *St. Marin*, il faudroit convenir qu'il ſe trouve auſſi

chez

chez les Vénitiens plus de vertus. Avouez donc, en attendant le Tarif invariable du bien & du mal républicain, qu'il y a toujours assez de vices dans les petites villes pour nous corrompre, & assez de vertus dans les grandes pour nous rendre sages.

Vous travaillez, dites vous, sans livres & sans mémoire, cependant votre écrit est renflé de citations: donc, vous avez de la mémoire, ou des livres, il n'y a pas de milieu, les armes ne vous ont pas manqué, c'est la trempe.

Si je n'ai point à votre égard imité l'extrême politesse de Mr. de la Mothe pour une Dame savante, c'est qu'il me faloit son esprit, & que notre dispute est d'une toute autre espèce. César traitoit Caton d'ivrogne, il s'agissoit entr'eux du bon-

bonheur de la République. Nous avons, à peu près, de vous à moi, le même différent; & j'ai négligé de prouver que vous auriez eu bien du tendre pour le vin de falerne.

Tout eſt problême encore ſur les vrais effets du Théâtre, parceque les diſputes qu'il occaſionne ne partageant que les gens d'Egliſe, & les gens du monde, chacun ne l'enviſage que par ſes préjugés.

Vous, qui prêchez pour votre patrie, ſerez vous libre de ces préjugés?

Et qu'au moins, ſi je me trompe dans mon ſentiment, cette erreur ne peut nuire à perſonne.

Elle peut nuire aux arts, qui ſont le ſoutien des hommes, à ces arts que vous avez attaqués avec tant d'eſprit, & ſi peu de raiſon.

L'on

L'on croit s'assembler au spectacle, & c'est-là que chacun s'isole; c'est-là qu'on va oublier ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des fables, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des vivans.

C'est là bien plutôt qu'on va *retrouver* ses amis, ses voisins, ses proches, pour s'intéresser à des *vérités*, pour pleurer les malheurs des morts, ou rire aux dépens des autres & de soi-même.

Que si le Poëte donne à quelques passions des couleurs odieuses, c'est seulement à celles qui ne sont point génèrales, & qu'on hait naturellement.

L'hipocrisie, & le mensonge, la gloire, & la méchanceté, ne sont que trop des passions génèrales. Molière, Corneille, Destouches &

Greſſet, les ont pourtant oſé noircir, & n'y ont pas mal réuſſi.

Il n'y a que la raiſon qui ne ſoit bonne à rien ſur la ſcene.

Quand elle eſt dénuée de ſentiment, d'eſprit & d'imagination.

Mais les gouts conſtants d'un Peuple, ſes coutumes, ſes vieux préjugés doivent être reſpectés ſur la ſcene. Jamais poëte ne s'eſt bien trouvé d'avoir violé cette loi.

Le point d'honneur par toute la terre, la Loi ſalique en France, la liberté ailleurs, ſont de vieux préjugés, aux quels ſont attachez la conſtitution des états, & leur tranquilité. Voudriez-vous qu'un Poëte en dégoutât les hommes, ſur la ſupoſition d'un plus grand bonheur poſſible?

Quand

Quand Molière corrigea la ſcene comique, il attaqua des modes, des ridicules;

Il attaqua les Tartufes, les jaloux, les impies, les Avares &c. qui n'ont jamais été à la mode nulle part, & qui ſont des vicieux de tous les tems.

Mais il ne choqua pas pour cela le goût du public, il le ſuivit ou le dévelopa, comme fit auſſi Corneille de ſon côté.

Molière ni Corneille n'ont atteint l'immortalité, ni par le trivial, ni par l'amour déplacé des Héros, mais en peignant fortement les caractères, & les ſentimens les plus élevés.

Auſſi le goût général ayant changé depuis ces deux auteurs, ſi leurs chefs d'œuvres étoient encore à paraître, tomberoient-ils infailliblement aujourd'hui.

Ne font-ils plus les délices, & l'admiration des hommes?

Les connoiſſeurs ont beau les admirer toujours; ſi le public les admire encore, c'eſt plus par honte de s'en dédire que par un vrai ſentiment de leurs beautés.

Logique de ſixième.

Qu'on mette, pour voir, ſur la ſcene françaiſe, un homme droit & vertueux, mais ſimple & groſſier, ſans amour, ſans galanterie, & qui ne faſſe point de belles phraſes; qu'on y mette un ſage ſans préjugés, qui, ayant reçu un affront d'un Spadaſſin, refuſe de s'aller faire égorger par l'offenſeur, & qu'on épuiſe tout l'art du Théâtre pour rendre ces perſonnages intéreſſans comme le Cid au peuple français: j'aurai tort ſi l'on réuſſit.

Supo-

Supoſons qu'Achille dans Iphigénie, appellât inutilement Calchas en duël; le français le plus duéliſte iroit admirer l'un & l'autre, parceque tous deux rempliroient le décorum de leur état. Croyez vous qu'un Miniſtre des Dieux, un Magiſtrat, un Philoſophe, l'épée à la main contre un guerrier, feroit réüſſir une pièce à Paris? Car la raiſon des contraires doit avoir lieu ici. La Pièce telle que je l'ai ſupoſée d'abord, pourroit n'avoir pas le grand ſuccès du Cid; auſſi ne plaît-il pas préciſément pour avoir égorgé un vieillard; mais par la paſſion qu'il a pour Chimène, ſon reſpect infini, ſa douleur; & par l'amour naïf que ſa maitreſſe a pour lui. Le Point d'honneur eſt bien la cauſe froide & machinale de tous ces effets, mais

ces effets font oublier leur cauſe: les larmes que nous y répandons ne ſont point celles de la gloire, mais celles de la tendreſſe & de la pitié.

Les loix peuvent déterminer les ſujets, la forme des pièces, la manière de les jouer; mais elles ne ſauroient forcer le public à s'y plaire.

Ces loix ſeroient faites par des hommes, qui, apparemment ſavent ce qu'il leur faut. Iroient-ils condamner au Théâtre le bon & le beau qu'ils auroient indiqués aux auteurs? c'eſt donc à la mal adreſſe de ces derniers qu'il faudroit s'en prendre, ſi cela arrivoit. Ainſi, en puiſant les ſujets dans nos livres ſaints, & dans l'hiſtoire moderne, en obſervant les bonnes mœurs, en chaſſant des pièces toute affectation, & des acteurs toute immodeſtie, le public s'y plaira.

Eſt-il

Eſt-il bien ſûr que le ſimple récit des forfaits nous en donneroit moins d'horreur, que toutes les couleurs dont le Théâtre nous les peint?

Beaucoup moins; le ſuplice des coupables que la loi fait toujours périr aux yeux du peuple pour lui faire horreur du crime par l'image des peines, en eſt une preuve ſufiſante.

Je doute que tout homme à qui l'on expoſera d'avance les crimes de Phèdre ou de Médée, ne les déteſte plus encore au commencement qu'à la fin de la pièce.

C'eſt que le cœur humain ſatisfait d'un châtiment néceſſaire, en déteſtant le crime, pardonne au criminel qui l'a expié, par un retour ſur nous mêmes, qui nous preſcrit que tout a ſes bornes. Et ſi l'on a frémi un inſtant du crime, le

Théâtre a donc rempli son objet; qu'importe que ce soit au commencement ou à la fin?

Le méchant va voir au spectacle précisément ce qu'il voudroit trouver partout, des leçons de vertus pour le public, dont il s'excèpte.

Quand le méchant seroit incorrigible, ceux, qui ne l'étant pas encore, pourroient le devenir, ont le plus grand fruit à retirer au Théâtre, des sévères punitions du crime, & des récompenses de la vertu.

J'entens dire que la Tragédie mène à la pitié par la terreur; soit: mais quelle est cette pitié? Une émotion passagère & vaine, qui ne dure pas plus que l'illusion qui l'a produite; un reste de sentiment naturel, étouffé bientôt par les passions; une pitié stérile, qui se repaît de quelques larmes,

& n'a jamais produit le moindre acte d'humanité.

Comme vous vous jouez de la marche du cœur! Vous ferez le premier qui ait osé avancer que cette pitié, qui résulte des grands sentimens qu'expose la Tragédie, n'ait jamais fait de bien à personne. Vous pourriez vous citer peut-être comme preuve de ce que vous dites, mais j'en apelle aux ames les moins sensibles. Cette pitié si stérile à votre compte, nous mène pendant trois mois à la même Tragédie. Ces aplaudissemens excessifs qu'on y entend, cette sorte d'estime pour les acteurs, cette admiration pour le poëte, cet empressement d'y conduire nos enfans, & nos femmes; tout cela, par un impossible que je ne conçois pas, pourroit n'être qu'un foible & frivole élance-

ment de notre ame; mais qui voudra se mépriser assez pour le croire? Ce Tiran de Phere, qui, comme vous le citez vous même, se retiroit du Théâtre, pour ne point s'y attendrir aux cruautés qu'il exerçoit ailleurs, rendoit pourtant hommage à la nature, même en s'éforçant de l'étouffer.

Heureusement la Tragédie telle qu'elle existe, est si loin de nous, elle nous présente des êtres si gigantesques, si boursouflés, si chimériques, que l'exemple de leurs vices, n'est guères plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile.

Si les vices des Héros tragiques n'ont guères plus d'influence sur nous, que leurs vertus; pourquoi nous en faire craindre les conséquences terribles? Ou laissez-nous

voir

voir la Tragédie, ou soyez d'accord avec vous même.

Qu'un jeune homme n'ait vu le monde que sur la scène, le premier moyen qui s'offre à lui pour aller à la vertu est de chercher une maitresse qui l'y conduise, espérant bien trouver une Constance ou une Cénie tout au moins. C'est ainsi que sur la foi d'un modèle imaginaire, sur un air modeste & touchant, sur une douceur contrefaite, nescius auræ fallacis, le jeune insensé court se perdre en pensant devenir un sage.

Quand ce jeune homme n'auroit point apris d'un acteur à aimer une *Cénie* honnête & modeste, il l'auroit apris dans le monde, ou deviné; il auroit le droit d'en chercher une: & s'il n'y rencontre que des femmes hypocrites, il n'en est pas moins vertueux, & doit s'en flater

flater jusqu'au moment qu'il s'égare.

Dans le monde les femmes ne savent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théâtre, savantes du savoir des hommes, philosophes, graces aux auteurs, elles écrasent notre sexe de ses propres talens, & les imbéciles spectateurs vont . . . Un Enfant ne sauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa Gouvernante . . . . La Bonne est sur le Théâtre, & les enfans sont dans le Parterre. Encore une fois, je ne nie pas que cette méthode n'ait ses avantages, & que de tels précepteurs ne puissent donner du poids & du prix à leurs leçons.

Si ces précepteurs féminins ont droit d'en imposer, pourquoi donc les traiter avec tant de mépris, le parterre d'enfant, & le public d'imbécile?

Le

Le mal qu'on reproche au Théâtre, n'eſt pas préciſément d'inſpirer des paſſions criminelles, mais de diſpoſer l'ame à des ſentimens trop tendres qu'on ſatisfait aux dépens de la vertu.

Voilà ce que vous pouviez alléguer en général de plus ſpécieux contre l'abus du ſpectacle. Mais quelle qu'elle ſoit, cette réflexion n'eſt guères de votre cru; elle a toujours été le lieu commun des conſciences timorées. On en a dit autant des Romans, & même de toute ſorte de lecture. Combien de Prêtres, ont penſé que le livre le plus ſaint de notre Religion devoit être interdit au Peuple? Il n'y a donc qu'à corriger la ſcene & les couliſſes: choſe auſſi facile à un grand Miniſtre, qu'elle paroit chimérique à un ami prétendu de l'humanité, qui, pour préſerver les hommes d'in-

d'indigeſtion, voudroit leur coudre la bouche.

Le Patricien Manilius fut chaſſé du Sénat pour avoir donné un baiſer à ſa femme en préſence de ſa fille.

Plaiſante autorité, qu'un trait farouche du Sénat Romain, pour nous prouver qu'une vive peinture de l'amour légitime eſt un danger ſans remède.

Outre ces effets du Théâtre, relatifs aux choſes repréſentées, il en a d'autres non moins néceſſaires, qui ſe raportent directement à la ſcene & aux perſonnages repréſentants; & c'eſt à ceux là, que les Genèvois déja cités attribuent le gout de luxe, de parure, & de diſſipation dont ils craignent avec raiſon l'introduction parmi nous.

Vous avez entendu dire que le luxe, qui enrichit un grand état, en

apau-

apauvrit un petit; & partant de là sourdement, votre patriotisme sincèrement aveugle, qui ne voit point encore Genève au point de s'agrandir par le luxe, déguise un motif de politique & de commerce, sous le prétexte respectable d'innocence des premiers tems, & la crainte de la corruption.

Ce n'est pas seulement la fréquentation des Comédiens, mais celle du Théâtre, qui peut amener ce goût, (de luxe) par son apareil & la parure des Acteurs.

Il faut tout d'un tems poignarder les tableaux, tous les portraits de famille, & les bruler dans les tapisseries de haute-lisse, parceque la richesse des vêtemens offre à la cupidité humaine dans ces personnages

nages requinqués, tout le danger de l'imitation.

Dans une grande ville, pleine de gens intriguans, désœuvrés, ſans Religion .... La Police ne ſauroit trop multiplier les plaiſirs permis, ni trop s'apliquer à les rendre agréables pour ôter aux particuliers la tentation d'en chercher de plus dangereux.

S'il faut des ſpectacles dans une ville corrompue, cette néceſſité a lieu, proportion gardée, pour toutes les villes du monde. Enſuite, pour ne point tomber dans des détails de comparaiſon qui aviliroient la chère Patrie, vous ſupoſez un Théâtre élevé ſur une montagne de la Suiſſe, peuplée *de luſtig Lanzmann* qui ſavent tout, mais qui, pour leur bonheur, n'ont rien appris.

Quel-

Quelque peu qu'on paye à la porte, on paye, enfin; c'eſt toujours une dépenſe qu'on ne feroit pas. Il en coûte pour ſoi, pour ſa femme, pour ſes enfans, quand on les y mène, & il les y faut mener quelquefois. De plus, un ouvrier ne va point dans une aſſemblée ſe montrer en habit de travail: il faut prendre plus ſouvent ſon habit des dimanches, changer de linge plus ſouvent, ſe poudrer, ſe raſer; tout cela coûte du tems & de l'argent. Augmentation de dépenſe.

Tout établiſſement nouveau produit une conſomption nouvelle, dont les incovéniens ne ſont pas dangereux, parcequ'elle eſt bornée. Direz-vous que les denrées en hauſſant de prix, il n'y aura que le tailleur, ou quelque autre, qui, plus employé qu'à l'ordinaire, auprès des acteurs & d'un certain public, pourra

y ſubvenir? Mais ce Tailleur, ou cet Artiſan, devenu plus aiſé boira du bourgogne, car je prens votre ſtile; le Marchand de vin ſe donnera conſéquemment quelques délicateſſes qu'il n'avoit pas, ainſi à l'infini. Où eſt donc le mal de changer de chemiſe?

Pour juger, s'il eſt à propos ou non, d'établir un Théâtre en quelque ville, il faut premièrement ſavoir ſi les mœurs y ſont bonnes ou mauvaiſes; queſtion ſur laquelle il ne m'appartient peut-être pas de prononcer par raport à nous.

Je me croirois un aſſez mauvais citoyen, un ennemi des hommes, ſi, perſuadé qu'il regne de grandes vertus dans ma patrie, je n'en propoſois l'exemple à toute la terre. *Mais, comme partie fort intéreſſée, je n'aporterai*, direz-vous, *qu'une déci-*

déciſion ſuſpecte. Qu'importe? votre ſilence l'eſt-il moins, vous, dont le Cyniſme eſt ſi célèbre?

Pour prévenir les inconvéniens qui peuvent naître de l'exemple des comédiens, vous voudriez qu'on les forçât d'être honnêtes gens. Par ce moyen, dites-vous, on auroit à la fois des ſpectacles & des mœurs, & l'on réüniroit les avantages des uns & des autres. Des ſpectacles & des mœurs! voilà qui formeroit vraiment un ſpectacle à voir, d'autant plus que ce ſeroit la première fois.

Comme ſi l'idée de rectifier une profeſſion pour la première fois, détruiſoit ſa poſſibilité actuelle d'être meilleure. La mauvaiſe plaiſanterie ſe réfute d'elle-même.

Un des infaillibles effets d'un Théâtre établi dans une auſſi petite ville que la nôtre, ſera de changer nos ma-

ximes, ou si l'on veut nos préjugés, & nos opinions publiques; ce qui changera nécessairement nos mœurs contre d'autres meilleures ou pires.

Si elles valent mieux, voilà donc celles qui vous conviennent, on répond des autres.

On trouvera, je le prévois, que l'esprit rempli des abus qu'engendre nécessairement le Théâtre, & de l'impossibilité générale de prévenir ces abus, je ne réponds pas assez préciſément à l'expédient proposé, qui est d'avoir des comédiens honnêtes gens, c'est-à-dire, de les rendre tels. Au fond cette discussion particulière n'est pas fort nécessaire.

Miſéricorde! C'eſt la ſeule à laquelle vous deviez répondre: la ſeule qui m'ait armé contre vous.

Et qu'à Paris même, où ils ont (les comédiens) plus de considération que par-

partout ailleurs, un Bourgeois craindroit de fréquenter ces mêmes comédiens qu'on voit tous les jours à la table des Grands.

Où ces Bourgeois même ne ſont point admis, & qui voudroient bien s'y trouver à côté de ces comédiens qu'ils font ſemblant de mépriſer autant que la grandeur. Or ce n'eſt point la dépravation du bourgeois qui le ſèvre de la table des grands, ni le préjugé de ſa baſſeſſe, c'eſt qu'en général il n'eſt pas fort plaiſant: ce n'eſt pas non plus le déshonneur du comédien qui lui vaut l'indiférence du bourgeois, c'eſt la ſotte fierté de ce comédien qui ne ſe ſoucie guerres de le hanter.

Si les Anglois ont inhumé la célèbre Oldfield à côté de leurs Rois, ce n'étoit pas ſon métier, mais ſon talent qu'ils vouloient honorer.

Car-

Cartouche avoit, pour assassiner, des talens supérieurs: on l'a rompu vif. En France, le Comédien mange avec les Grands, en Angleterre, il est enterré avec les Rois. Voilà déjà bien de l'avance, malgré ce préjugé que vous voulez qu'on respecte, & que les nations mépriſent, quand les particuliers l'adorent. Un homme fesoit passer de loin, & très artistement, de petites graines par le trou d'une éguille: Alexandre lui fit présent d'un boisseau de Millet. Les grandes récompenses ne se donnent donc pas à l'excès du talent, mais à l'aplication qu'on en fait à une bonne chose, sans laquelle, tous les talens, les arts & les sciences même, ne seroient inventés que pour le malheur du genre humain.

Je pourrois imputer ces préjugés aux déclamations des Prêtres, si je ne

les

les trouvois établis chez les Romains avant la naissance du christianisme, & non seulement courants vaguement dans l'esprit du peuple, mais autorisés par des loix expresses, qui déclaroient les Acteurs infâmes, leur ôtoient le titre & les droits de Citoyens Romains, & mettoient les Actrices au rang des prostituées.

Que diroit-on, si j'alléguois pour réhabiliter les comédiens, que les Grecs les envoyoient en ambassade? On sent que, ni leur exemple ne supose que tous leurs comédiens méritassent cet honneur; ni celui des Romains ne prouve que toutes les actrices se prostituassent.

Il est à propos quelque fois que l'état encourage & protége des professions déshonorantes, mais utiles; sans que ceux qui les exercent en doivent être plus considéres.

On n'apuie nulle part le deshonneur impunément. On ne conſidère pas un eſpion, un Maître des hautes œuvres; mais, utiles à l'état, leur profeſſion ne peut déshonnorer. Un Duc qui deviendroit l'un ou l'autre, ne ſe perdroit d'honneur que pour être déchu d'un rang, où il auroit rendu à ſa patrie des ſervices plus eſſentiels. Les profeſſions qui révoltent le plus la nature ne ſont pas déshonorantes, quand elles ont la raiſon & la juſtice pour ſoutien. *Ravaillac* & ſon bourreau étoient deux meurtriers: mais l'un a tué un grand Roi, & l'autre un ſcélèrat. *Brutus* condamna ſes enfans à la mort; effort bien plus cruel, que s'il eut trempé ſes mains dans le ſang d'un étranger. Les Romains l'en ont-ils moins eſtimé, & ne l'admirons-nous pas encore?

L'on

L'on ne soufre point d'Exécuteur dans la société des honnêtes gens, parce qu'il est difficile qu'il soit homme vertueux, mais non pas impossible. Tout honnête homme supporteroit bien moins la compagnie d'un bourreau que d'un coquin, mais il sentiroit son injustice. En Allemagne on la sentiroit plus qu'ailleurs, en France on la sent plus que jamais.

Tite Live dit que les jeux sceniques furent introduits à Rome l'an 390. à l'occasion d'une peste qu'il s'agissoit d'y faire cesser. Aujourd'hui l'on fermeroit les Théâtres pour le même sujet, & surement cela seroit plus raisonnable.

Cela ne seroit pas plus raisonnable, mais plus chrétien, & les Payens ne l'étoient pas: n'avouez-vous pas que les spectacles fesoient

partie des jeux consacrés à la Religion?

Ciceron dans le livre de l'Orateur, apelle histrions les deux plus grands Acteurs qu'ait jamais eu Rome, Esope & Roscius; dans son plaidoyer pour ce dernier, il plaint un si honnête homme d'exercer un métier si peu honnête.

Les mœurs seules du métier ne l'étoient point; c'est tout ce que vouloit dire Cicéron; pourquoi faire un imbécile du plus grand esprit qui fut alors? Il savoit bien que le préjugé qui rendoit ce métier méprisable aux simples, & la loi fulminante, ne pouvoient pas faire qu'une bonne chose en soi, fut mauvaise en soi. Il seroit plaisant que des ridicules jettés accidentellement sur des conditions innocentes par elles-mêmes, les changeassent de

nature, comme le cuivre fondu avec l'argent fait du bronſe.

Il eſt vrai, ſeulement que cet opprobre tomboit moins ſur la repréſentation même, que ſur l'état où l'on en feſoit métier: puisque la jeuneſſe de Rome repréſentoit publiquement à la fin des grandes Pièces, les Attelanes ou Exodes, ſans deshonneur.

Il n'y a guères d'emploi aujourd'hui dans tous les empires, qui n'ait ſes émolumens; juſqu'au pié du trône, tout eſt métier; mépriſe-t-on pour cela ceux qui s'en mêlent? vous pouviez trouver une cauſe plus ſatisfaiſante de ce mépris dont on accable les Comédiens & les petits mercénaires. Voici la meilleure qui ſe préſente à mon eſprit: les hommes accordent l'eſtime & la conſidération aux choſes de la vie à raiſon de leur utilité. Il eſt donc

juſte

juſte que dans le monde, où les rangs ſont marqués pour l'émulation publique, le Prêtre & le Capitaine ſoient devant, le Bourgeois & le Comédien, derrière.

La Tragédie n'étant d'abord jouée que par des hommes, on ne voyoit point ſur leur Théâtre ce mêlange ſcandaleux d'hommes & de femmes qui fait des nôtres autant d'écoles de mauvaiſes mœurs.

La corruption ne découle point du mélange, mais de l'indiſcipline. Les Orientaux manquent-ils de femmes? On ſait qu'ils ont à Alger des Sérails d'hommes, & vous taiſez le péché des Grécs de tous les tems. Je vous attens à votre Bal de la fin: Nous verrons comment vous y garantirez des privautés des couliſſes, ce mélange univerſel de filles & de garçons.

Leurs

Leurs Théâtres n'étoient point élévés par l'intérêt & par l'avarice.

L'Etat, à l'exemple d'*Amsterdam*, n'a qu'à les défrayer pour en transporter les recettes aux pauvres.

Leurs Acteurs n'avoient pas besoin de mettre à contribution les spectateurs, ni de compter du coin de l'œil les gens qu'ils voyoient passer la porte pour être surs de leur souper.

„Aussi les bonnes démocraties, „dit Mr. de Montesquieu, en éta„blissant la frugalité domestique, „ont elles ouvert la porte aux dé„penses publiques, comme on fit „à Athènes & à Rome. Pour lors „la magnificence & la profusion „naissoient du fond de la frugalité „même; & comme la religion de„mande qu'on ait les mains pures „pour faire des offrandes aux dieux, „les

„les loix vouloient des mœurs fru-
„gales pour que l'on pût donner à
„ſa patrie.„ Permis aux Génèvois, d'imiter les Républiques Grecques & Romaines, en donnant des ſpectacles gratis, au lieu de tirer leur poudre au moineaux.

Un métier par lequel il ſe donne en repréſentation pour de l'argent, ſe ſoumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire, & met publiquement ſa perſonne en vante. J'adjure tout homme ſincère de dire s'il ne ſent pas au fond de ſon ame qu'il y a dans ce trafic de ſoi-même quelque choſe de ſervile & de bas.

Vos Ecrits ſont une parcelle phiſique de vous même, ne vous ont-ils moralement été d'aucun profit? Un homme dont la réputation philoſophique eſt un peu mieux

mieux constatée que la vôtre; *) un homme sous lequel vous avez fourni quelques bribes au Dictionnaire Encyclopédique, a dit au Public charmé de sa naïveté: „Je ne „peux vous dire quel cas je fais „d'un grand acteur, d'une grande „actrice. Combien je serois vain „de ce talent si je l'avois. Isolé „sur la surface de la terre, maître „de mon sort, libre de préjugés, „j'ai voulu une fois être comédien; „& qu'on me réponde du succès de „Quinault Dufrêne, & je le suis de„main. Il n'y a que la médiocrité „qui donne du dégoût au Théâtre; „& dans quelque état que ce soit, „que les mauvaises mœurs qui dés„honorent. Au-dessous de Racine „& de Corneille, c'est Baron, la „Des-

*) *Mr. Diderot* 2. Entretien à la suite du fils naturel.

„Desmares, la de Seine, que je „vois; au dessous de Molière & de „Renard, Quinault l'ainé & sa „sœur.

Partout la tentation de mal faire augmente avec la facilité; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

St. François de Sales, Evêque & Prince de Genève, le pensoit comme vous, lorsqu'il permettoit à ses filles de représenter des pièces de dévotion.

L'Orateur, le Prédicateur, pourra-t-on me dire encore, paient de leur personne ainsi que le comédien. La différence est très grande. Quand l'Orateur se montre, c'est pour parler, & non pour se donner en spectacle: il ne représente que lui-même, il ne fait que son propre role....

Altelà

Altelà: l'Orateur fait ſon rôle, & celui du Client. Cicéron plaidoit pour Roſcius, donc il feſoit comme lui le rôle d'un autre; car l'acteur ne repréſente pas le comédien; donc cette différence d'état de Cicéron à Roſcius ſoufre comparaiſon: ſoit dit en paſſant pour montrer votre façon d'argumenter.

Y a-t-il rien de plus odieux, de plus choquant, de plus lâche, qu'un honnête homme à la Comédie feſant le rôle d'un ſcélérat, & déployant tout ſon talent pour faire valoir de criminelles maximes, dont lui-même eſt pénétré d'horreur?

Au Théâtre le vice n'eſt opoſé à la vertu que pour en être effacé, & ſervir à ſon triomphe: comme en

peinture, les masses, les ombres & les repoussoirs sont faits pour détacher les figures principales, & leur donner, par l'opposition du clair obscur, tout l'éclat qu'un beau coloris, un grand dessein, & des contours exacts en peuvent recevoir. Si cette similitude n'est pas assez précise, tout peintre qui représente Hérode au milieu d'innocens égorgés, est donc un lâche; Ciceron peignant l'horrible conjuration de Catilina, est-il un homme odieux? Que diriez-vous donc d'un Auteur qui, pour abolir certaine société, en retrace les crimes, & porte peut-être un coup mortel à quelques membres distingués qu'il y doit respecter, & qu'il condamne avec les coupables, par ce que toute restriction détruiroit son sistême?

Chez

Chez tous les anciens peuples policés elles vivoient très renfermées; (Les femmes) elles se montroient rarement en public; jamais avec des hommes, elles ne se promenoient point avec eux; elles n'avoient point la meilleure place au spectacle, elles ne s'y mettoient point en montre; il ne leur étoit pas même permis d'assister à tous, & l'on sait qu'il y avoit peine de mort contre celles qui s'oseroient montrer aux jeux Olympiques.

Pour qu'on leur imposât la dernière des peines, il faloit sans doute, qu'elles eussent grande envie d'examiner la nudité des Athletes. J'ai vû des courses d'hommes nuds à *Londres*, les femmes y ont prévenu la loi, elles n'y vont point. Mais on les voit aux spectacles, parceque ce

ne ſont pas des jeux Olympiques, & qu'elles s'y inſtruiſent.

A-t-on beſoin même de diſputer ſur les différences morales des ſexes, pour ſentir combien il eſt difficile que celle qui ſe met à prix en repréſentation ne s'y mette bientôt en perſonne, & ne ſe laiſſe jamais tenter de ſatisfaire des deſirs, qu'elle prend tant de ſoin d'exciter?

En leur donnant à la plûpart d'honnêtes maris; en les puniſſant des moindres foibleſſes; & par mille autres précautions ignorées de vous ſeul, on auroit, même à Paris, des Comédiennes intactes.

Supoſons, ſi l'on veut, qu'il y ait eu quelques exceptions; ſupoſons: „*Qu'il* „*en ſoit juſqu'à trois que l'on pourroit*

„*nom-*

„*nommer.*„ *Je veux bien croire là-dessus ce que je n'ai jamais ni vu, ni oui dire.*

Je n'ai jamais entendu dire que votre discours contre le Rétablissement des Sciences & des Arts &c. fut un ouvrage sensé; donc il est détestable. Cette solution vous plaît-elle?

Défendre au Comédien d'être vicieux, c'est défendre à l'homme d'être malade.

Vous vous dites quelque part ami d'un Comédien, vous aimez donc le vice?

S'en suit-il de là qu'il faille mépriser tous les Comédiens? Il s'en suit, au contraire, qu'un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'hon-

nêteté eſt, comme vous l'avez très bien dit, doublement eſtimable: puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui ſur les paſſions de l'homme, & ſur l'aſcendant de ſa profeſſion. Le ſeul tort qu'on lui peut imputer eſt de l'avoir embraſſée; mais trop ſouvent un écart de jeuneſſe décide du ſort de la vie, & quand on ſent un vrai talent, qui peut réſiſter à ſon attrait?

Vaine Palinodie, qui prouve l'obſcurité de vos principes, & ne relève pas plus le Comédien, que vous ne l'avez abaiſſé. Amant du pour & du contre, allez au Paraguai, vous y ſerez ſoldat des probabilités.

Les grands Acteurs portent avec eux leur excuſe.

Quand ils ont des vertus.

Ce ſont les mauvais qu'il faut mépriſer.

Quand ils ont des vices.

Mais combien d'autres villes incomparablement plus grandes que la nôtre, combien de ſièges de Parlement & de Cours ſouveraines ne peuvent entretenir de comédie à demeure?

Il ne s'agit pas tant de la fixer que d'en avoir une.

Et ſupoſé qu'il n'y a pas proportionellement moins de déſœuvrés à Genève qu'à Paris; ſupoſition qui me paroit inſoutenable.

Ne vous emportez pas. Les déſœuvrés n'entrent dans le ſoutien d'un Théâtre qu'après les autres; ils ſont le petit nombre, & n'ont beſoin que de travail. Ceux qui

s'occupent soutiennent seuls les spectacles, parcequ'il leur faut une diversion dont les désœuvrés sont déja las.

Pendant toute la belle saison, il ne restera presque pour l'entretenir, (la Comédie) que des gens qui n'y vont jamais.

Elle se transportera ailleurs en attendant l'hyver.

Mais dès l'instant qu'il y aura Comédie, adieu les cercles, adieu les sociétés.

Adieu, l'ennui, la tracasserie, l'ignorance crasse & ses tristes conséquences.

On me dira qu'il faut des hommes aux Rois pour la guerre. Point du tout. Au lieu de trente mille hommes,

ils

ils n'ont par exemple, qu'à lever cent mille femmes. Les femmes ne manquent pas de courage: elles préfèrent l'honneur à la vie; quand elles ſe battent, elles ſe battent bien. L'inconvénient de leur ſèxe eſt de ne pouvoir ſuporter les fatigues de la guerre & l'intempérie des ſaiſons. Le ſecret eſt donc d'en avoir toujours le triple de ce qu'il en faut pour ſe battre, afin de ſacrifier les deux autres tiers aux maladies & à la mortalité.

Si ce calcul, en forme de note tout-à-fait hors d'œuvre, n'a pour objet qu'une puérilité politique, on peut vous plaindre. Si c'eſt une Satire allégorique du militaire françois; tranquile au milieu d'un peuple génèreux que vous déchirez partout, vous êtes l'ingrat le plus fortuné du ſiècle.

Combien de ſcandales publics ne retient pas la crainte de ces ſévères obſervatrices?

Donc il ne faut point de Théâtre à Genève, pour y laiſſer floter la langue des femmes entre la médiſance & la calomnie?

Quand le bien ſurpaſſe le mal, la choſe doit être admiſe malgré ſes inconvénients; quand le mal ſurpaſſe le bien il l'a faut rejetter, même avec ſes avantages.

Les Prêtres, les Magiſtrats les plus rigides admettent la véritable Comédie, les Princes la joüent eux-mêmes, le vulgaire l'idolâtre: êtes vous tout ſeul vertueux & raiſonnable?

De toutes les ſortes de liaiſons qui peuvent raſſembler les particuliers

dans une ville comme la nôtre, les cercles forment, ſans contredit, la plus raiſonnable, la plus honnête, & la moins dangereuſe.

Ces cercles vaſtes, où quelques hommes ſe rencontrent, en fomentent d'autres un peu moins étendus, ceux-ci en produiſent de plus petits, qui en font naître d'imperceptibles, où la vertu réduite au tête à tête ne laiſſe pas de s'anéantir.

Il eſt certain que les enfans ſont mieux la révérence; qu'ils ſavent plus galamment donner la main aux Dames, & leur dire une infinité de gentilleſſes pour leſquelles je leur ferois, moi, donner le fouët.

Boutade peu ſpirituelle, & presqu'inhumaine. *Si pareilles gens*, dit Bal-

Balzac, *avoient la direction du monde, ils voudroient ôter le printems & la jeuneſſe; l'un de l'année, & l'autre de la vie.*

On peut conſidérer les ſpectacles, quand ils réüſſiſſent, comme une eſpèce de taxe, qui, bien que volontaire, n'en eſt pas moins onéreuſe au peuple: en ce qu'elle fournit une continuelle occaſion de dépenſe à laquelle il ne réſiſte pas.

Un peuple entier ne va point à la Comédie tous les jours; les Théâtres deviendroient trop riches; d'ailleurs, l'argent des Goutés, le peuple l'employe à s'inſtruire, & celui que les riches perdroient au jeu leur reſte.

Le Grand Sulli qui nous aimoit, nous l'eut bien ſû dire: „Spectacles „&

„& Comédies dans toute petite „République, & ſurtout dans Ge„nève, affoibliſſement d'Etat.

La Genève de Sulli n'étoit point encore celle de Jean Jaques. Henri quatre, Eliſabeth, Cromwel & les Hollandois ont ſécouru les Genèvois en guerre contre leurs voiſins; preſque tout le Nord les ſoutenoit par des collectes; ils étoient alors ſans induſtrie, par conſéquent ſans ſpectacles: aujourd'hui qu'ils ont la paix, & ne ſont à charge à aucune puiſſance, les croyez vous moins heureux? Vous, qui chantez partout l'ignorance & la crapule, aimeriez-vous mieux revoir dans votre Patrie: Egliſe diviſée, guerre civile, peſte, miſère, & déſolation, qu'un Théâtre & des Manufactures? On ſait que les Athéniens ont

plus

plus dépensé en spectacles qu'à faire la guerre, & comme je ne crois pas que pour cette raison ils en fussent moins vicieux, on doit inférer conséquemment que les Romains, que vous citez presque toujours sans effet, ayant plus dépensé pour la guerre que pour les spectacles, n'en étoient pour cela même, ni plus vertueux ni plus sages.

Je dis qu'il y a des pays où les mœurs sont si mauvaises, qu'on seroit trop heureux d'y pouvoir remonter à l'amour; d'autres, où elles sont assez bonnes pour qu'il soit fâcheux d'y descendre, & j'ose croire le mien dans ce dernier cas.

Vous donnez le fouët aux enfans polis, & vous défendez l'amour à vos citoyens, comme un ami dangereux; il ne vous reste plus

que

que d'embraſer Genève, pour empêcher le Roi de Sardaigne de s'y retrancher.

L'exemple de l'ancienne Athènes, ville incomparablement plus peuplée que Genève, nous offre une leçon frapante: c'eſt au Théâtre qu'on y prépara l'exil de pluſieurs grands hommes & la mort de Socrate.

Vous confondez les tems & les Nations, comme ſi les hommes y montroient indifféremment la même façon de penſer. Je ne vois pas qu'à Londres, la Comédie ait fait périr aucun incrédule.

Socrate avoit accoutumé d'aſſiſter aux premières repréſentations des Tragédies d'Euripide, il n'eut pas la patience d'en voir achever une, où l'Acteur avoit prononcé quel-

quelque ſentiment vicieux, il ſortit auſſitôt, ſans conſidérer qu'il pouvoit nuire à la réputation de ſon ami, à qui même on dit qu'il aidoit dans la compoſition de ſes Tragédies. Entrons au Théâtre pour y prendre les ſentimens vertueux des Euripides, & comme Socrate, fuyons l'idée du vice de quelque part qu'elle vienne.

L'eſprit d'un peuple ſuperſtitieux, conduit par des méchans, peut commettre un crime dans un inſtant de fermentation, mais Socrate ne but la Cigue que quelques années après la repréſentation des Nuées. S'il eut péri ſur le Théâtre, accablé des ſarcaſmes cruels d'Ariſtophane, à peine même auroit-on dû en accuſer l'influence dangereuſe des ſpectacles. Ses plus grands ennemis

nemis, Anytus & Melytus avoient dès longtems préparé sa perte en l'accusant d'impiété. Sa Morale toute divine ne put s'éteindre avec lui. Les Athéniens dévorés de remors ne se contentèrent pas de punir les calomniateurs de Socrate, ils lui firent encore élever une statue de bronse, ouvrage du fameux Lysippe. Ils lui dédièrent une chapelle comme à un Dieu, qu'ils nommèrent *Socrateion*, chapelle de Socrate; *Sancte Socrates*, s'écrioit Erasme, *ora pro nobis.* Quelle part le Théâtre eut-il donc à la mort de ce grand homme, qu'on ne pût attribuer au fanatisme séditieux d'un peuple inconstant, facile à soulèver contre lui dans le Port de Pyrée, & sous le Portique, où la moindre circonstance eut égale-

ment préparé ſa condamnation? Le plus vertueux des mortels dans un Siècle très corrompu, ne connoiſſant qu'un Dieu chez un peuple idolâtre autant que payen, ne pouvoit donc qu'animer à ſa perte des Prêtres ignorans, & le jaloux Aréopage. „Ce ne fut point Pul-„tova, dit Mr. de Monteſquieu, qui „perdit Charles XII: s'il n'avoit „pas été détruit dans ce lieu, il „l'auroit été dans un autre. Les „accidens de la fortune ſe réparent „aiſément: on ne peut pas parer „à des évènemens qui naiſſent con-„tinuellement de la nature des „choſes.

Quoiqu'il arrive, il faudra que ces gens-la réforment leurs mœurs parmi nous, ou qu'ils corrompent les nôtres.

C'eſt

C'eſt dire qu'il n'eſt pas plus difficile à vingt acteurs d'être honnêtes gens, qu'à vos compatriotes d'être coquins.

L'hyver, tems conſacré au commerce privé des amis, convient moins aux fêtes publiques. Il en eſt pourtant une eſpèce dont je voudrois bien qu'on ſe fit moins de ſcrupule, ſavoir les bals entre de jeunes perſonnes à marier.

Voilà un équivalént du Théâtre bien foible & bien révoltant: car de toutes les inſtitutions humaines, la danſe, très ingénue dans ſon origine, eſt la moins inſtructive & la plus coupable dans ſes effets. Dans les premiers âges du monde, elle n'étoit que l'expreſſion naïve d'un ſentiment d'adoration qu'on rendoit

au Créateur pour toutes ſes bontés; dans les tems poſtérieurs, elle a été corrompue par la galanterie, pour faire briller les Graces & l'amour profanes.

Je n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'éfarouche ſi fort de la danſe & des aſſemblées qu'elle occaſionne.

C'eſt que de ſa facilité qu'on porte partout, réſulte une diſtraction génèrale, c'eſt que tous les rangs s'y trouvant confondus, l'égalité momentanée des deux ſexes y produit en plein jour les mariages nocturnes des Multipliants.

Mais qu'on me diſe où de jeunes perſonnes à marier auront occaſion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de ſe voir avec plus de décence &

de

de circonſpection que dans une aſſemblée, où les yeux du public inceſſamment ouverts ſur elles, les forcent à la réſerve, à la modeſtie, à s'obſerver avec le plus grand ſoin.

Le train ordinaire de la ſociété ne ſuffit que trop pour prendre ce goût réciproque, c'eſt même le ſeul qui ſoit convénable à cet objet: Il ne faut point ſe choiſir une femme comme du bétail ſur le marché public. Et la circonſpection, la décence qu'on ſe doit à ſoi-même & aux autres, n'empêche pas que les attouchemens continuels de la danſe, les ſauts qu'on fait faire aux filles, le délabrement des fichus, la jalouſie horrible des chauſſures entr'elles, ne préparent délicieuſement l'ame d'un ſexe fragile, à des émotions rien moins que chaſtes,

& mille fois plus dangereuſes, que tous ces divertiſſemens, pour ainſi dire étrangers, où l'on n'eſt que ſimple ſpectateur.

Pour moi, loin de blâmer de ſi ſimples amuſements, je voudrois au contraire, qu'ils fuſſent publiquement autoriſés, & qu'on y prévint tout déſordre particulier en les convertiſſant en bals ſolemnels & périodiques .... je voudrois que les pères & mères y aſſiſtaſſent,

Pour y ſervir d'inutiles témoins aux libertés de leurs enfans, & les y autoriſer en préſence du Magiſtrat dont vous parlez, qui, au milieu de ces chatouillantes Bacchanales, ne manqueroit pas d'être grave comme Scaramouche.

Je voudrois qu'en général toute personne mariée y fut admise au nombre des spectateurs & des juges, sans qu'il fut permis à aucune de profaner la dignité conjugale en dansant elle même: car à qu'elle fin honnête pourroit elle se donner ainsi en montre au public?

Pour plaire à leurs maris, Monsieur, comme leurs filles, selon vous, à leurs futurs; ou pour faire voir à celles-ci très clairement, qu'un plaisir, mauvais pour leurs mères, ne sauroit être bon pour elles.

La jeunesse ayant des rendez-vous surs & honnêtes, seroit moins tentée d'en chercher de plus dangereux.

Vous mettez tous les vices dans le cœur de l'innocente Thalie, com-

me on a mis tous les maux dans la boëte de Pandore; & faites dériver toutes les vertus du sein de l'indécente Therpsicore, à peu près comme on a découvert dans la Bible & dans Homère, tous les arts, toutes les sciences, & la pierre philosophale.

Les liaisons devenant plus faciles, les mariages seroient plus fréquens.

Ou plus rares.

Il me paroit plaisant d'imaginer quelquefois les jugements que plusieurs porteront de mes gouts sur mes écrits. Sur celui-ci l'on ne manquera pas de dire: cet homme est fou de la danse.

Lecteur, vous l'entendez, je ne lui fais pas dire.

Si

Si mes écrits m'inſpirent quelque fierté, c'eſt par la pureté d'intention qui les dicte.

Liſez „La Fauſſeté Des Vertus „Humaines.

Et j'ai preſque toujours écrit contre mon propre intérêt.

Cela eſt vrai. Toutes fois, votre ouvrage nous manquoit: il eſt aparu dans le tourbillon de la littérature, comme une Comète avortée, qui n'aporte ni bien ni mal.

Craignez mes erreurs, & non ma mauvaiſe foi.

Vous avez bien peur qu'on ne s'y trompe!

La Liberté eſt la baſe de toute République, les mœurs y ſont quelques fois plus corrompues que dans les Monarchies, mais le Gouvernement y eſt ſouvent plus ſage.

Or, ſi les Spectacles portoient quelqu'atteinte aux Républiques de nos jours, elles ne ſe les permettroient pas, & ſi la liberté peut corrompre les mœurs, rien ne doit donc empêcher le Théâtre de s'y établir & de les corriger. Mais, me direz-vous: Lacédémone a ſubſiſté pendant pluſieurs ſiècles ſans ſpectacles & ſans vices. Je répons à cela, que la ville de Lycurgue étant payenne, telle action qui ſeroit un vice à Genève, étoit une vertu à Lacédémone: comme l'obligation des jeunes gens de voler adroitement ſon prochain pour s'attirer quelque conſidération, les jupes ouvertes des filles &c. Gentilleſſes légales, qui conduiroient aujourd'hui ces vertueux citoyens au Gibet & aux petites Maiſons. Donnez

nez aux Genèvois, à l'exemple du Législateur Grec, une monnoie de fer & des armes, jettez les meubles par la fenêtre, chaſſez le commerce & tous les Arts, dèslors, j'en conviendrai, le Théâtre tombe, & devient onéreux à des peuples, qui n'ont plus que le bien de ſe faire caſſer la tête.

A l'égard du deshonneur injuſte répandu ſur l'état de Comédien, il eſt en attendant mieux, un ſpécifique utile contre les mauvaiſes mœurs publiques. Chacun eſt obligé de s'obſerver pour éviter la honte dont les Comédiens ſont malheureuſement couverts. Une ſeule Genèvoiſe, que je ſupoſe vivre mal, mais qu'on ſe croit obligé de voir par égard pour ſon rang, eſt un modèle plus dangereux

reux mille fois que l'indécence des Comédiennes. Et tant de particuliers reſpectés dans leurs déſordres, qu'on fréquente par devoir, qu'on aime par intérêt, qu'on imite en tout, pour partager leur impunité, ne ſont-ils pas plus contagieux, avouez-le de bonne foi, qu'une douzaine de libertins qu'on paye par vanité, & qu'on mépriſe pour faire ſemblant d'être plus ſage qu'eux?

J'ai diſculpé Molière avec plaiſir de l'imputation outrée de corrupteur, parce qu'en qualité d'auteur dramatique, il eſt un peu mêlé dans le vieux préjugé défavorable aux ſpectacles; mais devois-je défendre le *Miſantrope*, qu'aucun préjugé n'a attaqué juſqu'ici? Il ſe ſoutient tout ſeul contre le déſeſpoir

poir des auteurs trébuchés. Samſon écraſoit les Philiſtins avec une machoire d'ane, le nom ſeul d'*Alceſte* vous fait rentrer dans la poudre.

Toutes les fleurs de votre ſtile enluminé n'ont pu couvrir le contre ſens parfait de votre libelle. On pourroit lui apliquer à juſte titre ce qui a été dit du livre odieux *de l'Eſprit*: „qu'il n'y a dans cet „ouvrage rien de neuf qui ſoit vrai, „& rien de vrai qui ſoit neuf„ c'étoit bien la peine d'écrire? Encore ſi vous aviez l'éloquence badine de ce Sophiſte adroit, qui, ſe voyant terraſſé ſur l'Arêne par ſon adverſaire, lui prouvoit qu'il n'en étoit rien. Mais le ton ſérieux en impoſe aux crédules ſectateurs, vous l'avez pris: & dans le ſiècle

des

des parricides vous vous êtes cru envoyé pour égorger nos plaisirs.

Animé, dites-vous, des plus beaux motifs, ayant une patrie à servir, vous avez écrit par amour pour vos devoirs, sans craindre de déplaire aux hommes; à merveille, mais l'imagination, l'intérêt caché de soutenir un sistême, ne vous ont-ils fait aucune illusion? N'ont-ils point influé sur les jugémens que vous portez des mœurs du Comédien, & des abus du Théâtre? Vivant partout en solitaire, & la solitude est presque une folie, en bute aux infirmités, possédez vous bien cette égalité d'humeur si nécessaire à l'intégrité du cœur & de l'esprit?

Fautes à corriger.

Page 11. ligne 13. l'élégant, lisez: l'éloquent.

Page 15. ligne 20. Césaar traitoit Caton, lisez: Caton traitoit Césaar.

Page 42. ligne 18. fut mauvaise, lisez: devint mauvaise.

Page 46. ligne 4. les Républiques Grecques & Romaines, lisez: les Républiques Grecque & Romaine.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0149
DFG

LES FOURURES SIMPATIQUES OU L'ATTRACTION DES CORPUSCULES.

Parem par quærit.

PHÆD. fab. lib. 2.

PAR MR. S***.

À BERLIN. 1758.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0151
DFG

LES FOURURES SIMPATIQUES OU L'ATTRACTION DES CORPUSCULES

Par M. S***.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0152
DFG

A

MADAME LA MARQUISE

DE LA BEDOYERE.

Le Soleil attire les Planètes, il pèſe tout d'un tems ſur elles, & toutes les parties de l'Univers tendent diverſement les unes vers les autres;

Isaac Newton l'a dit: mais il ignoroit, Madame, que Vos yeux feroient un jour un chef-d'œuvre d'attraction; découverte, par ce grand homme, & démontrée par les graces, elle est inconteſtable.

S * * *.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0154
DFG

LES FOURURES SIMPATIQUES OU L'ATTRACTION DES CORPUSCULES.

Arrivant ces jours derniers d'une terre de province, où l'on paſſe triſtement l'automne, je deſcendis à l'Opéra pour entendre encore dans Zoroaſtre cette harmonie terrible, ce beau bruit qui fait aimer le Tartare. J'étois leſtement équipé, le froid m'entreprit en m'é-

tabliſſant dans une loge; & je claquai des dents quand j'aperçus les gens du bon ton engoués de toute la pelleterie du Canada: c'étoit la fureur, il ſembloit qu'elle me fit affront; pour l'en punir, je la mépriſai. Mais l'air pointu qui me déchiroit la poitrine, me fit croire, en attendant l'ouverture, qu'un homme de goût comme moi, n'auroit pas mal fait d'être à la mode.

A mes côtés vient s'aſſeoir un vieux Baron Suédois, très répandu, & gazetier des honnêtes gens. Il étoit muni d'une jeune fourure d'Ours; je m'en aprochai com-

comme d'un grand feu. Courage, me dit-il, Mr. quoique faſſent les auteurs, l'hyver eſt rude au théatre, colez-vous à ma péliſſe, elle ſuplée aux bons vers. J'aimerois mieux, lui repartis-je, qu'elle me ſuffoquât que de me ſentir morfondre auprès d'elle, je ſuis gelé, je deviens criſtal. En ce cas, reprit-il, je ne vois qu'un tas de neige capable de vous réchauffer. Je le remerciai ſèchement d'un ſpécifique qui me paroiſſoit plus malin que néceſſaire: Il m'aſſura que c'étoit une réſurrection laponoiſe, & me propoſa de revêtir ſon Ours. Je refuſai

fièrement, humilié de ma ſituation; mais en lui certifiant que j'aurois dans peu la péliſſe de France la mieux entendue. Il me demanda qu'elle en ſeroit la ſorte: comme la vôtre, lui repartis-je, la circulation douce qu'elle vous procure ne me permet pas d'en employer d'autre. Vous n'en ferez rien, dit-il, armé d'un ſérieux qui me ſurprit: je vous proteſte que ſi, ou bientôt il n'y aura plus d'Ours à négocier dans Paris. Encore une fois détachez-vous de cette prétention, ajouta-t-il, en me regardant fixement, elle eſt mal digérée, jamais

vo-

votre pétillante molleſſe ne s'accommodera d'un meuble ſi groſſier. Je lui expoſai qu'à certains égards bien des choſes nous conviennent, qui nous répugnent en aparence, que ſouvent même un poiſon préparé nous rapeloit à la vie. Il me ſoutint que je n'étois point à ſa penſée, qu'il vouloit m'y mettre.

Pendant notre entretien, le Spectacle s'étoit comblé, on ſembloit alors avaler la canicule, la mode étoit déja inſoutenable, le Parterre crioit: ouvrez les loges.

Dès qu'un tas de pluie condenſée vous épouvante, reprit le

Baron, vous n'êtes point assez philosophe pour gouter l'infernal Zoroastre. Cela n'est pas décidé, repartis-je, mais quelque soit mon ignorance, ou peut-être à cause d'elle, demain je déploye mes graces dans le ventre d'un Ours. Tenez, dit-il, c'est comme s'il m'étoit permis, avec le flegme que vous me voyez, de m'habiller moi-même de la peau d'un Singe. En vérité, lui dis-je, vous avez quelque fois des comparaisons d'une imprudence . . . Je m'en félicite, interrompit mon Suédois, vous commencez à me pressentir.

L'in-

L'ingénieux *Descartes*, continua-t-il, pour ne pas attribuer aux bêtes une ame immortelle, ſujette aux récompenſes comme aux chatimens éternels, avança qu'elles n'en avoient point: d'où il faudroit inférer, vû la reſſemblance de leurs paſſions aux nôtres, qu'il anéantit notre ame, en détruiſant la leur. Moins téméraire que ce vaſte génie, je reſtitue bénignement à ces heureuſes créatures un inſtinct moitié ſpirituel, une mémoire alerte, un ſentiment vorace, qui concourent au bien de leur conſervation: vous m'avouerez que les trois

quarts

quarts de la bonne compagnie n'exiſtent guere autrement. Défaut, vice, ou vertu, tout n'a qu'un même principe dans l'univers, modifié, il eſt vrai, pour chaque eſpèce, & tout eſt commun & relatif entre la bête & l'homme, excepté le ridicule, dont il eſt propriétaire unique; quand je dis l'homme, j'entens que ces Dames qui rempliſſent ces lorgnettes, ſont auſſi riſibles que vous & moi, n'avez-vous point froid aux jambes?

Nullement, repartis-je, le feu de vos diſcours, & ce tour léger que votre gaité prête à la phi-

philoſophie me ſervent de ſac à pié.

Vous portez loin, dit-il, l'aménité françaiſe; j'y vais répondre en vous communiquant ſur l'analogie des corps, les idées lumineuſes dont vous paroiſſez avoir grande privation. Je le ſupliai de m'expliquer au plutôt, par quel accident de la matière il m'étoit défendu d'embraſſer un Ours. Le voici, pourſuit-il, du ton ſatisfait d'un Profeſſeur qu'on interroge pour s'inſtruire.

Vous ne pouvez qu'admettre ces relations intimes que d'habiles phyſiciens ont remarquées de tout

tout tems entre nos mœurs & celles des animaux irraiſonnables. La plupart nous amuſent, nous haïſſons les uns, nous fricaſſons les autres, quelques uns nous careſſent, ceux-ci nous protégent, & ceux-là nous dévorent: vous prévoyez déja d'extrêmes raports. Le Lion reconnoiſſant des arênes, la Biche politique de Sertorius, l'oiſeau voleur qui fait pendre les laquais dont il aprend à dérober, prouvent, avec bien d'autres, cette ſecrette conformation d'organes & d'idées, qui conduit l'homme & la brute à ramper du même pas ſur la ſurface de la terre.

re. Les ames des bêtes, dit un philoſophe ultramontain, ſont des Eſprits rebeles qui ſe ſont rendus coupables envers Dieu. Aurions-nous pour un Doguin, un Peroquet, une amitié ſi tendre, & des larmes toutes prêtes, ſi nos eſprits vitaux ne ſimpatiſoient avec les leurs, c'eſt à dire, ſi les atômes crochus de nos deux eſpèces ne ſe marioient, ne s'emboitoient les uns dans les autres, & ne fermentoient de même? Donc, l'ardeur volatile d'un Français, opoſée à la peſante ſolidité de l'ours, vous rend l'un à l'autre inutile autant qu'incompatible.

Ce

Ce qui fait naître notre prédilection pour une espèce d'animal plutôt que pour une autre, ce sont des rivieres d'atômes imperceptibles, qui s'exhalent continuellement de son corps, mort ou vif, pour se joindre au nôtre, par une attraction commune à tous deux: nous penchons vers une Péliſſe de même ſubſtance que nous, à peu près, comme les corpuſcules fumans d'une bougie nouvellement éteinte, attirent la flamme d'une bougie ardente. Vous agitez-là, lui dis-je, une question laborieuſe, qui de branche en branche remonte juſqu'aux principes

cipes des choſes, & va ſe perdre dans la Métaphiſique humaine, pour nuire à la Théologie. Mais je prens plaiſir à vous croire, continuez, & ne paſſez pas les faux-bourgs du Matérialiſme.

Si vous étiez, reprit-il, de ces curieux naturaliſtes, plus remplis de reſpect pour des témoins de trois mille ans, que d'aſſurance aux merveilles de notre ſiecle, l'infaillible antiquité me fourniroit de preuves victorieuſes. Il vous plairoit de voir combien le fidele Bucephale chériſſoit Alexandre: indomptable comme lui, jamais il ne permit qu'un autre que ce

Prince le montât, à l'exemple de ſon maître, qui n'accorda qu'au divin Apelles la gloire de le peindre. On vous retraceroit le Héros, feſant ériger la ville de Bucéphalie, pour immortaliſer ce généreux animal; de façon, que ſuivant l'attraction ſimpatique des corpuſcules, il eſt difficile de ſavoir, qui d'Alexandre le Grand, ou de ſon cheval, avoit le plus d'ambition.

En un mot, les faits parlent: nous préférons conſtamment une eſpèce de fourure, à l'eſpèce différente qui nous ſeroit d'un uſage égal. L'hyver, les femmes chan-

changent de robes, de rubans, les hommes, de velours & de galons, & preſque perſonne de Péliſſe. D'où vient? C'eſt que nous nous détachons difficilement de ce qui fait partie de notre être, ou de ce qui lui reſſemble: c'eſt que la flamme des Orangers s'unit à celle des Sapins; c'eſt que ces fantômes que nous voyons errer ſur les tombeaux, ſont des particules émanées des corps, elles s'en échapent ſans ceſſe, comme pendant la vie, s'attirent, ſe repouſſent, reprennent légèrement leur premiere forme, & figurent encore après la derniere

diſſolution: tant la nature incline à réunir les ſubſtances homogènes.

Nous ſommes attirés, je le répete, au choix d'une Péliſſe, par ſes corpuſcules inviſibles & conformes aux nôtres; comme les atômes refroidis qu'une chienne a laiſſé par terre dans un petit beſoin, attirent un chien qui leve la cuiſſe à l'entour.

Permettez, lui dis-je, que je revienne de mon admiration: pour cette fois, je me rens, & je conçois clairement la néceſſité de ce profond mécaniſme; il intéreſſe tout à fait; prodigieux, ſi l'on

l'on veut, il n'en eſt pas moins naturel. Enfin, me voilà initié; & je ſuis en état de ſaiſir en tout lieu, par la phiſionomie d'un poil farouche, ou privé, l'humeur & le caprice des originaux que je vois ſans les connoitre. Ceux qui nous entourent dans ces loges, ne ſe doutent pas que la péliſſe qui les couvre les découvre. Qu'ils s'y cachent, dit-il, tant qu'ils pourront, leur ame ſe promene ſur leurs épaules. J'enviois la ſubtilité d'eſprit qui le feſoit lire couramment dans les replis du cœur, par le reſſort des péliſſes du monde le moins diaphanes,

comme à travers les lunettes du célèbre la Bruyère.

Une objection, lui dis-je, ſe préſente à mon eſprit. Avant de faire acquiſition d'une fourure, ſans la voir, ni l'aprocher, j'en choiſis l'eſpèce en idée; par quel agent ſuis-je déterminé? Par cette même eſpèce, reprit-il, qui vous aura frapé dès le premier inſtant de votre vie que le hazard l'aura offerte à votre vue; ſes atômes infiniment petits, vous les avez reſpirés, ils ont paſſé dans tous vos pores, & ne vous ont plus quitté; comme on voit le muſc & l'ambre impregner pour tou-

toujours leurs atômes odoriférans aux choſes qu'ils ont touchées.

Ne feroit-ce point, ajoutai-je, une même filtration de corpuſcules hétérogênes des corps vivans ou inanimés, qui entrant dèsagreablement dans nos pores, forment la haine & l'antipathie? Bravo, s'écria-t-il, voilà une conſéquence digne de l'Apoticaire d'Ariſtote.

Si ce choix aveugle que chacun fait d'une bête qui le démasque, lui dis-je, n'eſt pas auſſi moral que la nudité du ciniqne Diogêne, il eſt du moins plus inſtructif: & la reſſemblance ſuper-

ficielle que toutes ces peaux qui ne ſont que du poil impriment au vulgaire, a, ſans doute, ſes diverſités aux yeux du Sage: A Londres, à Stockholm, à Paris, chacun eſt fier de ſon luxe à quatre pates, mais tel cuir, telle griffe.

Enchanté d'un ſiſtême commode, par lequel je gagnois tout d'un coup trente ans d'expérience, je voulus ſavoir le pourquoi d'une longue péliſſe que ceux du Nord portent poil en deſſus.

Le Renne, répondit-il, ce fameux quadrupede, ſi précieux pour ces climats, joint la ſobriété à la vigueur, l'intelligence à la vélocité:

locité: attributs assez brillans pour un gibier du cercle polaire, & qui parmi ces peuples sont la source des vertus qui forment les Héros. Mais, repartis-je, du moment qu'ils endossent cette laponne, le caractere national paroit primer sur le caractere particulier, il doit même le cacher, puisqu'on ne porte point à la fois deux dépouilles. C'est la pélisse, pour ainsi dire, individuelle, qu'ils devroient adopter exclusivement, elle décèleroit sans équivoque les travers annexés à l'homme isolé, dégagé du tic général, & qui, je crois, divertiroient les spéculatifs

de ces contrées. Car enfin, le mal eſt juſque ſous les Poles le caractere permanent des hommes, regardés ſéparément, comme le bien les caractériſe, pris en totalité. Il faut donc à tous les peuples indiſtinctement la péliſſe des vices particuliers, & non point la nationale; faite pour afficher des vertus, cette péliſſe doit s'uſer comme une mouſſeline.

On doit opter: deux fourures différentes pour un ſeul, ſemblent contradictoires. Une, ne peut prouver qu'un tempérament; & nous n'avons point eſſentiellement deux façons d'être; il

il n'y a pas dans la garderobe des animaux un deshabillé qui convint au caractere mixte, le vice, ou la vertu, doit l'emporter, l'équilibre eſt impoſſible, on eſt cruel, ou magnanime; l'Hermaphrodite même le plus complet n'arbore point l'épée & l'éventail, il ſent bien ce qui perce en lui, & fait ſa toilette à raiſon du ſexe dominant.

Auſſi, reprit-il, vous outrez la perſpicacité. Craignez-vous qu'en changeant alternativement de péliſſes, le menſonge, l'orgueil, & l'entiere famille des vices n'échapent à votre bile? Très fort, re-

repartis-je, & s'il falloit une péliſſe pour chaque vice particulier, il n'y auroit jamais aſſez de peaux dans les forêts du ſeptentrion pour m'indiquer tous les déſordres du cœur humain.

Je vous l'accorde, reprit-il, mais, puisqu'il faut ſe propoſer dans un ſiſtême ſon utilité naturelle, quelle plus heureuſe, plus générale, & plus innocente magie, que celle de connoitre en gros ou en détail, par l'entremiſe d'un chetif animal, ce que penſent les hommes, eux, dont nous ne pouvons nous paſſer, & du commerce des quels dépend le bon-

bonheur que nous cherchons dans ce monde?

Fort bien, lui dis-je, mais ſi, au fond du Nord on voit pendant les deux tiers de l'année l'ame humaine à découvert, dans les païs méridionaux on n'a ſouvent cet avantage qu'un mois durant: Ce qui fait qu'en Italie, l'eſprit de vengeance & le cœur double ont beau jeu, & qu'en France, l'intérêt & la frivolité, déguiſés ſous toutes ſortes de formes, paſſent pour des agrémens.

Voyez-vous au coin de l'orcheſtre, dit le Baron, un homme chamaré de lièvre blanc? ſa paru-

re

re efféminée, & ſa mine céſarienne rendroient jaloux les guerriers les mieux faits, qu'en penſe Mr?

Le Lievre, cet animal ſi vîte, repliquai-je, dénote, ſelon nos principes, quelque Marquis bien ſémillant. Eh, non! s'écria-t-il, les corpuſcules vous paſſent, vous les trahïſſez, ce Seigneur eſt le premier poltron de la ville, un coyon à talons rouges. Je compris auſſitôt mon erreur.

Ah! lui dis-je, les belles peaux de Renard! ſuivant l'attraction, elles expriment les ſtratagêmes les plus déliés de l'eſprit humain.

Bon,

Bon, repliqua-t-il, vous profitez: celui que vous en voyez pourvû dans ce balcon, & qui, lorsqu'on entre, lèche au front des gens qu'il n'a vû qu'une fois, eſt un courtiſan tout couſu d'agréables impoſtures; en offrant libéralement ſa faveur auprès du Maître, il ſemble pouſſer tout le monde à la fortune, & n'avance que lui-même.

Un moment après, notre clairvoyant Oedipe aperçut ſon procureur fouré de même ſorte. L'inſigne eſcamoteur, dit-il, rien ne lui échape, il met en pièces la veuve & l'orphelin, fut-il de la Chine.

Voyez

Voyez auprès de nous, interrompis-je, ce petit vieillard décharné, il voudroit s'énoncer, mais ſon renard l'accable, c'eſt un Pigmée ſous la maſſue d'Hercule: oui, ajouta-t-il, un crâne, un chriſologue, il ne ſait qu'effleurer les objets, & ſa fineſſe eſt de paroitre les pénétrer.

Nous découvrimes parmi les danſeuſes un jeune Officier ſous une peau de Bouc, ces Demoiſelles n'étoient pas en bonne odeur.

Tout chat ſauvage nous parut être le ſimbole des traîtres & des politiques.

J'eus

J'eus un desir extrême de voir l'emplette d'un avare; oh, reprit-il, vous n'aurez point ce ragout: La complexion de l'avare est au dessus des saisons, & son ame au dessous de l'humanité; un avare fait dompter les passions les plus aimables, hors celle qui le tourmente: la fourure de l'avarice ne peut exister, les bêtes ne sont qu'économes.

A ce défaut, montrez-moi, lui dis-je, quelques uns de ces maris sublimes, ces esprits forts du lien conjugal: cette fois-ci, les peaux doivent être abondantes: Il m'an-

nonça que je n'en verrois point: comment, morbleu, un vendredi en manqueroit-on à l'Opéra? Eh! que devient votre ſiſtême? Mais, reprit-il, il ne varie point. Une tête fortifiée d'ouvrages à cornes n'eſt gueres du tempéramment d'un mari; du moins je ne connois point de brute qui ſoit de cette humeur. Au demeurant, la conduite relâchée que la plupart des bêtes, mâles & femeles, tiennent ſur cet article, vous invite à croire que toute péliſſe, caractère à part, eſt un ſigne vraiſemblable des mauvaiſes plaiſanteries de l'hymen.

Cet

Cet arrangement me raſſure, lui dis-je, on peut du moins taxer ſans ſcrupules bien des femmes: Mais il faut ſe borner, & je ne mets qu'un tiers des maris dans le cas, ſupoſé leurs épouſes jolies: rien de plus diſcret, repartit le Baron, vous en épargnez plus d'une qui ne paſſe pas pour l'être.

Etendons-nous ici, ajoutai-je, ſur la fourure du ſexe. Je vois d'aimables frileuſes. Heureux mantelets! vous êtes bordés d'un ſimple lapin coupé de petit gris, mais vous baiſez des lys & des roſes. Ce Lapin, je le conçois,

exprime la chaleur de l'amour & la fécondité, mais le mélange de peau me déroute encore.

Ce gris eſt là, dit le Suédois, pour vous montrer que dans les femmes, il n'eſt point d'amour ſi pur qui ne ſoit altéré par quelque corps étrangers.

Les Martres qui ſont le teint ſi beau, & les hermines qui le terniſſent, éclatoient de toutes parts: elles ſont l'étiquette des gouts faſtueux & prodigues.

Nous n'avons encore aperçu, lui dis-je, que les péliſſes des ridicules & des vices, n'en eſt-il point pour les vertus? Je ſouhaiterois

terois, sans blesser le non-usage, en voir ici deux ou trois; j'imagine qu'elles répandroient sur ces Dames un vernis bien étonnant! j'ai peur, ajouta le sincere interprete, qu'elles ne soient demeurées dans les fonds. Quoi, n'y a-t-il pas moyen de contempler, parmi tant de femmes dont cette salle est parée, deux palatines de tourterelles? Pas seulement une plume, repliqua-t-il, leur candide uniformité les a proscrites.

Je vis sur une petite maitresse des plumes de geai, qui peignoient assez bien le babil & la friandise.

Que ſignifie, demandai-je à mon vénérable guide, cette quantité de manchons rouges? Ils ſont de coqs: Nos belles ſpectatrices, en paſſant la main deſſus, les arondiſſent & ſe rengorgent.

Vraiment, repliqua-t-il, chaque plume de leurs manchons, eſt pour elles un trophée ſenſible des faveurs qu'elles ont accordées.

Je parcourus des yeux tous les rangs, ſans y pouvoir distinguer un fat par ſa péliſſe: Nous penſames qu'il lui étoit impoſſible d'en trouver d'analogue

gue à ſon penchant, les brutes n'ayant pas un grain de vanité.

Entre toutes ces peaux caractériſtiques, paſſées en revue, épluchées à plaiſir, il s'en rencontra des plus foles. Je fus même révolté de voir un membre d'académie ſous une peau d'ane orientale, & d'une autre de cochon d'Inde, où ſe pavanoit un gros Abbé.

Plus bas, on voyoit une peau de Tigre, dans laquelle un riche Médecin oublioit ſes malades, & rioit de ſa ſcience conjecturale.

Le Loup étant, ſans contredit, le Cartouche des forêts, nous décidâmes, fondés ſur les atômes attractifs, que tous ceux qui s'en ſervent, en ont d'avance les maudites inclinations.

Déja, quelque ſingulières que puiſſent être ces diverſes toiſons, dis-je à mon pathétique Atomiſte, il n'en eſt point ici de ſemblable à la vôtre; vous êtes, ma foi, le ſeul Ours de l'aſſemblée.

C'eſt, reprit-il, en ſouriant, qu'il n'eſt rien de ſi rare que le vrai philoſophe. L'Ours, animal grave, & courageux, fuit l'hom-

l'homme, ſans le haïr ni le craindre, il eſt l'image, quoiqu'imparfaite, de cette philoſophie active & ſolitaire, amie de la vertu, indulgente au ridicule, & le fléau du vice.

Par les miſteres que je viens de vous développer, ſouvenez vous, Mr. qu'il faut étudier la nature, elle n'eſt pas toujours impénétrable; celui qui l'a créée ne s'eſt-il pas manifeſté lui-même? ſa préſence . . . .

Il alloit pourſuivre, lorsqu'on leva la toile, il ſe tut; & tandis qu'on chantoit, la tête remplie d'attraction & de muſique, j'a-

j'ajuſtai, en fredonant, tous mes portraits corpuſculaires ſur les tempêtes de *Rameau.*

FIN.



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0192
DFG

Errata.

Page 20. Ligne 8. a laiſſé. liſez: a laiſſés.

Page 28. Ligne 3. de peaux. liſez: de bêtes.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0193
DFG

EPITRE
D'UN
DIABLOTIN
AU BEAU SEXE.

PAR Mr. S***

à BERLIN. 1758.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0195
DFG

J'ai, par ordre des Dominations réprouvées, tiré du fond de vos cœurs ces instructions utiles. Je vous les rends avec la même satisfaction que je les ai recueillies. Vous en prescrire la lecture, c'est oublier cette heureuse curiosité, cette gourmandise intrépide, qui vous fit trébucher ici bas, dix mille Siècles après nous. Usez donc de vos propres maximes; j'en ai débrouillé le chaos qui retardoit un peu vos ames dans le chemin commode & facile qui conduit tout droit aux enfers. Vous

Vous atteignez, mes Sœurs, votre quinzième année. Il eſt tems de n'agir, de ne penſer que par vous mêmes. Quoi de plus désagréable qu'une Maman qui vous dicte à tout propos ce qu'on doit dire, ou ce qu'il faut faire? Naturellement vous déteſtez la dépendance, manquez donc à tous vos devoirs, ou ſi vous êtes forcées d'obéir, répandez ſur eux la teinture ſombre du dépit & de l'humeur, & rendez votre exactitude même inſuportable. Qu'avant d'aimer rien, votre ame ſe rempliſſe du plus impitoyable des amours, celui de vous mêmes. Pour varier le jeu de votre phiſionomie,

nomie, donnez ſouvent l'eſſor à toutes les idées plaiſantes que l'imagination vous peut offrir. Pour la moindre fleurette, accordez des fruits délicieux. La flaterie a des douceurs que vous ſeules pouvez comprendre; tirez en donc votre bonheur unique. Vous êtes ravies, ſur tout, qu'un Petit Maître, dans l'envie de vous plaire, dévore de ſes regards chaque partie de vous mêmes; vos cheveux flotans, vos grands yeux noirs; admire le mouvement doux de votre gorge naiſſante; adore votre jambe élégamment tournée, & le pié mignon. Parfum idolatrique qui chatouille vos ſens

jusques

jusques au vif! Aliment ſuperbe dont ſe nourrit cet orgueil qui vous fait dépriſer vos égales, pour être un peu moins belles, ou moins riches que vous. O chaſteté! Tréſor précieux, tant recherché des humains, & qu'ils rencontrent ſi rarement à votre âge, je veux t'effacer totalement du cœur des femmes!

Voyez, avec quelle adreſſe j'inſinue près de vous un jeune homme timide, pour vous faire pleurer bientôt la perte de votre innocence & de la ſienne. C'eſt encore par moi que vous trouvez ſi raiſonnables ſes diſcours extravagans. Quel plaiſir me transporte! Plaiſir que les dia-

bles seuls savent gouter, quand je vois l'une de vous, charmée du récit de son amour, avaler ses mensonges plaintifs; de tems en tems exaucer ses vœux; & crédule aux sermens qu'il vous fait d'aimer avec constance, l'admettre, tête à tête, à de grandes familiarités: vous badinez amoureusement ensemble, pressée par ses caresses, la gorge agitée, la respiration contrainte, le visage enflamé, moitié force, moitié gré, vous partagez sa douce fureur; & le Ravisseur enyvré d'amour, impatient de jouïr, le cœur palpitant, l'action chaude & rapide, saisit l'instant heureux, vous surprend dans

ses

ſes bras, & vous enlève cette fleur, l'orgueil de votre ſexe! Quelle ſeroit ma rage, de vous voir plongée dans ces plaiſirs, s'ils n'étoient pas toujours ſuivis du déſeſpoir & des larmes? Mais déja le perfide ne ſonge qu'à vous quitter, il reproche à votre vertu la facilité de ſa conquête: Les furies s'emparent de votre cœur, & plein d'une joye infernale, je vous vois arracher ces cheveux ſi beaux, rompre vos habits, & meurtrir votre ſein. Vous voilà donc ſeule, abandonnée d'un petit nombre de femmes, à vous lamenter, à hurler aux échos votre facheuſe ſituation? Inutiles regrets! l'honneur eſt

disparu, vous trainez une existence incommode, que certains philosophes se donnent les airs de mépriser. Amis, parens, jusqu'à cette mere si tendre dont vous étiez l'espérance, sont forcés de vous méconnoitre, & vous m'êtes dévolue sans retour. Car enfin, de quoi subsister? Où sera votre azile? Il faudra bien choisir, ou de vivre pour le public amoureux, ou d'augmenter l'équipage de quelque libertin. De l'une ou l'autre de ces glorieuses conditions, il vous est impossible de rétrograder au sentier de la vertu. O vertu! nom séducteur, inventé pour tromper celles qui soupirent après une éter-

éternelle félicité: Le titre de femme vertueuſe, vous dédomageroit-il de l'abſence des plaiſirs? Non, non, laiſſez-vous aller, mes ſœurs, à vos ſenſuels apétits, & que tout autre intérêt leur ſoit immolé ſans ſcrupules.

Tandis que des Lutins affamés vont flairer les jeunes filles des villes & des Campagnes, la Capitale, dont je prens ſoin, fourmille d'endroits charmans & périleux, où votre honneur plus hardi qu'Alexandre aime à s'expoſer.

Vous, femmes d'un rang diſtingué, il eſt du bel uſage que vous faſſiez les avances auprès d'un homme qui n'en fait point. Et

Et vous, Prudes voluptueuſes, qui avez une réputation à garder, affublées d'un Domino, entrez au Bal, ou volez chez une intrigante.

Filles Joviales, Bourgeoiſes ſimples, ne croyez pas m'échaper, pour ne pouvoir fréquenter ces lieux, où l'on eſt à tant par vice, au milieu même de la liberté. Il y a des fêtes, des jardins, où mes valets cornus, toujours au guet ſur vos traces, vous aprivoiſent avec ces débauches populaires, ces vilenies à bon marché, dont je tire des avantages auſſi pervers que ſi vous étiez de la première qualité.

Vous, agréables fleurs, qui ſurpaſſez

passez toutes les productions de la nature, fillettes ignorantes, dont la gaité naïve nous garantit si bien l'innocence de vos cœurs, votre sourire enfantin est plus réjouïssant que les rayons du soleil après un violent orage. Votre sageſſe fait votre confiance, & votre modeſtie, ce premier ornement des femmes, retient la main du téméraire. Vigilantes à l'ouvrage, vous gauchiſſez aux parties les mieux arrangées. Qui vous voit & vous entend une fois, vous aime, & vous reſpecte toujours: excepté moi & les miens dont vous êtes cordialement haïes.

Ne ſeroit-il point, dans les reſſorts

ſorts de l'abîme, ou chez la bonne Compagnie quelque noirceur galante, qui put altérer cette modeſtie inflexible? Oui, ſans doute, la vanité, ce principe inné en vous, qu'une préférence, qu'un mot indifférent tire de ſa léthargie, vous diſſuadera d'être modeſtes. Douées d'un million d'attraits, ſeriez-vous ingrates aux libéralités de la nature? Vous n'irez point aſſurément, ignorées des Elégans du jour, vous ſéqueſtrer chez Pere & Mere: Toute Belle veut embellir le Beau Monde; vous y paroitrez, la pomme tombera à vos piés, les aſſemblées & les bosquets ne murmureront que

de

de vos charmes, vous ſerez la Rivale des belles & des laides. Mais quel triomphe pour vous, mes ſœurs, d'un regard dédaigneux, ou d'un coup d'éventail, vous rendrez un François heureux ou miſérable!

Aux ſpectacles, à l'Egliſe, ſaiſiſſez les premières places pour être lorgnées dans un beau jour, & ne rougiſſez point d'une louange indiſcrette. Le diſſolu, l'impie, ont droit à votre eſtime: Payez comptant le goût paſſager qu'ils vous inſpirent; j'ai mis les eſprits forts, à la mode, chez les eſprits foibles. S'ils pouſſent la légèreté des manières jusqu'à l'indécence, n'en ſoyez

ja-

jamais effrayées: Votre modeſtie une fois éclipſée, la ſageſſe la ſuivra de bien près, & la ſageſſe qui fuit, emporte avec elle la véritable pudeur, ce vernis précieux, qui ſemble redoubler la vertu, en la rendant plus éclatante. Cette pointe de ſel attique dont votre eſprit amuſoit les cercles languiſſans, ne vous ſervira plus qu'a percer vos intimes amis, votre langue, auparavant ſimbole de la candeur, ne dégoutera que médiſances & calomnies.

Il n'en eſt pas ainſi de cet aimable objet, que je n'oſe nommer encore; plus qu'aimable en effet, les couleurs manquent à qui ſait vraiment

ment l'aprécier. Ruſes ſubtiles, illuſions flateuſes, tout, loin d'étonner ſa jeuneſſe, affermit ſes vertus. Elle ne meſure ſon mérite, ni ſur ſa beauté, ni ſur ſa naiſſance, & ne ſe croit noble qu'autant qu'elle eſt bonne. Elle eſt inſtruite ſans préſomption, gracieuſe, ſans être affectée, modeſte ſans hipocriſie, & complaiſante ſans baſſeſſe. Epriſe des ſciences agréables, elle les cultive au profit de la ſociété. O penſée fatale! Que n'ai-je pû l'engager une fois à diffamer quelque femme pendant un Caffé, ou en rendant viſite! Mais elle réhabilite au contraire la réputation flétrie. Son caractère enjoüé,

mais

mais ingénu, ſes attentions délicates, mais générales, captivent bien mieux l'eſtime & l'amitié, que celles, qui parées d'une nouvelle étoffe, & fières d'un caroſſe doré, éblouïſſent les yeux du vulgaire, par l'éclat de leurs diamans. L'honnête franchiſe habite ſur ſes lèvres; éclairer ſes actions, c'eſt aproſondir l'équité. Son cœur tendre ſaigne à la vue du Pauvre & du malade; elle les ſoulage, leur prête ſon crédit, les conſole. Ses ſentimens ſont ſi purs, ſa piété ſi ardente, ſa vertu ſi ſolide, que pour corrompre cette belle ame, tout l'Enfer, & Belzébut lui même, n'a point de piége aſſez puiſſant.

LA
MUSIQUE DE L'AME,
OU
L'ART
DE DIRE BON JOUR.

Les hommes se font connoitre à leur manière de parler, comme une pièce de monnoie au son qu'elle rend.

QUINTILIEN.

PAR MR. S.

A BERLIN,
CHEZ GRYNÆUS ET DECKER.
MDCCLIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0211
DFG

LA
MUSIQUE DE L'AME,
OU
L'ART
DE DIRE BON JOUR.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0212
DFG

LA

MUSIQUE DE L'AME

OU

L'ART DE DIRE BON JOUR.

I.

Le proverbe qui dit: il n'a rien vu que par un trou, veut faire entendre, qu'en regardant ainſi les choſes, on reſte dans l'ignorance, mais il n'eſt pas toujours vrai, même en morale. Quand je veux connoitre les hommes, ce n'eſt point ſur les égards qu'ils me témoignent en face, ou ſur quelqu' impoliteſſe prétendue: tout cela eſt trompeur. Si quelqu'un, par exem-

ple, m'envoye inviter, je lorgne à travers de ma ſerrure le valet qui me quitte, & ſuivant l'accueil qu'il fait au mien, je juge à peu près de la ſincérité du maître.

II.

Cette feuille ſera donc auſſi l'ouverture, par où je découvrirai le goût du Public. J'annonce l'Art de proférer *oui & non.* Art qui convient à tous les âges, à tous les états, & dont les progrès ſont bien lents, quand on n'a pas d'avance beaucoup d'eſprit & de ſentiment; les Eleves qui réüniſſent ces deux qualités ſont rares, mais je n'en prens point d'autres.

III.

Si les richeſſes ne ſont dans la main des Rois que pour les répandre,

ère, nous ſommes comptables auſſi à la Société, des découvertes que nous feſons dans les arts; héſiter de les prodiguer, c'eſt une petiteſſe indigne d'un citoyen généreux.

IV.

En Allemagne, & ſurtout à Berlin, la Nobleſſe parle agréablement français. Bourgeois, Artiſans, Juifs, & juſqu'aux domeſtiques, tous l'entendent & le parlent; mais avec des accens diſcordans, des tours biſarres, faits pour bleſſer une oreille délicate. Preſque tout le monde y étant monté ſur le même ton, il eſt difficile qu'aucun s'en aperçoive & ſe corrige; l'uniformité du mal empêche la comparaiſon du mal au bien.

V.

Les gens d'un certain ordre, ſoit à Berlin, ſoit à Vienne, ne ſauroient écorcher la langue françaiſe, ſans s'éxpoſer à un ridicule ſi grand, qu'eux mêmes en rougiſſent. D'où vient? c'eſt qu'ils ne parlent françaiſ que par mode, que qui dit mode, dit agrément; que qui dit agrément, dit peu de choſe; & qu'il eſt honteux de ſe donner beaucoup de peine, pour s'acquitter gauchement d'une frivolité.

VI.

Il n'y a qu'un endroit dans l'univers, où il ſeroit indifférent de parler français bien ou mal. C'eſt dans une Colonie nouvelle; où, par des circonſtances qu'il faut ſupoſer, on ſe verroit forcé de s'exprimer en français. Sans dou-

te,

te, quelqu'improprement qu'on l'y parlât, il n'y auroit pas moyen d'y être ridicule.

VII.

Ce n'eſt pas ſeulement le français correct, le ſquelette du langage que je propoſe: c'eſt la rhéthorique de toutes les langues, l'ame de tous les jargons, de tous les idiômes, que je voudrois enſeigner; en un mot, l'art de ſentir fortement ce qu'on dit, & d'en pénètrer ſes ſemblables.

VIII.

Qui peut mieux qu'un comédien donner par une foule de démonſtrations palpables, l'intelligence des paſſions diverſes qui remuent l'eſpece humaine; & les couleurs tendres, vives, moles & fieres, dont elles ſont ſuſcepti-

bles? ces couleurs ont des nuances qu'il faut démêler auſſi dans les hommes, pour n'être point leur dupe, ou ingrat à leurs bienfaits; & s'en ſervir pour faire valoir à leurs yeux nos ſentimens, nos conſeils, nos vertus, & pour leur cacher même nos vices.

IX.

Ce n'eſt donc point à former des Hiſtrions que je viſe. Non qu'un excellent Comédien ne ſoit un homme aſſez rare, non qu'il ne ſoit capable de choſes très utiles, par l'étude qu'il doit avoir faite du cœur humain.*) Et puisqu'une ville, dans l'abſence de l'Exécuteur, ſe choiſit un Boucher pour l'extinction du vice; ſi, dans une conjonc-

*) Cicéron aprit à déclamer d'Eſope, & fut l'ami de Roſcius.

jonćture preſſante, un peuple manquoit d'Orateur, c'eſt au Comédien à remplir la Tribune. *)

X.

La Comédie, née ruſtique chez les Grecs, & devenue polie pour la correction des mauvaiſes mœurs, eſt peut-être une très belle invention: Mais, par l'abus qu'en ont fait, les Auteurs, les Acteurs, & les Auditeurs même, c'eſt l'invention la plus....! Idole populaire, elle a eu dans tous les tems ſes Iconoclaſtes, & ſes reſtaurateurs. Il faudroit donc

*) Si ce parallele préſente une image dégoutante, il paroit d'ailleurs aſſez juſte. Car, eſt-il plus facile à un Boucher de ſe couvrir d'infamie, qu'à un Comédien infâme de faire une action magnanime?

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0219
DFG

lui ſubſtituer, en attendant ſa réforme, une ſorte d'équivalent, qui, ſans bannir tout à fait les manieres du genre, même en le révoquant, laiſſât encore à la foibleſſe humaine le plaiſir de ſe traduire en ſpectacle, en donnant aux diſcours qu'on lit en converſation, & qu'on débite ailleurs, pour diſcuter ſes intérêts, le geſte décent, l'éloquence du corps, l'eſprit & le ton des Caracteres.

XI.

Un Philoſophe, un Héros, un grand Magiſtrat, dédaignent d'aſſiſter ſouvent aux Spectacles: tout le reſte, preſque ſans diſtinction, brule aujourdhui de jouer la Comédie, ou veut la voir repréſenter; heureuſement pour les mœurs, bien des gens ne peuvent

vent ni l'un ni l'autre. Cette rage théatrale, marque une grande corruption, beaucoup d'idées, bien du goût, & rien de ſolide.

XII.

Si dans la Société chacun ſavoit moduler un Cantique, cadencer une Harangue, réciter une Hiſtoire, prononcer un plaidoyer, en un mot, peindre ſes ſentimens & ſa penſée; on feroit Comédien pour ſoi, on deviendroit celui des autres, comme ils le feroient pour nous. On s'inſtruiroit ſans danger, on ſe divertiroit ſagement. Chaque maiſon ſeroit une ſcene épurée, où le public étant l'acteur, & l'acteur le public, on n'aplaudiroit qu'à la ſimple nature.

XIII.

XIII.

Le tems eſt ſombre, la promenade ſera horrible; amuſons-nous à déclamer: ce Voltaire eſt charmant! A peine a-t-on balbutié comme un laquais trente vers de la Henriade, qu'elle excede ſon lecteur & les écoutans. Le livre paſſe de main en main, pareil ennui; on le jette enfin ſur une table, & quelqu'un s'écrie de bonne foi: *il faut avouer que la Henriade perd bien à la lecture!*

XIV.

*) Un grand génie a dit: „l'é-„loquence s'attache plutôt à l'es-„prit de ceux qui écoutent des „hommes éloquens, qu'à l'eſprit „de

*) *St. Auguſtin.*

„de ceux qui écoutent seulement „les préceptes.„ On peut appliquer cette maxime au ramage de la parole, pliée à toutes les passions; ramage que les livres peuvent noter superficiellement, & qu'ils ne donnent pas.

XV.

Chacun pense assez, & imagine de reste, mais peu de gens savent, même dans leur langue maternelle, teindre leur voix des couleurs fines de la pitié, de l'estime, de la franchise, de l'innocence, & des premieres vertus du genre humain.

XVI.

Il y a donc, indépendamment du pathétique des choses, un ressort vocal, une variété d'inflexions

xions mélodieuſes, qu'il faut chercher dans des exemples vivans; ſans copier, ſans preſqu'imiter nos modeles, que pour découvrir la nature, & donner aux hommes de nouvelles ſenſations, en apliquant à nos organes particuliers, les principes de toutes les nations & de tous les siècles.

XVII.

Nous rendons avec monotonie d'ingénieux traits qui partent de notre ame, & tout indignés que perſonne n'en ſoit frapé, notre petit cœur pèche. Le moyen? Pour brillanter le diamant le plus parfait, ne faut-il pas lui donner mille facettes?

XVIII.

Quelques uns, doüés d'une intonation moelleuſe, & d'un heureux inſtinct, n'ont pas eu d'autre mérite pour faire de grandes fortunes. L'expérience nous prouve à chaque inſtant, que dans les affaires, comme dans les plaiſirs, on devient un objet de dériſion, & qu'on n'obtient rien, ſans la philoſophie des ſons, & la bienſéance des mouvemens.

XIX.

Les Eſprits fins, en adoptant mon ſiſtême, trouveront peut-être ces idées communes, les Eſprits communs, en le réfutant, les prendront peut-être pour fines: & moi, dans quelque claſſe que je les range, elles me plairont toujours aſſez.

XX.

XX.

Eſtimons les grands Critiques, aimons tous les talens imaginables; & n'oublions jamais qu'un peu de vertu les ſurpaſſe.

LE TITE-LIVE MARTIAL.

OU

MAXIMES MILITAIRES,

A L'USAGE

DES POLITIQUES ET DES GUERRIERS.

TRADUCTION NOUVELLE.

Par Mr. S***.

La plûpart des gens de Guerre font leur métier avec beaucoup de courage, il en eſt peu qui y penſent; leurs bras agiſſent auſſi vigoureuſement que l'on veut, leur tête ſe repoſe & ne prend preſque part à rien.

FONTENELLE.

Imprimé à Berlin,
chez J. GRYNÆUS & G. J. DECKER 1759.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0227
DFG

LE

TITE-LIVE MARTIAL,

OU

MAXIMES MILITAIRES,

A L'USAGE

DES POLITIQUES ET DES GUERRIERS.

TRADUCTION NOUVELLE.

Par Mr. S***.



A Monsieur le Comte de Longueval d'Haraucourt, Seigneur de Verneuil, & autres lieux &c. Ancien Capitaine au Régiment de Picardie.

Soleil & pluie, à vous, qui dans Verneuil,
Loin des grandeurs que le Sage apréhende,
Aux malheureux faites un si bon œil,
Concerts si doux, & chere si friande.
J'ai cru qu'au Manoir ténébreux,
Piqué de mon silence affreux,
Tout le Lèthé vous aviez voulu boire,
Pour m'oublier; moi, qui dans ma mémoire
Ai dessiné vos défauts au pastel,
Et groupé vos vertus en marbre:
Combien de fois sur un mur, sur un arbre,
J'ai cizelé votre nom immortel!
De l'amitié venez tarir les larmes,
Il faut de près encenser son autel,
L'éloignement efface trop ses charmes.

Enſorcelé dans ce brillant ſéjour,
Où votre Armide eſt la mere des Graces,
Vous vous perdez dans les bras de l'Amour,
Je voudrois bien m'égarer ſur vos traces.
Quelque Démon qui vous puiſſe émouvoir
Près de la Dame honnête, vive & belle,
Le Grand Henri, dans votre vieux Preſſoir
Careſſoit mieux ſa tendre Gabrielle;
Ah! puiſſiez-vous, du matin juſqu'au ſoir,
Gouter tous deux autant de plaiſir quelle:
Car de l'hymen le flambeau libertin,
Brule bien vîte, & ſe fond dans la main.

D'autres motifs, Monſieur le Comte, vous retiennent auſſi ſur vos terres. Ce ſont les Arts & les Sciences, que vous raportez tous au profit de l'humanité, & qui vous ont merité des ſtatues d'un bout à l'autre du village. Vous êtes, dans les occaſions preſſantes, Médecin malgré vous, & quelquefois malgré les autres.

Mieux qu'Eſculape d'Epidaure,
Vous guériſſez en un inſtant,

Fil-

Fillete au teint couleur d'aurore,
Par le topique d'un amant.
Vous coupez ſurtout une Artère
En habile chirurgien,
Mais pour la Gent qui fend la terre,
Un bras de moins n'eſt preſque rien.
Je vous ai vu panſer en pere
Les Beſtiaux de peſte frapés,
Et devenir l'apoticaire
De vos payſans conſtipés.
Pour ſauver ce peuple bélitre,
Qui toujours de mal ſe plaindra,
Vous employez au lieu du titre
Que la naiſſance vous donna,
Force gros mots, beaucoup de nitre,
D'onguent gris & de Kinquina.

Vos poches ſalubres, au lieu du livre indigeſte *de l'Eſprit*, ſont remplies de Rhubarbe confortative &c. & pluſieurs de vos Vaſſaux ſe purgent à l'odeur ſingulierement agréable qui circule autour de vous cent pas à la ronde.

A la ſcience très brutale,
Qui du corps chaſſe un peu les maux,

Vous joignez la saine morale,
Antidote de nos défauts.
Si vous ne pouvez sans un crime,
Gouter ailleurs d'autres plaisirs,
Restez, redoublez notre estime,
En nous arrachant des soupirs.
Allez, de Mazure, en mazure,
Tâter ces utiles mortels,
Mais laissez agir la nature,
Chez des hommes tout naturels.

Vous courez encore, je crois, dans vos voyages à Paris, les sermons du Révérend Pere R**. votre digne ami, car ils feront longtems de mode, il a fait des dévotes. Mais, hélas, errant depuis la guerre sur les bords de la Sprée, je vous ai peut-être embrassés tous deux pour la derniere fois.

Dans une sombre Basilique,
Où l'on entend prêcher les Saints,
N'irons nous plus grossir la Clique
Des Esprits forts & des Catins?
Je sai qu'à faire un prosélite,
Toujours ce Pater excella;

Bref,

Bref, il eſt homme de mérite,
Puisqu'à trente ans il rimailla.
Et ſans doute, après la licence
De nos ſoupers du tems jadis,
S'il vous envoye en Paradis,
Il aura beaucoup d'éloquence.

Mes complimens, Monſieur le Comte :

Au Sénateur ſévere en ſes arrêts,
Qui, lorsqu'un Moineau l'attire,
Des pièces de votre procès,
Bourre ſon fuſil ſans rien dire.
Et qui le ſoir riant à table,
Voyant Perdreaux, Eſturgeon frais,
Mange l'innocent, le coupable,
Comme il le pratique au Palais.
Je conſerve la Carabine
De l'Amazone au cœur humain,
Dont la viſière nette & fine,
Me prenant pour un Marcaſſin,
Sur un rocher, où je cueillois du Thim,
D'un lingot me larda l'échine.

Vous offrir la foible traduction de quelques maximes d'un grand hiſtorien, c'eſt vous prouver mon re-

respect, par un hommage, & mon amitié, par mon choix. Le bruit des armes, qui semble s'étendre, ne m'eut point empêché de vous faire un présent plus nouveau, si j'avois eu du génie; Protogène peignoit entouré de Soldats. Pour moi, paisible observateur du bien & du mal; que la guerre s'éteigne ou se rallume, mes délassements littéraires pourront varier; mais je saurai toujours estimer un Peuple libre, admirer le Héros du Siècle, & chérir ma Patrie.

Je suis, Monsieur, avec autant de respect que d'amitié,

à Berlin,
ce 6 Avril
1759.

Votre très-humble & très-obéissant Serviteur.

S**.

LE

LE

TITE-LIVE MARTIAL.

TRADUCTION NOUVELLE.

Autorité.

Les Fondateurs des Empires, doivent pour s'assurer l'autorité, se faire aimer du Peuple & des Soldats, plus que de la Noblesse.

L'Autorité, sans l'art de la faire valoir, est peu de chose.

Activité.

Ne donnons pas aux ennemis le tems de réfléchir.

Les expéditions conduites avec ardeur ne sont pas de longue durée.

Un Général doit plus agir que parler.

Actions.

Les grandes actions doivent compenser les fautes.

Attaque.

Il est imprudent d'attaquer, sans connoitre exactement les forces de l'ennemi.

On détruit mieux une petite armée par des escarmouches, que par une bataille.

Il y a des Nations guerrières qui ne sont terribles que dans les premieres attaques.

Ambition.

Quand le succès échape à l'ambition, elle devient fureur.

Rarement l'Ambition ne nous rend méchans qu'à demi.

Arti-

Artifices.

Les vrais conquérans ne doivent vaincre qu'avec les artifices usités à la guerre.

Il faut craindre les stratagêmes d'une armée peu nombreuse, & remplie d'audace.

C'est beaucoup d'amuser l'ennemi, & lui faire perdre du tems.

La ruse a fait gagner plus de batailles que les grandes armées.

Les ruses & les stratagêmes sont le recours des Généraux qui ne peuvent rien emporter par la force.

Les plus braves n'ont ni vigueur ni courage, quand ils sont surpris.

Fausses espérances, Terreurs paniques; grand secours à la guerre.

Alliance.

Les affaires de nos alliés sont les nôtres.

Il ne faut jamais faire d'alliance, ni de nouvelles amitiés au préjudice des anciennes.

Une bonne réputation & des troupes, ſont d'égale néceſſité pour tenir les Alliés dans leur devoir.

Les ligues formées entre des Princes, ſur la ſimple opinion de leurs forces, ne ſont pas bien fondées.

Quand on peut attirer un Prince dans ſon alliance, il faut l'empêcher d'entrer dans celle des ennemis.

C'eſt contre la dignité & la bonne foi d'un grand Prince, d'abandonner ſes alliés.

Les Rois puiſſans reçoivent les petits ſouverains dans leur alliance, avec un ton de ſupériorité.

Affront.

Il faut une grande fermeté pour diſſimuler un grand outrage.

Les

Les Héros & les Conquérans n'oublient jamais un affront.

Le Souvenir d'un affront ſuffit pour courir à la vengeance.

Armée.

Il faut un puiſſant génie pour gouverner ſi bien une armée compoſée de pluſieurs Nations, que les Troupes n'ayent jamais rien à diſputer entre elles.

Une Armée eſt aſſez nombreuſe, quand elle eſt conduite par un bon Capitaine.

Aſſiégés.

Les Aſſiégés ne doivent ſe rendre, que lorsque les vivres leur manquent, juſqu'à ne pouvoir ſoulever leurs armes.

On ne donne point de quartier aux Aſſiégés, qui attendent pour ſe rendre, la derniere extrêmité.

Les

Les Affiégeans ne ſont pas trop redoutables, quand les Affiégés ont la liberté de faire tout ce qu'ils veulent.

Audace.

Les vieux guerriers ne s'étonnent de rien.

L'Audace eſt plus ſure dans les périls extrêmes que la circonſpection.

Bonheur.

Un Héros ceſſe de l'être, dès qu'il ne ſait point porter l'excès de ſon bonheur.

Le pouvoir de la fortune eſt grand dans les choſes humaines, & abſolu dans la Guerre.

Quand la fortune eſt contraire, il n'y a point de parti à prendre.

La plupart des grands Capitaines ont terminé la guerre avec plus de bonheur que de gloire.

C'eſt

C'eſt un ſûr préſage du bonheur d'un Guerrier, d'être fils d'un Héros, & d'avoir ſes vertus.

Le hazard protége la témérité.

Un vieux Capitaine n'a qu'à vivre longtems pour être une preuve des déſaſtres de la fortune.

Bataille.

Le Combat eſt terrible, quand une armée opoſe le déſeſpoir, à la fureur d'une armée.

Les bons Généraux ne livrent bataille, qu'après avoir éprouvé l'ennemi.

Il faut laiſſer fatiguer l'ennemi, avant de lui préſenter le corps de réſerve.

On perd plus de batailles par la faute des Capitaines, que par celle des Soldats.

Quelquefois les avantages d'un combat ſe trouvent d'un côté, & la victoire de l'autre.

Conſeil.

Les Princes doivent bien examiner tout dans leur conſeil, avant d'entreprendre une guerre ſanglante.

La crainte & la fermeté donnent le mouvement à tous les conſeils.

Il y a des diſcuſſions à la guerre plus conformes à la raiſon, qu'à la pratique.

Tel donne des conſeils ſi violens, qu'il n'oſeroit les exécuter.

Courage.

Les eſprits vifs & courageux ſont artiſans de leur fortune.

Le courage d'un grand homme dans ſa disgrace, nous touche bien plus, que n'auroient fait ſes plaintes ni ſes larmes.

Il eſt bon d'arrêter la premiere ardeur du Soldat, afin qu'elle s'augmente.

Les troupes de bonne volonté ſavent réparer leurs fautes.

On doit craindre des Soldats qui ne ſont animés que de leur propre courage.

Les véritables Soldats ſupportent les peines de la guerre en hyver comme en Eté, leur courage eſt de toute ſaiſon.

On ne doit pas rejetter un brave homme qui veut ſervir ſa patrie.

On a toujours aſſez de force quand on a du courage.

Les Nations belliqueuſes ſoumettent preſque toujours les autres.

Un cœur ferme & intrépide, ſe fait craindre juſque dans l'infortune.

La vraie parure du Soldat, c'eſt le Courage.

Campement.

Il eſt peu utile aux armées de camper longtems dans un même lieu.

Clémence.

La clémence des Princes envers les rebelles, n'en fait ſouvent qu'augmenter le nombre.

La clémence eſt utile au Prince, pour ſoumettre les plus furieux.

Les grandes ames ſont les plus diſpoſées au pardon & à la clémence.

Un Génèral ignoré, qui commence la guerre par une action de clémence & d'humanité, ſe rend d'abord célèbre.

Changement.

Il ne faut point changer les règles qui ont toujours réuſſi.

Célè-

Célèbrité.

On peut ôter le commandement à un Capitaine célèbre, mais non pas ſon crédit.

De petits combats ont été fort célèbres par la mort de leurs Généraux.

La célèbrité du vainqueur rend le vaincu même glorieux.

Il ſemble qu'après la mort d'un héros, on combatte encore par ſes ordres & ſous ſes yeux.

Un ſeul homme peut répandre par tout la terreur.

On commence à mépriſer un grand Capitaine, quand il en paroit un plus grand.

Commandement.

Il faut ôter le commandement à ceux qui n'ont pas le courage de ſe faire obéïr.

Il eſt dangereux de partager le commandement dans une guerre importante.

Il ne faut point donner le commandement à des perſonnes odieuſes.

Conquêtes.

Quand la ville capitale eſt priſe, tout le Royaume eſt pris.

Il eſt plus facile de faire bien des conquêtes, que de les conſerver.

Quelques uns ne ſavent s'il eſt plus aiſé de gagner des Provinces, que de les défendre.

Les conquêtes les plus glorieuſes ne valent pas toujours les frais qu'elles coûtent, & les hommes que l'on perd.

Céder.

Plus on attaque vigoureuſement, plus il eſt honteux de céder.

Il

Il eſt quelquefois plus louable de ſe rendre que de vaincre.

Ce ne ſera jamais un crime de céder au plus fort.

Diſcipline.

Les Princes ſont toujours maîtres de leurs états, quand leurs armées ſont nombreuſes & diſciplinées.

Il ne faut uſer de rigueur qu'après avoir employé la douceur ſans ſuccès.

On doit toujours laiſſer une porte ouverte à ceux qui veulent rentrer dans le devoir.

Les exemples ſévères rétabliſſent la diſcipline perdue dans l'impunité.

Les longues Campagnes perfectionnent la diſcipline.

Les Troupes indiſciplinées n'écoutent point le commandement.

Les Soldats honorent, & haïssent en même tems la sévérité de leurs Généraux.

Les corrections doivent regarder plutôt l'avenir que le passé.

Le relâchement de la discipline donne carrière à la sédition.

Défaite.

Quand une armée est vaincuë & promptement dissipée, la victoire est grande, & le carnage peu de chose.

On ne peut mieux se relever d'une défaite que par une victoire.

La honte d'une défaite est réparée, quand on attaque ensuite le premier.

Il ne faut pas toujours juger des grandes défaites par le grand nombre de Soldats morts, mais par leur valeur.

Dis-

Discorde.

Quand la discorde entre dans un Etat, d'un seul elle en fait deux.

L'unique moyen de détruire les grands Etats, c'est de les diviser.

Déshonneur.

Le déshonneur d'un collegue, fait la gloire de l'autre.

Douceur.

Il faut gagner par la douceur, ce qu'on ne peut obtenir par la force.

Ce qu'on doit à la force, il faut que la douceur le conserve.

Défilés.

Les combats qui se donnent dans des lieux étroits, sont d'ordinaire les plus sanglans.

Défiance.

Un Prince doit se défier d'une armée, où les Troupes étrangères sont plus nombreuses que les siennes.

Dissimulation.

Les Princes doivent dissimuler leurs mécontentemens aux Généraux dont ils ont besoin.

Défensive.

Certaines troupes savent défendre des Places, & non gagner des Batailles.

Désespoir.

Le désespoir inspire les desseins les plus témèraires.

Dessein.

Un bon Capitaine ne forme aucun dessein, qu'après avoir découvert ceux des ennemis.

Pour pénètrer le dessein d'un ennemi, il faut le tromper.

Entreprise.

Avec de l'ambition & de l'audace, on réussit aux grandes entreprises.

Les

Les Auteurs d'une expédition doivent y marcher d'un même courage.

Un Chef d'entrepriſe doit avoir autant d'expérience que d'ardeur.

Les Généraux doivent tenter de grandes choſes, quand le Soldat les y portent.

Il ſeroit bon que ceux qui propoſent au Conſeil des expéditions difficiles les exécutaſſent eux-mêmes.

Les entrepriſes qui paroiſſent brillantes au premier aſpect, ne ſont pas ordinairement heureuſes.

Un habile Capitaine doit abandonner un coup de main trop difficile & peu utile.

Un Général devroit être puni des entrepriſes exécutées contre les loix de la guerre.

On raisonne autrement avant l'exécution, qu'après s'être embarqué.

Il est prudent de quitter au plutôt une besogne mal commencée.

On a vû conduire de belles entreprises, par des gens de basse extraction, aussi bien que par des nobles.

Espérance.

On peut espérer de vaincre un ennemi déja éprouvé.

L'espérance de vaincre amène la victoire.

Etats.

Quelques Etats ressemblent à ces corps cacochimes, que le moindre choc fait souffrir.

Les voisins d'un Etat sont, ou ses ennemis, ou ses maîtres.

Les grands Etats ne peuvent être longtems tranquiles; s'ils n'ont

n'ont point d'ennemis au dehors, ils en ont au dedans.

Fidélité.

On peut s'assurer de la fidélité d'un Conquérant qui demande la paix.

Un Général ne doit pas risquer de Bataille décisive, quand il se défie de la fidélité de ses Troupes.

Il est plus facile de se défier de la fidélité du Soldat que de son courage.

On perd toute confiance pour un Etat qui a manqué de fidélité à ses alliés.

Forces.

Un petit Etat doit toujours être du parti du plus fort.

Quand la force manque, le courage est bientôt vaincu.

Fautes.

La témérité, l'imprudence des Capitaines fait les fautes; le courage,

rage, la fortune des Soldats les réparent.

Un habile Génèral ne doit pas trop ſe repoſer ſur les fautes que ſon ennemi peut faire.

Les fautes des Officiers ſubalternes ſont à la honte de leurs Génèraux.

Foibleſſe.

On fait peu de cas des prétentions d'un Roi désarmé.

Quand on n'eſt pas le plus fort, il eſt ridicule de ſe mettre en fureur.

On eſtime foiblement les offres que fait un ennemi réduit à la derniere extrèmité.

Guerre.

La jeuneſſe, la vigueur, & la naiſſance, portent vivement aux armes.

Plus la guerre a été terrible, plus la paix devient agréable.

Les

Les Guerres civiles consument des forces qui triompheroient de toute la puissance des ennemis.

La chose la moins importante à la guerre, peut faire naître les plus grands évènemens.

La Noblesse penche toujours pour la guerre, & le peuple pour la paix.

Nous réussissons presque toujours à la guerre, quand nous n'osons ce que l'ennemi ne croit pas que nous devions oser.

L'Ennemi qui se déclare, nous avertit de prendre les armes.

La plupart décident de la Justice d'une guerre par l'évènement, plutôt que par sa cause.

Il faut soutenir avec magnanimité une guerre qu'on a commencée, & la terminer noblement.

Il y a des Campagnes où il ne ſe paſſe rien, & qui reſſemblent plutôt à la Paix, qu'à la Guerre.

Les eſprits ſont mal diſpoſés à la paix, pendant la chaleur de la guerre.

Les commencemens d'une guerre, font juger des ſuccès.

Ceux qui font la guerre ne doivent pas regarder ſeulement leur ſiècle, mais l'avenir entier & tous les peuples.

La Guerre ne doit pas étouffer entre ennemis les droits de la Nature.

On eſt plus ſûr de la paix, quand on eſt en état de faire la guerre.

Il eſt naturel de faire la guerre à ceux qui ne veulent point la paix.

Une longue guerre eſt ſujette à de grandes viciſſitudes.

Les

Les guerres qui ne ſont pas défenſives, prouvent qu'on a moins de force, ou qu'on manque de courage.

Ceux qui font la guerre pour rétablir la paix, la font juſtement.

Ce qui ſert de raiſon à un Prince pour faire la guerre, n'eſt pas une raiſon pour un autre Prince.

Les Souverains inventent des guerres ſpécieuſes, pour couvrir leur ambition ou leur avarice.

Généraux.

Les Rois doivent être les premiers Généraux de leurs armées.

Un Général, haï de ſon armée, réuſſit rarement.

La joye d'un Général donne du courage aux Soldats.

Un bon Général doit ſavoir tout ce qui ſe paſſe dans le camp ennemi.

Gloi-

Gloire.

Les Génèraux doivent partager leur gloire avec leurs troupes.

Les Héros croient acquérir de la gloire à bon compte, quand elle ne leur coute que la vie.

Les véritables Soldats ne trouvent point de plus ſolide récompenſe que la gloire.

La vraie gloire conſiſte à mépriſer la gloire.

Il vaut mieux mourir avec gloire, que de vivre dans la honte.

La gloire exceſſive obſcurcit la raiſon & tourmente l'ame.

La gloire des illuſtres Génèraux ternit celle de leurs Souverains.

On doit contribuer à la gloire des autres, quand elle ne nous déshonnore pas.

Hé-

Héros.

Il y a peu de Héros qui n'admettent aucune comparaiſon.

La colère & les menaces d'un Héros dégradent ſon caractère.

Un Héros qu'on voit trop ſouvent, perd beaucoup du reſpect & de l'eſtime.

Que les conquérans ne ſongent pendant la paix qu'à rendre les peuples heureux.

Un Conquérant ne doit jamais ſe livrer au repos.

Il y a un je ne ſais quoi de grand dans l'infortune des Héros, qui les fait reſpecter.

Peu de Héros le ſont jusqu'à la vieilleſſe.

Il ſied à un Héros de ſavoir donner de ſomptueuſes fêtes, prendre des villes, & gagner des batailles.

Honneur.

Il faut mourir honorablement, quand il n'y a plus que cela à faire.

La plus grande perte d'une armée, c'eſt l'honneur.

Honte.

Les Troupes doivent ſe compter défaites, quand elles ne tiennent ferme que pour éviter la honte.

La honte fait oublier le péril, & redouble le courage.

Intérêt.

On voit bien peu d'états être fidèles à leurs alliés contre leurs intérêts.

Tels intérêts ne ſoufrent aucunes négociations, & ne s'accordent que par des batailles.

Pour bien haranguer les Soldats, il faut les louer beaucoup, & leur faire de grandes promeſſes.

On

On souhaite sincèrement la paix, quand l'intérêt la fait demander.

Un Général doit savoir les intérêts de l'ennemi, comme les siens propres.

C'est une politique cruelle de commettre de grands crimes, pourvû qu'ils soient utiles.

Impétuosité.

Les Nations qui ne sont formidables que par impétuosité, ne le sont pas longtems.

Dans la chaleur du combat un Général n'est plus le maître.

Les délibérations précipitées nuisent toujours aux affaires importantes.

Jalousie.

Les Gentilshommes qui restent chez eux pendant la guerre, voyent d'un œil jaloux les services des autres.

Le mérite & la gloire des Généraux, les rendent ſouvent ſuſpects à leur Maître.

La jalouſie & les prétentions ceſſent bientôt entre deux princes, quand ils ont un ennemi commun.

La plupart des Princes ne peuvent ſouffrir l'agrandiſſement de leurs voiſins.

Injuſtice.

On ne peut recourir qu'au ciel contre l'injuſtice des Souverains.

Juſtice.

La bonne cauſe aplanit & facilite tout à la guerre.

Injure.

On ne peut mieux répondre à des diſcours ofenſifs, que par des actions courageuſes.

Les grands hommes n'aperçoivent pas les petites injures, ils ne ſentent que les grandes.

Jon-

Jonction.

Il faut tâcher de combattre séparément deux armées qui cherchent à se joindre.

Incertitude.

L'incertitude est pour un Général un état violent.

Liberté.

On manque souvent à sa parole, quand elle coute la liberté.

Les erreurs où l'on tombe pour recouvrer la liberté, méritent toute sorte d'excuse.

L'amour de la liberté & de l'indépendance, est le caractère des grandes ames.

Les peuples qui abusent de leur liberté, sont en danger de n'en pas jouir longtems.

La bataille est sanglante entre deux armées, quand l'une veut conserver sa liberté, & l'autre rétablir son honneur.

La paix jointe à l'eſclavage, eſt moins ſuportable que la guerre avec la liberté.

Les grandes ames ne peuvent rien ſouffrir qui ſente la ſervitude.

Lenteur.

On ne fait point de riches acquiſitions avec la circonſpection & la lenteur.

La plupart des Généraux tirent la guerre en longueur, pour jouïr plus longtems de leur autorité.

Magnanimité.

Solliciter pour un ennemi, c'eſt génèroſité.

Il y a plus de magnanimité à ſouffrir de grands maux, qu'à faire de grandes choſes.

Les illuſtres hommes ſavent conquérir par la génèroſité, ainſi que par la force.

La

La magnanimité & la valeur, unies à l'éloquence, gagnent les cœurs les plus féroces.

Un Génèral avec de l'argent & de l'affabilité recouvre bientôt la confiance de ſes troupes.

Un Génèral ne doit faire décimer qu'avec douleur.

Les vrais Héros cherchent la gloire dans la guerre, & non la ruine des ennemis.

La libéralité & la douceur d'un Génèral, font aimer la guerre aux Soldats.

Quand les grands hommes ne font plus la guerre, ils ſongent à s'enrichir.

Un brave Génèral gagne le cœur de ſes Soldats, en partageant leurs dangers, & non leur butin.

Un Génèral doit ſavoir mettre la main à l'œuvre, ſe mêler des

petites choſes, & des grandes; être moins ſévère pour les autres que pour lui-même, & diſputer de frugalité, de veilles, de fatigues avec le ſimple Soldat.

Les belles ames envient les morts glorieuſes.

Un Génèral haï ſe réconcilie aiſément avec ſes troupes par le ſoin qu'il prend d'elles.

Les véritables Héros ne veulent point acheter la victoire par une infidèlité.

Munitions.

Les Places pourvues de vivres, & d'une bonne garniſon, ſont rarement forcées.

Mépris.

Les mépris irritent le courage.

Mérite.

Quelque ſoit leur infortune, il eſt dangereux d'offenſer les perſonnes de mérite. Le

Le fils d'un héros eſt toujours aimable, quand on le conſidère moins pour le mérite de ſon pere, que pour ſes propres vertus.

Néceſſité.

La néceſſité rend toutes les guerres juſtes.

On a bientôt terminé le Traité que la néceſſité fait faire.

Quand la fortune l'ordonne, il faut ſe rendre.

Nouvelles.

La bonne politique ſuprime les fâcheuſes nouvelles, ou fait en affoiblir l'importance.

Il ne faut point, ſurtout en guerre, mépriſer, ni croire légèrement les nouvelles.

Nuit.

En guerre, tout eſt périlleux pendant la nuit, pour les vainqueurs même.

La nuit augmente l'effroi, & rend toujours les périls plus affreux.

Neutralité.

Il eſt difficile qu'un petit Prince demeure neutre, entre deux puiſſances qui ſe font la guerre.

Nations.

C'eſt un procédé digne des Nations, d'expliquer leurs griefs, non par des voyes juridiques, mais en déclarant la guerre.

Occaſion.

Il y a des occaſions, où l'on doit écouter ſon courage, plutôt que ſa prudence.

Il ſemble en de certaines conjonctures, que le ciel aveugle les chefs des deux partis.

Un bon Capitaine doit, non ſeulement amener l'occaſion, mais en tirer avantage.

La

La guerre offre des instans qu'il faut saisir sans délibérer.

Ostentation.

Il ne sied point à un Prince dont les états sont troublés, d'être l'arbitre de la paix & de la guerre entre ses voisins.

Le train d'un Général doit être plutôt une escorte militaire, qu'un vain cortége.

L'éloquence fleurie & le faste ne conviennent jamais à un homme de guerre.

Ordonnance.

Il est essentiel au bien du service que les ordres soient expliqués clairement.

Obéissance.

Un Général odieux au public, n'est obéï que lentement & avec dépit.

L'ex-

L'extrême soumission d'un chef est cause que les troupes obéïssent plus volontiers à d'autres qu'à lui.

Il faut accoutumer la jeunesse à obéir, avant de lui confier du commandement.

Un bon Officier subalterne doit également savoir bien commander & obéïr, & se faire aimer du Général & des Soldats.

Pressentimens.

Les Pressentimens des grands hommes sont des présages.

On peut écouter les pressentimens, quand ils s'accordent avec la raison.

Peuple.

Les Nations les moins braves sont d'ordinaire les plus arrogantes.

Le Peuple obéït bassement, ou commande avec orgueil.

On porte aisément le peuple à la cruauté, dès qu'il est en colère.

Au

Au commencement d'une révolte, il eſt bon de céder quelque choſe à un peuple irrité; on perdroit tout par la violence.

Le moindre échec abat les peuples accoutumés à la victoire.

Ce n'eſt point au vulgaire à juger les Héros.

Tôt ou tard on doit s'oppoſer à l'inſolence du peuple.

Les grands hommes ont eu plus de peine à gouverner les peuples, qu'à commander des armées & gagner des batailles.

Quand les peuples ſe dégoutent de la guerre, ils ſe livrent à la molleſſe.

Il faut abandonner au peuple ce qu'il obtiendroit par la force.

On a plus d'égards pour le peuple en tems de guerre, que pendant la paix.

Pru-

Prudence.

Il eſt dangereux de ſe précautioner contre un ennemi plus puiſſant que nous.

Les Princes prudens abandonnent ſouvent, pour éviter une guerre, ce que la force des armes ne leur feroit point céder, ſi la guerre étoit une fois ouverte.

Un Génèral trop circonſpect refroidit la valeur de ſes troupes, & rallume celle des ennemis.

La ſageſſe d'un Génèral eſt infructueuſe, aſſocié à un collegue imprudent.

Il ne faut montrer ni crédulité, ni défiance, à ceux qu'on ne veut point avoir pour ennemis.

La prudence paſſe pour timidité.

Un vrai Capitaine doit conſulter la raiſon, & attendre plus de ſa prudence, que des caprices de la fortune.

La

La circonſpection eſt le frein des évènemens fâcheux.

En temporiſant on ne gâte rien à la guerre.

Il eſt prudent quelquefois de ſoutenir avec fermeté ce qu'on a commencé avec audace.

Il eſt des cas, où la prudence doit céder à la témérité.

Paix.

On demande quelquefois la paix, parce qu'on n'eſt plus en état de faire la guerre.

Une paix ſure, quoiqu'en aparence peu honorable, vaut mieux qu'une guerre incertaine, mais dangereuſe.

Les petits Princes jouiſſent de la paix, quand les Princes puiſſans ſont en guerre.

C'eſt orgueil & obſtination de refuſer la paix à ſon vainqueur.

Quand

Quand on commence à ſonger à la paix, les opérations de la guerre ſe ralentiſſent.

Paſſions.

Un jeune Prince doit réſiſter aux paſſions qui amoliſſent le courage.

Préſence.

Que nos ennemis ſachent que nous ſommes là, & non pas que nous viendrons.

Puiſſance.

Il eſt plus difficile de ſecouer une puiſſance bien établie, que de la renverſer quand elle eſt ébranlée.

Les Rois doivent craindre les particuliers puiſſans & audacieux.

Prétexte.

Souvent les bleſſures ſont un prétexte pour ne point aller à la guerre.

Préſomption.

La plus forte raiſon pour exciter les Soldats à combattre, eſt de leur faire voir qu'ils n'ont plus à compter que ſur eux mêmes.

Préſenter le premier la bataille, eſt le ſigne d'une extrême confiance & d'un grand courage.

Il faut craindre la préſomption fondée ſur le courage.

Peur.

La peur augmente les mauvaiſes nouvelles.

La peur voit ordinairement tous les objets du côté funeſte.

Dans le ſoulevement des états, la peur, plus que la raiſon, préſide aux aſſemblées.

La peur n'eſt jamais auſſi bien fondée qu'on le penſe.

La terreur qui ſe répand dans une ville aſſiégée, quoique forte, l'oblige ſouvent à ſe rendre.

Précipitation.

Il eſt dangereux de trop preſſer un ennemi.

Périls.

Les mieux récompenſés à la guerre doivent y chercher les grands périls.

Il eſt bon que les Généraux feignent une aſſurance entière dans les périls, pour encourager une armée tremblante.

Un Général doit affronter le péril avec audace, & conſerver du ſens froid même dans les périls.

Le zèle pour la religion rend intrépide contre tous les périls.

Un péril dont on eſt nouvellement ſorti, laiſſe encore des inquiétudes.

Païs.

Les habitans d'un païs fertile ne ſont pas ordinairement braves.

Les

Les troupes deviennent plus guerrieres dans les païs difficiles.

Une armée ne s'amollit point dans un païs pauvre.

La ſeule aſſiète d'un païs peut réſiſter à de puiſſantes armées.

Pardon.

Il eſt dangereux de pardonner à des ennemis qui riſquent tout pour ſe défendre.

Patrie.

Nous devons préférer le ſalut de la patrie à la vie, & à l'honneur.

Plaiſirs.

Les Troupes s'amoliſſent parmi les plaiſirs & l'opulence des villes.

Renommée.

Un Prince doit avoir autant de réputation chez ſes ennemis, qu'il en a parmi ſes ſujets & ſes alliés.

Les Magiſtrats & les Génèraux doivent mépriſer les diſcours populaires.

Le nom ſeul d'un fameux Capitaine fait trembler l'ennemi.

Un Génèral célèbre a beaucoup plus à perdre qu'à gagner dans une bataille.

Retraites.

Les plus honteuſes retraites ne déplaiſent point aux troupes maltraitées par leurs chefs.

C'eſt une eſpèce de victoire, d'obliger l'ennemi à fuir le combat.

Les retraites doivent ſe faire en ordre de bataille, ſans crainte & ſans confuſion.

Les troupes combattent ſouvent pour ne pouvoir prendre la fuite.

Réſolution.

On ne doit jamais rien réſoudre dans l'ardeur de la colère.

Ré-

Réconciliation.

Dans la plupart des réconciliations, la guerre finit, mais non la haine.

Rebelles.

Il faut punir les séditieux de marque, plus sévèrement que les plus coupables.

Quand on ne parle point de châtiment aux séditieux, ils rentrent aisément dans leur devoir.

Les séditieux sont capables de tout, quand ils sont conduits par un homme de poids & d'autorité.

Quand un peuple entier demande justice les armes à la main, il est dangereux de pardonner au moindre des coupables, cette préférence ne peut que ranimer la révolution.

On risque également de défendre, ou de permettre les armes à un peuple séditieux.

Il n'y a point d'état, quelque policé qu'il ſoit, où il n'y ait des factions.

Secours.

Les troupes auxiliaires embarraſſent quelque fois plus qu'elles ne ſervent.

Souvent le moindre renfort détermine la victoire.

Siéges.

Un Génèral ignorant continue un ſiége par la honte de le lever.

La plupart des villes aſſiégées ſe rendent plutôt par laſſitude, que par foibleſſe.

Succès.

Les évènemens heureux doivent porter les vainqueurs à une paix avantageuſe.

Pour ranimer des troupes abatues, il ſuffit d'un ſuccès.

La jeuneſſe bouillante, & la grande

de prosperité d'un Génèral lui font rompre les traités de paix.

Les bons succès d'une guerre ne justifient pas de l'avoir entreprise injustement.

Le moindre succès augmente si fort l'espèrance, que l'on passe de la crainte à l'audace.

Il faut excuser l'imprudence & la témèrité, quand elles réussissent.

Silence.

Le silence des gens armés est quelquefois le signe de la révolte.

Sédition.

Quand une armée se dispose à la sédition, un prudent Génèral ne doit point lui donner de mécontentemens nouveaux.

Sévèrité.

Un bon Officier craint plus la sévèrité de son Génèral que la cruauté des ennemis.

Travaux.

Le Soldat s'accoutume aux travaux de la guerre, & la politeſſe des Officiers lui rend les fatigues agréables.

Les Génèraux d'armée ſemblables aux médecins, rèuſſiſſent quelquefois moins par de grands mouvemens, qu'avec un peu de repos.

Témèrité.

On ne doit pas ſe fier aux ſuccès de la témèrité.

Dans les extrèmités, hazardez des choſes extrêmes.

Traitemens.

On ſoufre plus volontiers les mauvais traitemens d'un maître légitime, que les moindres duretés d'un uſurpateur.

On devient facilement cruel envers ceux qui le ſont.

On

On doit eſpèrer ou craindre des ennemis les mêmes traitemens qu'on leur a faits.

Traités.

Les Princes qui ne s'engagent avec leurs alliés que par des traités ſecrets, ſe réſervent la liberté de les rompre.

On ne doit pas dans les traités appuyer les demandes, plus ſur la force, que ſur l'équité.

Il eſt difficile de ſauver les intérêts de tous les confédérés dans un traité général.

Preſque tous les traités de paix ne ſervent que d'intervale à une guerre nouvelle.

Il eſt malaiſé de découvrir une trahiſon cachée ſous l'apparence d'un traité de paix.

Tous les traités doivent être in-

violables & ſacrés chez les peuples religieux & de bonne foi.

Dans les traités de paix on demande que les alliés ſoient dédomagés, plus par honneur, que dans l'eſpoir de l'obtenir.

Talens.

L'habileté d'un Génèral ne lui ſert pas beaucoup, ſans de bonnes troupes.

Les grands Capitaines ſont la fortune des états.

Les Etats ne triomphent ſouvent des autres, que par l'habileté de leurs Génèraux.

Aucun Capitaine ne peut avoir tous les talens à la fois.

Traîtres.

C'eſt trahir la Patrie que de ne pas chercher les emplois dans lesquels on peut la ſervir.

Les

Les traîtres doivent se défier de ceux même pour lesquels ils sont traîtres.

Vainqueurs.

Plus les vainqueurs sont supérieurs aux vaincus, plus ils leur doivent d'humanité.

Les vainqueurs, qu'aucunes propositions n'arrêtent, sont dignes de la colère divine.

Vengeance.

Un Prince qui songe à se venger de ses ennemis, doit craindre qu'en y manquant, l'impunité n'accroisse leur insolence, ou que s'il s'en délivre, leur punition ne le rende suspect à ses voisins & ne les irritent.

Victoire.

Il est peu de victoires dues entièrement à la valeur.

Un Prince victorieux ne peut s'en

s'en prévaloir avec honneur, s'il ne fait une paix avantageuse.

Les petits succès d'un Général imprudent sont des appas pour le conduire au précipice.

Des victoires trop achetées, ne sont à la fin ni utiles ni glorieuses.

On ôte aux ennemis les fruits de la victoire, en ruinant les villes qui ne peuvent se défendre.

Les conséquences de la victoire sont par fois plus avantageuses que la victoire même.

Les victoires passées nous rendent certains des victoires futures.

On commence à vaincre un ennemi puissant, quand on n'en a pas été vaincu.

Il vaudroit mieux n'avoir pas vaincu, que de perdre les fruits de la victoire.

Les

Les victoires qui coutent trop cher n'ont rien d'agréable.

La victoire n'eſt jamais aſſurée que le combat ne ſoit fini.

Il arrive ſouvent que dans une bataille, la perte eſt égale des deux côtés, & qu'une armée ſe croit victorieuſe, ſans l'être plus que l'autre.

La victoire n'eſt pas toujours un ſigne de valeur.

Mourir en combatant n'eſt point perdre la victoire.

Souvent une victoire devient inutile par la paix qui lui ſuccède.

Peu de Généraux ſavent profiter des avantages du tems & de la victoire.

Valeur.

Le Déſeſpoir tient plus de la rage, que de la valeur.

L'homme vaillant exécute mieux

mieux un plan qu'on ne l'a projetté.

La moindre souffrance irrite les esprits féroces.

Dans les chaudes actions de guerre, comme dans toute affaire tumultueuse, on gagne beaucoup à modérer son impétuosité.

On regarde comme un prodige qu'un homme sans naissance devienne un Héros.

Il est dangereux d'être voisin d'une nation féroce.

Celui qui se distingue entre les grands capitaines, est parvenu au comble de la gloire.

Une valeur barbare ne sachant sur qui jetter sa rage, la tourne contre elle même.

Il n'est point de chemin fermé à la valeur.

TABLE.

Autorité.
Activité.
Actions.
Attaque.
Ambition.
Artifices.
Alliances.
Affront.
Armée.
Aſſiégés.
Audace.
Bonheur.
Bataille.
Conſeil.
Courage.
Campement.
Clémence.
Changement.
Célèbrité.
Commandement.
Conquêtes.
Céder.
Diſcipline.
Défaite.
Diſcorde.
Déshonneur.
Douceur.
Défilés.
Défiance.
Diſſimulation.
Défenſive.
Déſeſpoir.
Deſſein.
Entrepriſe.
Eſpèrance.
Etats.
Fidélité.
Forces.
Fautes.
Foibleſſe.
Guerre.
Généraux.
Gloire.
Héros.
Honneur.
Honte.
Intérêt.
Impétuoſité.
Jalouſie.
Injuſtice.
Juſtice.
Injure.

Jonction.
Incertitude.
Liberté.
Lenteur.
Magnanimité.
Munitions.
Mépris.
Mérite.
Néceſſité.
Nouvelle.
Nuit.
Neutralité.
Nation.
Occaſion.
Oſtentation.
Ordonnance.
Obéïſſance.
Preſſentimens.
Peuple.
Prudence.
Paix.
Paſſions.
Préſence.
Puiſſance.
Prétexte.
Préſomption.
Peur.

Précipitation.
Périls.
Pays.
Pardon.
Patrie.
Plaiſirs.
Renommée.
Retraites.
Réſolution.
Réconciliation.
Rebelles.
Secours.
Siéges.
Succès.
Silence.
Sédition.
Séverité.
Travaux.
Témèrité.
Traitemens.
Traités.
Talens.
Traîtres.
Vainqueurs.
Vengeance.
Victoire.
Valeur.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0290
DFG

MÉROPE TRAVESTIE,

DÉDIÉE

A Mr. DE VOLTAIRE.

PAR

Mr. S***

PRIX 8 GROS.

'Tis with our judgment as our watches, none
Go just alike, yet each believes his own.

Pope.

A BERLIN.

M. D. C. C. LIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0291
DFG

ACTEURS.

MEROTE.

EGISTE.

BRUTIFONTE.

BARBAS.

ISMENIE.

EURICLES.

EROX.

GARDES.

PEUPLES.

La Scène eſt dans le Paluis de Grifonte.

EPITRE DÉDICATOIRE,

A

MONSIEUR DE VOLTAIRE.

MONSIEUR

La critique eſt aiſée, & l'art eſt difficile.

Destouches.

je ſuis &c. S***

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0293
DFG

MEROTE.

SCENE PREMIERE.

MEROTE, ISMENIE.

ISMENIE.

Veuvage de quinze ans par lui même eſt heureux,
Mais careſſer une ombre eſt un plaiſir affreux.
Vivez pour les vivans, aimez-les; ſur le trône,
Il eſt beau d'imiter une antique Matrone.
Le feu des paſſions qui chatouillent nos ſens,
Ne peut s'étendre aſſez, ni durer trop longtems;
Et vous voulez l'éteindre, & votre œil aquatique
Fait diſſoudre les Lys qu'à votre teint j'aplique;
Le Roi, quelques regrets qu'on donne à ſes vertus,
Ne voit, ne ſent, ne rit, ne parle, & n'entend plus.

MEROTE.

Vraiment, c'eſt mon cher fils dont l'abſence m'afflige,
De la ſouche des Rois unique & tendre tige,

Il vit dans les forêts en proye aux Loups-cerviers.
Que n'ai-je à mon époux donné vingt héritiers!
La Parque inexorable assouvissant sa rage,
Auroit pu m'en laisser deux ou trois en partage.
Que dis-je? Eh, de quel fruit jadis m'a donc été
Mon amour pour Grifonte, & ma fécondité?
On a du te conter une fois en ta vie,
L'histoire de ton prince, entiere, ou racourcie,
Mais pour mieux t'attendrir, à ces désastres-la,
Je vais t'aprendre encor ce que tu sais deja.
Rapelle-toi ces chants, cette nuit délectable,
Qu'assis en un festin, folâtre, & vénérable,
Mon digne époux, meurtri de cent coups de stylet,
Perdit en un moment le gout du pain molet.
Entre deux conjurés, je tombe à la renverse;
Le Roi veut me défendre, & tandis qu'on le perce,
Il chancelle, il m'accole, & la coupe à la main,
Grifonte boit & meurt en Empereur romain.
Deux fils que j'aimois trop le suivent à la piste.
Vu vieux guerrier, gardant heureusement Egiste,
Fuit les traitres, me cherche, & pour le mieux cacher,
Le montre à tout le monde, à force de chercher.
Enfin, Barbas l'esquive, & sans Reine & sans mere,
Tous deux depuis quinze ans font pitié sur la terre.

SCE-

SCENE II.

EURICLES, MEROTE, ISMENIE.

MEROTE.

Eh bien, a-t'on trouvé la trace de leurs pas?

EURICLES.

Reine, j'ai tant couru, qu'à la fin j'en ſuis las.
Dévalant dans les prés, graviſſant les montagnes,
J'interrogeois Bourgeois, Manans, & leurs compagnes.
Pour découvrir ce fils ſans trahir vos frayeurs,
J'ai cent fois de Prothée arboré les couleurs.
Mais à vos tendres vœux, à votre or, à mon zèle,
Tout eſt reſté muet, jusqu'au ſexe femele.

MEROTE.

J'aurois parlé coifure, ignorant poſtillon.
Ah! qu'une mere eſt folle en voulant un garçon!

EURICLES.

Peut être méditant quelque haute entrepriſe,
Vous entendrez bientôt vanter.....

MEROTE.

Ta balourdiſe.

il ſort.

SCE-

SCENE III.

MEROTE, BRUTIFONTE, ISMENIE.

BRUTIFONTE.

Alors que je parois, vous prenez de l'humeur,
Et ſongez au défunt: Je n'ai point ſa valeur,
Mais je vivrai longtems. Ceſſez donc d'être veuve,
La beauté n'eſt point faite à cette rude épreuve.
Je vous offre un mortel, qui, s'il n'eſt encor Roi,
A mérité de l'être.

MEROTE.

Et quel eſt ce fat?

BRUTIFONTE.

Moi.
Et vous devez penſer que j'ai droit de prétendre
A la ſucceſſion ayant pu la défendre.
Je n'ai point lu Platon, mais j'aime l'Alcoran,
Et tout l'or du Mogol.

MEROTE.

Ah, double Koulikan!
Si l'avare ſoldat levoit d'abord boutique,
Nos champs ſeroient deſerts.

BRUTIFONTE.

Je hais la politique,

Quand

Quand je ſuis en amour. Je vous fais ma Houri,
Ma Sultane, ma femme, & mon viſir.

MEROTE.

Nenni.
Car mon fils eſt dévot, cette union l'attriſte.

BRUTIFONTE.

Quel eſt ſon Directeur?

MEROTE.

Un Encyclopédiſte.

BRUTIFONTE.

Daignez capituler, ou bientôt ſans quartier,
On vous prendra d'aſſaut.

MEROTE.

Je choiſis ce dernier.

SCENE IV.

BRUTIFONTE, EROX.

BRUTIFONTE.

Sa pudeur me confond, c'eſt un beau précipice,
Elle y plante une épine, afin qu'on le franchiſſe.
La foible Douairiere accepteroit mes vœux,
N'étoit qu'elle a ſur moi quelques ſoupçons fâcheux,
Moi, qui coupai la tête à toute la famille,
Et qui m'en fis abſoudre en jouant au Quadrille.

Malgré tant de sagesse, Egiste m'échapa,
Si ce morveux revient?

EROX.

Ce morveux vous tuera.

BRUTIFONTE.

Tant pis.

EROX.

Rassurez-vous. Autour de cette ville,
J'ai posté pour le prendre une cohorte agile.
Comment saisirons nous ce prince dangereux?

BRUTIFONTE.

Devine.

EROX.

Par derriere.

BRUTIFONTE.

Officier généreux!
A quelle marque ici doit-on le reconnoitre?

EROX.

Seigneur, je l'ai dépeint comme un franc petit maître,
Un fourbe, un élégant, délicat sur l'honneur,
Insultant son ami, pour lui percer le cœur.

BRUTIFONTE.

D'un tel signalement vois-tu l'extravagance?
Tu retraçois son ame, & non la ressemblance
Du visage, & du corps.

EROX.

EROX.

N'alloit-il pas boitant?

BRUTIFONTE.

Je n'en ſus jamais rien.

EROX.

Ni moi, par conſéquent.

BRUTIFONTE.

Regnons, au pié du trone il n'eſt plus d'adverſaire,
Amadoüons les Grands, menaçons le vulgaire.
Trahïſſons nos amis, dénigrons les abſens,
Blanchis les ſcélérats, noircis les innocens.
Des titres, des honneurs, qu'au Barreau, dans l'Armée,
Tout, juſqu'au philoſophe, adore la fumée.
Pour conſerver le ſceptre, augmentons les abus,
Reſpectons les coquins, mépriſons les vertus.
D'un dur monopoleur ennobliſſons la place,
Et des grands criminels, enterrinons la grace.
Préſente à la Griſette un char à ſix chevaux,
A la Prude fournoiſe, Hercule, & ſes travaux.
Fais grimacer l'Hiſtoire avec la Tragédie,
Hurler les Opéras, pleurer la Comédie,
Que l'eſprit, le bon ton ſoient bien loin du bon ſens,
Pour voir Gile, ou Céſar, qu'il en coûte ſix francs,
Soyons diſſipateurs, & jamais charitables.
Conçois la volupté de ces mœurs déteſtables!

Va, ſi je puis couvrir d'un vernis de Martin,
Les ſerpens envieux qui dévorent mon ſein,
Tu verras, qu'en donnant au vice un air ſublime,
Des ſots, & des méchans on emporte l'eſtime.

ils ſortent.

SCENE V.

MEROTE. *un papier à la main.*

Non, je n'en croirai plus vos journaux de romans,
Le Mercure eſt meilleur, mon fils, mets-toi dedans.

EURICLES.

Un jeune meurtrier garoté ſur la Place,
Paroit miſtérieux.

MEROTE.

Je veux le voir en face.
Egiſte étoit cauſtique, on s'eſt défait de lui,
Eh, quel autre peut-on égorger aujourd'hui?

SCENE VI.

MEROTE, EURICLES, EGISTE.

EURICLES.

Le voici.

MEROTE.

Son front doux eſt de bonne origine.
Dis, quel ſang a rougi cette main blanche & fine?

EGISTE.

EGISTE.

J'ai purgé vos Etats de deux mauvais plaiſans,
J'oſois pour vous au ciel offrir un grain d'encens.
Ces Grivois, eſprits forts, trouvoient plat, inſipide,
Qu'à votre intention je fêtoyaſſe Alcide.
Quels vœux, dit le plus fier, peuvent remplir ſon cœur,
Pour une ſimple Reine? Il fait le Monſeigneur.
Voyons s'il ſait mourir auſſi bien qu'il ſait vivre:
Attrape; je ripoſte, il tombe, & je l'enyvre
Des pavots de Pluton. Son maigre défenſeur,
Recule, touſſe, & fuit ſur l'aîle de la Peur;
Moi, craignant des Prévots l'incivile manière,
J'ai coulé ma victoire au fond de la rivière.

MEROTE.

Mais, où pris-tu naiſſance?

EGISTE.

En Elide.

MEROTE.

Tant mieux.
Car l'Elide .... Et ton père?

EGISTE.

Eſt pauvre, glorieux,
Dans les hauts ſentimens que ſa belle ame étale,
Mange bien, toujours dort, & ne craint que la gale.

MEROTE.

D'où vient donc te soustraire à tant d'humanité?

EGISTE.

Pour voler à la gloire.

MEROTE.

Ah, quel enfant gâté!
Dans son minois friant j'aperçois à ma honte,
L'œil coquet que j'avois, & le nés de Grifonte:
On reconnoit un sang au moindre individu;
Si tu n'es pas le mien, pourquoi le parois-tu?
Qui t'apelle à ma cour?

EGISTE.

La Guerre de Messene.

MEROTE.

As-tu servi?

EGISTE.

Jamais.

MEROTE.

Je te fais Capitaine.

SCENE VII.

ISMENIE, MEROTE, EGISTE.

ISMENIE.

Tandis qu'à l'Etranger vous donnez de l'emploi,
Brutifonte l'emporte.

MERO-

MEROTE.

Au voleur!

ISMENIE.

Il eſt Roi.

MEROTE.

Je le caſſe.

EGISTE.

l'ingrat! Pour punir ſa furie,
Je veux un Régiment, & vens ma compagnie.

il ſort.

SCENE VIII.

MEROTE, EURICLES, ISMENIE.

EURICLES.

S'il faut s'en raporter au fantôme d'un ſot,
Votre fils au Tartare eſt Barbier d'Aſtarot.

MEROTE.

Tu crois aux Revenans?

EURICLES.

Oui; de ſa meurtriſſure
L'Etranger eſt coupable.

MEROTE.

Et la preuve?

EURICLES.

Une Armure.

il ſort.

SCENE

SCENE IX.

MEROTE, BRUTIFONTE, ISMENIE.

BRUTIFONTE.

Comment ferions-nous bien ſubir à ce méchant,
Un indigne trépas?

MEROTE.

Mais . . . . . en l'innoculant.
Non, mon bras veut s'armer, une mere outragée,
Sans ſe ſouiller de ſang, ne peut être vengée.

BRUTIFONTE.

Attendant cet exploit, qui ſurpaſſe nos coups,
Vous m'épouſerez donc?

MEROTE.

Ouida. Préparez-vous.

il ſort.

Quel plaiſir de tromper une vieille Péruque!
J'épouſerois plutôt ſon Page, ou mon Heyduque:
S'il étoit frais, diſpos, mais ſes yeux ſont gluans,
Ah, qu'on a bien raiſon de haïr les Tirans!

elle ſort.

SCENE

SCENE X.

BARBAS.

Mon fils las de gémir pour Margot la camarde,
A quitté ma chaumière, & volé ma cocarde.
Combien l'évement ſeroit nouveau, joli,
Si nous allions tous deux nous rencontrer ici!
Fol eſpoir: en dix ans ce prodige admirable,
Peut arriver tout juſte, & n'eſt pas vraiſemblable.
Egiſte un peu borné, grand chercheur de hazards,
Aime aſſez le fourage, & fait peur aux beaux arts;
C'eſt un Drille: brulant d'aprendre l'exercice,
N'auroit-il pas déja tiré pour la milice?
Que dit-il? Que fait-il? Dans un four encagé,
Il chante, fume, joue, & n'a point de congé.

SCENE XI.

ISMENIE, BARBAS.

ISMENIE.

Que veut cet importun, dont les clameurs profanes,
Des héros trépaſſés éffarouchent les mânes?

BARBAS.

Mon perſonnage ici ne fait ni bien ni mal.
Mais, quel eſt ce tombeau d'un gout piramidal?

ISMENIE.

C'eſt celui de Grifonte, un Monarque tout drole,
Qui but, & qui creva. La Reine s'en conſole,
En regretant ſon fils.

BARBAS.

Voilà les grands Seigneurs,
Deux chagrins à la fois n'entrent point dans leurs cœurs.
Mais Egiſte?

ISMENIE.

A vécu.

BARBAS.

Miſérable nouvelle,
Qui touche ma bonne ame, & perſonne avec elle.
Mérote vient, je dois me joindre à ſes ennuis,
Sa gloire, ſon repos, tout l'exige, & je fuis.

il ſort.

SCENE XII.

ISMENIE.

Phebus, en renouant un autre dialogue,
Réchaufe ſi tu peux mon fade monologue.

SCENE XIII.

MEROTE, ISMENIE, EGISTE, SUITE, L'ARMURE.

MEROTE.

Le voilà, ce mignon de crimes tout noirci,
Eſt-il quelque pognard aſſez pointu pour lui?

Tar-

Tartufe! dont tantôt j'aimois le caractere,
Sans ta triſte valeur, je ſerois toujours mere.

EGISTE.

Flatez, pour l'être encor, le Dieu Mars, & l'Amour,
Un grand prince renaît d'un ſeul coup de tambour.
Votre fils me fâcha; mais ſoit bonheur, adreſſe,
Il eſt des mieux occis, ſans ruſe, ni baſſeſſe.

MEROTE.

La façon ne m'importe, il gît, tout eſt égal.
Que ſert de s'affubler d'un corſet de métal,
Barbare Point d'honneur! lorsque malgré l'audace,
La mort paſſe à travers le caſque, & la cuiraſſe?

EGISTE.

Elle eſt mienne.

MEROTE.

Impoſteur!

EGISTE.

Oui, j'en garnis mon ſein,
Quand je chaſſe.

MEROTE.

Au Lion?

EGISTE.

Non, Princeſſe, au Lapin.

MEROTE.

Qui t'a fait un tel don?

EGISTE.

Policlete mon pere.

MEROTE.

Policlete! Ce nom ranime ma colere.
Sur ce garnement-là vengeons tous les héros
Que ſon bras chez le Diable envoya par le dos.

EGISTE.

Dans le palais des Rois qu'on tient mal ſa parole!
Le matin on m'embraſſe, & le ſoir on m'immole.

MEROTE.

Quoi, tout prêt de périr il oſe murmurer?
Meurs. *elle le prend à la gorge, & puis tire un pognard.*

EGISTE.

J'étouffe, un moment laiſſez moi reſpirer.

SCENE XIV.
LES SUSDITS.

BARBAS.

Arrêtez, s'il vous plait, trop crédule marâtre,
Morbleu, que faites vous?

EGISTE.

Un vieux coup de théâtre.

MEROTE.

Que vois-je? C'eſt Barbas.

BARBAS.

Eteignez ce dépit.
Euriclès, écoutez. *il lui parle à l'oreille.*

MERO-

MEROTE.

Quand aura-t'il tout dit?
De ces miſtères vains épargnez la dépenſe,
Seule je dois parler, il m'impoſe ſilence.

BARBAS.

On a tout vu, n'importe, en fidéle ſujet,
Veillez ſur cet eſpiègle, & gardez le ſecret.

Euriclès ſort avec Egiſte.

SCENE XV.

MÉROTE, BARBAS.

MEROTE.

Au mépris de mon rang, & de l'obéïſſance,
D'un malheureux proſcrit embraſſer la défence!
Jamais à cet excès oſa-t'on s'aveugler?
J'allois venger mon fils.

BARBAS.

Vous alliez l'étrangler.

MEROTE.

D'étonement, de joie, ah, que je ſuis ſaiſie!
Tiens, reçois ce baiſer ſur ta barbe flétrie.

SCENE XVI.

LES SUSDITS.

EURICLES.

De vos retardemens le Roi piqué, ſurpris,
Veut qu'à ce Libertin l'on coupe . . . . .

MEROTE.

il eſt mon fils.

EURICLES.

Chut, ces murs ſont cauſeurs, Erox . . . .

MEROTE.

eſt ſourd, peut être.

EURICLES.

Le valet d'un Tiran redit tout à ſon maître.
Toutes fois à l'autel il attend votre main.

BARBAS.

Mérote de Grifonte épouſe l'aſſaſſin?

MEROTE.

J'ignorois qu'il le fut. Ne pouvant me le dire,
Au moins depuis quinze ans Barbas devoit l'écrire.

BARBAS.

Le Tiran aparoit. S'il veut me preſſentir,
Qu'il m'envoye un Coureur, je ſuis prêt à mentir.

il ſort.

SCENE XVII.

LES SUSDITS.

BRUTIFONTE.

Egiſte ardent au cercle, entier dans la querelle,
Vouloit penſer tout haut: Une botte mortelle,
L'a fait penſer tout bas. Qu'il eut raiſon ou tort,
La Tombe le défend, le voilà dans ſon fort.

Mais

Mais sur son destructeur, votre main suspendue,
Le laisse vivre encore, ah, Thémis est vendue!
De décider enfin ce point litigieux
Je suis impatient, & d'un fastidieux
Je vais vous délivrer. Gardes, qu'on nous l'amène.

MEROTE.

Attendez.

BRUTIFONTE.

Qu'avez-vous?

MEROTE.

Je songe à quelle gêne
On pourroit l'apliquer.

BRUTIFONTE.

Votre cœur est joyeux,
Vous allez vous venger, c'est le plaisir des Dieux,
Et des femmes.

MEROTE *à part.*

Je suis dans une forte crise.
Confiez-moi du moins cette mâle entreprise.

BRUTIFONTE.

Quoi, vous voulez vous même enfoncer le couteau?

MEROTE.

Oui, Seigneur, bien avant.

BRUTIFONTE.

Ce courage est nouveau.

Le

Le Gibier eſt tout prêt, mettez-vous à l'ouvrage,
Taillez, tranchez, mordez, aimable Antropophage.
elle ſort.

SCENE XVIII.

BRUTIFONTE, EROX.

BRUTIFONTE.

Pourquoi donc mes Muets au guet dans cette Cour,
De Barbas découvert n'ont-ils dit le retour?

EROX.

Seigneur, votre belle ame aux dangers endurcie,
Ne doit pas s'abaiſſer à cette minutie.

BRUTIFONTE.

J'aurois pu redouter troptôt mon priſonnier,
Alors tout eut fini. Ce cher avanturier
A tué notre Egiſte, & m'a tiré de peine,
L'immolant à mon tour, je ſatisfais la Reine,
Et s'il eſt par hazard l'héritier du feu Roi,
En m'en débarraſſant, j'agis encor pour moi.
Son ſecret odieux paroit impénétrable,
Puniſſons-le toujours, innocent ou coupable,
Rien ne peut m'arrêter, c'eſt un vil Poliſſon,
Que j'écraſe en paſſant, comme un Colimaçon.

SCE

SCENE XIX.

LES SUSDITS.

MEROTE.

Ma foi, le Meurtrier ne veut point qu'on l'immole,
Il cherche un Avocat.

BRUTIFONTE.

Je lui donne Barthole,
Pourvu qu'il ſoit pendu.

MEROTE.

Différez ſon trépas,
Je crains quelque injuſtice.

BRUTIFONTE.

Et moi, je crains ſon bras.
S'il étoit votre fils?

MEROTE.

Il ſeroit plus honnête,
Et m'eut déja, Seigneur, aporté votre tête.

SCENE XX.

LES SUSDITS, EGISTE.

BRUTIFONTE.

Viens, beau Gladiateur, viens recevoir le prix
De tes aſſaſſinats.

EGISTE.

Va, j'aſſomme gratis.

BRUTIFONTE.

Tête bleu, quel brutal!

MEROTE.

Soufrez que je l'excuſe,
Peut être en ce moment ce jeune homme s'abuſe,
Doit il vous ſoupçonner maître de mes Etats?

BRUTIFONTE.

Oh, c'eſt trop en un jour me livrer de combats.
Je veux anéantir ce vagabond infâme,
Il tua votre fils, l'oubliez-vous Madame?

MEROTE.

Je vais terriblement le punir du forfait.
Peuples, fermez les yeux. Va-t'en donc. (*à Egiſte.*)

BRUTIFONTE.

Eſt-ce fait?

MEROTE.

Un inſtant.

BRUTIFONTE.

Dépêchez.

MEROTE.

Eh bien, je te condamne . . .

EGISTE.

J'en apele.

BRUTIFONTE.

Un Fripon fait toujours la Chicane.
Comment! Vos yeux vers lui ſe rempliſſent de pleurs,
Voilà donc ce cruel, & toutes vos fureurs?

Cha-

Chaque mot qui m'échape irrite vos allarmes.
Il périra.

MEROTE.

Sans doute. Et . . . .

BRUTIFONTE. *à ses fusiliers.*

Préſentez vos armes.

MEROTE.

Tout doucement.

BRUTIFONTE.

En joue.

MEROTE.

Ah! Je tremble.

BRUTIFONTE.

Tirez.

MEROTE.

Canailles! C'eſt mon fils.

BRUTIFONTE.

Bon, vous me raſſurez.
Il ſe taît, il pâlit. J'avois ſenti l'amorce,
Vous trichez donc tous deux?

MEROTE. *à genoux.*

Je n'en ai plus la force.

EGISTE.

Tiran, n'en doute point. On te livre un héros,
Découvert, ou caché ſouvent mal à propos.
Epouſe de Grifonte, eſt-ce en vous la nature,
Ou l'art qui me trahït en cette conjoncture?

Debout, ma chere mere, ou sur lui, cette main
Enticipe un grand coup, réservé pour la fin.

BRUTIFONTE.

Je plains ton éloquence, & ta douleur altiere,
Qui loin de me fléchir pour une tendre mere,
S'éforce gauchement de m'irriter encor,
Sans craindre pour ses jours. Trop foible Matamor!
Ta rage, tes mépris, sont la froide peinture
D'une fausse grandeur; la vertu cede, endure.
Tu ne crains que pour toi le joug pesant des fers,
Ta mere est ta victime, avec toi tu la perds;
Singe de Maffeï, tu pilles en esclave,
Le riche Séfostris, & le pauvre Gustave.

MEROTE.

Ce discours est savant.

EGISTE.

Il blesse un nom trop beau,
Racine en eut pleuré. *(il sort.)*

BRUTIFONTE.

J'en ris avec Boileau. *(il sort.)*

SCENE XXI.

MEROTE, BARBAS.

BARBAS.

A-t'on de Brutifonte adouci la rancune,
Et nous rend-il la paix?

MERO

MEROTE.

La paix fuit l'infortune.

BARBAS.

Tout à l'heure en vos mains j'ai vu votre Poupon.
Qu'en a fait le Tiran?

MEROTE.

Il eſt au Galbanum.

BARBAS.

Ce chétif tracaſſier a-t'il lû dans votre ame?

MEROTE.

Oh, que non, j'ai tout dit.

BARBAS.

Pardi, c'eſt être femme!
N'imaginez-vous rien en ce dur accident?

MEROTE.

Oui, je ſais larmoyer.

BARBAS.

J'en ferois bien autant.
Epouſez le Barbare, & qu'Egiſte entre en lice.

MEROTE.

Monſieur, il eſt trop laid.

elle ſort.

BARBAS.

Que l'hymen l'embelliſſe.

SCENE XXII.

BARBAS, EGISTE.

EGISTE.

Bon homme, es-tu pour moi Policlete ou Barbas?
Suis-je fils de mon père, ou ne le ſuis-je pas?
Soyons Egiſte ou non, mon orgueil me fait croire
Qu'on eſt toujours bien né quand on aime la gloire.

BARBAS.

Ce ſigne eſt équivoque. En duſſiez-vous rougir,
Vous diſcourez beaucoup alors qu'il faut agir.

SCENE XXIII.

LES SUSDITS.

BRUTIFONTE.

Egiſte, marche à moi. Ta ſtupide indolence,
Aſſoupit dans mon cœur, l'Hydre de la vengeance.
Grifonte aux ſombres bords accompagna ſes fils,
N'en cherche plus la cauſe, & ſoyons grands amis.
Las de porter mes fers, de batre la calabre,
Puiſe dans mes tréſors, que te faut-il?

EGISTE.

Un ſabre.

BRUTIFONTE.

Qui t'abate le cou. Va, va, je ſais regner.

EGISTE.

Si ton péril s'accroit, pour quoi donc m'épargner?

Après

Après avoir là bas dépêché notre race,
Tu veux nous épouſer, politique à la glace!
Mérote en tes projets & moi te perſifflons,
Tu peux tout, tu frémis, & tous deux nous vivons.

BRUTIFONTE.

Ah, chien! tu me ravis, oui, ta fine critique,
Quelques ſoient mes talens, eſt ſaine & ſans replique.

EGISTE.

Perſécute en héros, & que le jugement
Regle un peu tes forfaits.

BRUTIFONTE.

Je devrois dans ton ſang
Me plonger tout entier, & laver mon injure,
Mais encore une fois ſortons ſans rien conclure.

il ſort.

SCENE XXIV.

MEROTE, EGISTE.

MEROTE.

Mon cher, il faut plier.

EGISTE.

Le mauſſade deſſein!
Mérote eſt toujours baſſe.

MEROTE.

Egiſte eſt toujours vain.
Chacun au fond du cœur nourriſſons notre rage,
Je t'en aimerai mieux.

EGISTE.

EGISTE.

L'Amour doit être ſage.
Au lieu de babiller, ſuivez-moi.

MEROTE.

Que fais-tu?
Je me plains aux enfers de ſon trop de vertu.

EGISTE.

Auriez-vous des amis dans ce ſuperbe azile?

MEROTE.

Deux ou trois.

EGISTE.

C'eſt bien peu.

MEROTE.

Combien t'en faut-il?

EGISTE.

Mille.

MEROTE.

Les Dieux en ont ils tant?

EGISTE.

Je ſuis leur ſang au moins.

MEROTE.

Dès qu'ils ſont tes parens, qu'attens-tu de leurs ſoins?
Contre les Courtiſans n'en crois pas ton yvreſſe,
Mon fils, va prendre un Bain.

EGISTE.

Je ſuis au lait d'Aneſſe.

ils ſortent.

SCE-

SCENE XXV.

BARBAS, EURICLES.

BARBAS.

Quels cris!

EURICLES.

Volons aux coups.

BARBAS.

Deux ſujets bien prudens
Ne voyent que de loin les chauds évenemens.

EURICLES.

J'entens fraper des piés, pour toucher l'aſſiſtance.

BARBAS.

Sans doute on fait encore une reconnoiſſance.
Mais d'oùvient que je baille en ce fatal moment?
Eſt-ce pitié? terreur?

EURICLES.

Non, c'eſt le Dénouement.

BARBAS.

Ecoutons juſqu'au bout, en place de tragique,
L'Espion du Cabinet chargé de rhétorique.

SCENE XXVI.

LES SUSDITS. ISMENIE.

BARBAS.

Eh bien, du ſort d'Egiſte a-t'on le réſultat?

ISMENIE.

Il eſt . . . . .

EURICLES.

Qu'eſt-il?

ISMENIE.

Chéri des immortels.

BARBAS.

Vivat!

ISMENIE.

Déja de toutes parts flotoit la Populace,
Le plaiſir mène au Temple, on ſe pouſſe, on s'agace,
Dans la foule entraîné, Tirſis conduit Manon,
Etouffe la donzelle, & chante un Mirliton.
Le Grand Prêtre à l'autel n'attend plus que l'offrande,
On amène à pas lents un Taureau de Hollande.
Brutifonte en frémit, & déja ſur ſon front
L'animal ſemble avoir imprimé quelque affront.
La Reine alors rougit: Pour me rendre juſtice,
Dit-elle, attens au moins la fin du ſacrifice;
Auſſi prompt que l'éclair, un héros s'introduit,
Il apelle main forte, & le peuple s'enfuit;
C'eſt Egiſte: au Pontife il tire la Mouſtache,
Souflete une Veſtale, & le Tiran ſe cache;
Furieux, il le cherche, & le découvre enfin,
Il l'enfile, bloti ſous le Vertugadin
D'une vieille Laïs, en lui diſant, Madame,
Servez de Mauſolée à cette vilaine ame.

SCE-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0324
DFG

SCENE XXVII.

LES SUSDITS.

MEROTE.

Prêtre, juge, Miniſtre, illuſtres mal adroits,
Paroiſſez, revenez flater le ſang des Rois.

BARBAS.

Quoi ces pervers quinze ans endormis dans le crime,
Dévoués aux bienfaits d'un maître illégitime? . . . . .

MEROTE.

Ont oublié tout net ſa prodigue faveur,
Sont ſortis ſans effort de leur antique erreur,
Et ſur leur bienfaiteur laiſſant tomber l'orage,
Au lieu de le défendre ont agravé l'outrage.
Nos Mages, connoiſſant Egiſte moins que moi,
Sans ſoupçon, ſans terreur, m'en ont cru ſur ma foi.
Les Grands, quand du Tiran on briſoit la puiſſance,
Auroient bien dû d'Egiſte avérer la naiſſance,
Mais un peuple poli croit ſa Reine au hazard,
Et couronne ſon fils, légitime ou batard.
Ah, mon fils!

SCENE XXVIII.

LES SUSDITS.

EGISTE.

Ah, Maman!

BAR-

BARBAS.

Sort digne de mémoire!
Quand le plus foible eſt juſte, il gagne la victoire.

EGISTE.

Je devois ſuccomber, mais je triomphe, amis.
Vers l'autel, où ſans moi, malgré ſes chaſtes cris,
Ma mere défaillante alloit être inſultée,
J'aviſe le perfide, & ma lame irritée,
L'ouvre en deux, auſſi-tôt, de ſon noir eſtomac
Sort un ſang qui m'infecte, & je prens du tabac.
Il peſte, il jure encor.

MEROTE.

Les Méchans ont la vie
Dure comme les chats.

EGISTE.

J'ai mis la tirannie
Sous les piés du vrai Prince, enfans, buvons aux Dieux.
le tonnerre gronde.

MEROTE.

Qu'entens-je?

EGISTE.

Goutez bien ces ſons mélodieux,
Quand on a d'un coquin réduit le cœur en poudre,
Le ciel vous récompenſe avec un coup de foudre.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0326
DFG

LE TEMPLE DE LA PAIX.

PAR MR. S***

TROISIEME EDITION,

Revue & diminuée.

Children shall beat our Atabals and Drums;
And all the noisy Trades of war no more
Shall wake the peaceful Morn.

DRYDEN.

A BERLIN,
Imprimé chez GRYNÆUS & DECKER.
M DCC LIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0327
DFG

LE TEMPLE DE LA PAIX.

Enfin, belle Ninon, tout eſt tranquille. Nos jeunes céſars ne vous écriront plus de l'armée le triſte détail de leurs glorieuſes balafres, ne vous parleront qu'à l'oreille de leur cuiſſe emportée, & de tel autre ingrédient de la victoire, que vous pardonneriez à l'amour de la Patrie, ſi l'on y croyoit encore.

Vous reverrez, friſés, mis en dentelle,
Ces Damoiſeaux, terribles, & charmans,
Loin de Bellone être ici vos amans,
Et toujours prêts à vous quitter pour elle.

Ces Meſſieurs m'ont aſſuré au ſéjour de la Paix, d'où je reviens en ce moment, &

dont vous me demandez une description, que tant qu'il y aura sur terre, & de la gloire, & de l'intérêt, les Dames n'auront point la préférence. Envain leur ai-je dit qu'ils consumoient gaiment leur jeunesse, & le bien de leurs créanciers à la poursuite d'un honneur brillant, dont vous êtes peu jalouse, pour revenir aux piés de leurs maitresses soupirer sur des béquilles, mutilés d'une moitié du corps, partie très nécessaire auprès des femmes, & dont elles ne veulent point absolument qu'on se départisse pour acquérir leur estime.

Amant soumis au desir curieux,
Qui doucement presse votre jeune âge,
Si j'ai risqué ce pénible voyage,
Ce fut pour vous; en langage des Dieux
Vous en voulez une riante image,
Riez, Ninon, je vais être ennuyeux.

Vous croyez qu'après m'être arraché d'auprès de vous, l'aimable Paix dût s'offrir tout d'un coup à moi, il n'en fut rien du

du tout, la Paix n'habite ni près, ni loin de vos beaux yeux.

J'arrivai bientôt dans une de ces villes fameuſes par leurs richeſſes, & l'induſtrie de leurs habitans, ſi déliés dans le commerce, & ſi groſſiers dans les plaiſirs. Le zêle que vous portez à la Patrie, leur diſois-je, eſt auſſi intègre que vos livres de compte. Vous aimez la Paix du dehors, mais vous la chaſſez de la ſociété; ce n'eſt pas la peine de mettre bas les armes. Le plus honnête marchand du lieu, pénétré de ce diſcours, m'offrit une ſomme à vingt pour cent d'intérêt.

J'aperçus un trio de voyageuſes, qui de loin me ſembloient trois Déeſſes, & qui de près n'étoient que trois bagatelles. Quoi, dit une d'elles, à un reſte de reſpect que m'avoit inſpiré leur aproche, ne pas nous connoitre mieux, nous, que l'on voit tous les matins dans Paris:

Reines du gout, décorer nos murailles,
De Battant l'œil, & de cabriolets?
Voyez la cour, séjour des pretintailles,
Que la laideur y présente d'attraits!
Corset mignon en gorge ferme & ronde,
Y fait gonfler téton flasque, & banal.
Par des couleurs à mélange inégal,
Douce est la Brune, & piquante est la Blonde.
Le jour on dort, la nuit on court au Bal.
Nous aprêtons, sous des fleurs d'Italie,
Les nudités d'une femme jolie,
Pour la grand' Messe, & le Palais Royal.

Fort bien, lui dis-je, vous vous efforcez d'embellir les femmes, & vous y parvenez, mais, voulez-vous qu'on les aime? n'affectez point de les rendre aimables.

L'innocente simplicité
D'un charme secret est pourvue,
Une Grace sans la Beauté,
Nous plaît toujours quand elle est nue.

Nous cherchons la Paix, dit une d'elles, pour la congratuler du retour de nos jeunes guerriers; dont la riche pratique arrondit nos affaires. J'osai leur demander quelle

quelle ſorte de marchandiſe elles leur débitoient. Mais, me dit-on ingénument, ſous prétexte de faire de gros envois, ces fripons nous font monter dans de petits apartemens voluptueuſement encouſſinés, nous y déployons les joyaux les plus rares .... au ſourire qui m'échapoit, ces Demoiſelles, impatientées de ma belle humeur, me dirent follement adieu, en chevrottant ce vaudeville nouveau:

L'Amour de traits divers
Embraſe à ſon gré l'univers,
Chez Mahomet
Facilité lui plaît;
A Copenhague
Il eſt éteint d'abord,
En France il extravague,
En Suiſſe il dort.

Je vis ſur ma route un Couvent très élégamment bâti, entouré d'un étang poiſſonneux, une épaiſſe forêt le défendoit des vents du Nord. A travers le grillage ſuperbe du jardin, je demandai pourquoi

deux cabinets de verdure, dont il reſtoit encore quelques débris, ſe trouvoient abandonnés. Ils ont été détruits, & pour cauſe, me dit un jeune Moine. Ces bons Peres qui ſe promènent à deux pas de nous avec tant de ferveur, ſe rappelloient autre fois ſous ces berceaux des ſouvenirs ſi chatouilleux, qu'ils rajeuniſſoient à vue d'œil contre l'eſprit de notre ordre. J'avançai que la froide abſtinence de toute choſe, qui néceſſairement coule de leur état, devoit les garantir des eſpiègleries du Malin. Moins que vous ne penſez, reprit le Solitaire, & j'en ſuis la preuve:

Foible eſt la chair, la céleſte roſée
Dans le Deſert n'adoucit plus nos maux.
Sous le cilice une ame eſt bien oſée!
Il faut un rien pour damner cent dévots.
Deux bons repas, & coucher ſur la dure,
Ouvrent l'eſprit, font regimber nature.
Voyez là bas ce ſquélette chagrin,
Il eſt trop vieux pour brailler au Lutrin
Je ſers au chœur, lui, dans la Sacriſtie.
Egal à moi, quel ver le mord? l'Envie:

Monſtre

Monſtre brulant, qui, dans l'humilité,
Boit le poiſon de l'inégalité,
Ah! tous les jours on voit le plus ſaint Moine
De ce bobo rongé juſqu'à la coine.

Nos maiſons, ajouta-t-il, ſont remplies de charges & de ſupérieurs. Les paſſions ont elles au milieu du monde des objets plus ſéduiſans? cet autre que vous voyez au long d'une charmille s'agiter de mouvemens convulſifs, travaille depuis ſix mois après un ſermon ſur la charité clauſtrale, qui doit, à ſon avis, anéantir le prédicateur du couvent, & lui valoir ſa place.

De ce ſermon tendre & divin,
Si le motif eſt effroyable,
Le profit des mœurs eſt certain,
C'eſt, comme ſe donner au diable,
Pour le ſalut du genre humain.

Je conçois, lui dis-je, que tous les moines ne ſont pas religieux, vous flatez-vous d'être de ces derniers? Non pas ſtrictement, dit-il, mais auſſi, trop de religion gâte le jugement. Je partis aſſez indigné, mais

peu ſurpris de tant d'impudence. Vous verrez, m'écriai-je, que la Paix réſide au Sérail du grand Turc. Ma foi, dit un Anglois qui s'aprocha, ſi nous la cherchons enſemble, nous courons riſque de la manquer. Nous nous meſurâmes un inſtant des yeux, & nous reconnumes pour être de cette ſecte cachée, ſi généreuſe, & ſi tranquille, où les femmes ne peuvent être initiées, & que l'on perſécute en France peut-être à cauſe de cela. Il me ſerra la main dans le rite accoutumé, & me dit:

Pour déſoler tout railleur inquiet,
D'une ſage union goutons bien les délices,
Vivons toujours en loge, & que notre *Secret*
Soit de nous rendre heureux par d'illuſtres ſervices.

Pendant qu'il tomboit en conſomption, je remarquai deux femmes qui ſe promenoient en s'embraſſant, au bout d'un grand Parc auprès duquel je paſſois. En voyageur avide de s'inſtruire, mais poli, j'oſai leur demander le ſujet d'une liaiſon ſi parfaite. Très volontiers, repartit la plus vive.

Etre

Etre coquette, & même un peu galante,
Voilà l'état de Madame & le mien.
Certain Prélat me voulant quelque bien,
Me marchanda; ma triſte concurrente,
Qu'un tel affront bien fort déſeſpéra,
En mille parts mon honneur déchira,
Dont il avint qu'en ma rage allumée,
Ma Bonne fut par moi bien diffamée;
Car en tel cas, une injure, une horreur,
Ont mille fois rétabli notre honneur,
Honneur ſenſible autant qu'il eſt fragile,
Qui peut tout faire, & rend tout difficile.

On dit tant, ajouta-t-elle, qu'il faut faire la Paix, nous l'avons faite, mais nous nous défions d'elle, car de toutes les modes, c'eſt celle qui paſſe le plus vîte,

Je trouvai ſa compagne digne d'une certaine attention, elle y répondit paſſablement. La galante au Prélat vit notre intelligence, & ſon minois ſe prit à bouder. Déja l'invective voltigeoit ſur leur bouche, déja je donnois gain de cauſe à celle qui m'intéreſſoit, lorsqu'un regard furieux de ſa rivale, accompagné d'un geſte cavalier, me rendit neutre.

Que

Que deux femmes dans leur hiſtoire
Nous montrent leurs vices à nu,
Il faut de peur d'être battu,
Les laiſſer parler, & les croire.

Cet honneur ſi ſenſible il n'y avoit qu'un moment, fut bientôt remis en pieces; mais on ne ſe fit pas au viſage la plus légere égratignure. C'eſt là, que j'admirai le pouvoir d'une belle éducation: en pareille conjoncture les perſonnes bien élevées ſuprîment les voyes de fait, tandis qu'un ignorant vulgaire, ſur les matieres de l'honneur, qui eſt ſi délicat, paſſe rapidement ſur les injures, & s'entrecaſſe la tête pour ne pas ſurvivre à un affront.

Ces Dames retirées, je rencontrai une ancienne connoiſſance, politique de profeſſion, qui ne gageoit jamais que pour dix ans de guerre, & qui avoit, diſoit-il, gagné mille fois la gageure: c'eſt peut-être le menſonge le plus moral qu'il put faire en politique. En deux mots je l'inſtruiſis de ma miſſion. Il en déſeſpéra, & me conduiſit cepen-

cependant chez deux jeunes époux nouvellement unis. On les regardoit encore comme le modèle de l'amitié conjugale. Nous entrâmes, & je vis, dans un cercle assez bourgeois:

Entrelassé dans les bras de sa femme,
Ce tendre époux d'amour tout consumé,
De cent baisers il ennivroit son ame,
Aimoit-il trop? non, il étoit aimé.
Une guenon d'hymen portant la chaîne,
Et que jamais son mari n'embrassa,
Ce couple heureux vingt fois satirisa,
D'un grain de honte, elle couvroit sa haine.
Vous rougissez, dit l'époux? pensez mieux.
Un vain mistere est l'azile du crime.
Oui, nos soupirs, nos ris délicieux,
Notre amour pur, né du sein de l'estime,
Ne sauroient trop éclater à vos yeux,
C'est ma moitié que j'aime, que j'adore,
Tout mon feu s'échapoit, ah! qu'il m'échape encore.

Ce mari si flateur, si passionné, étoit un beau joueur, qui, tout d'un tems adoroit sa femme, & perdoit au jeu ses pendans d'oreilles.

Par-

Parvenus dans l'antichambre de deux autres époux d'un rang plus distingué, nous les entendimes s'accabler de mépris avec dignité. On nous annonça. Quelle sérénité parut tout à coup sur leur physionomie! Le feu de la colere qui brilloit encore dans leurs yeux, auroit passé pour l'ardeur du plaisir devant quelqu'un qui n'auroit rien entendu. Combien de caresses ils se firent! Quel joli badinage! Que la haine ressembloit bien à l'amour! Outré de cette farce, je brisai l'entretien, & quittai accompagné de mon introducteur. Eh bien, lui dis-je, voilà donc la Paix des ménages? Il m'avoua qu'il n'y en avoit gueres de plus heureux. Je le remerciai de ses fines découvertes. Les époux d'aujourd'hui, dit en partant mon politique, étudient la foi conjugale dans l'Alcoran, à peu près comme Dom Quichotte aprenoit la chevalerie dans les beaux yeux de sa Dulcinée.

Hymen, tu remplis nos beaux jours
D'ennuis, de plaisirs & de peine:

Mais

Mais tu n'es plus qu'une ombre vaine,
Qu'il faudroit dissiper toujours,
Quand l'aimable essain des amours
Ne badine plus dans ta chaine.

Dès ce moment je regardai la Paix phisique ou morale, comme une belle chimère, dont le nom seul nous fait croire que nous sommes tranquiles.

Le silence qui regnoit autour de moi, & qui s'étendoit au loin, l'ombre fraîche des buissons épais, sous lesquels je passois toujours trop vîte, répandoient dans tous mes sens cette Paix charmante que j'avois cherchée envain. Une jeune bergere, qui s'avançoit, acheva mon pressentiment, comme on voit dans Homère, les heures précèder le char du Soleil. Arrivez, me dit-elle, il y a ici près une grosse Dondon qui fait plaisir aux passans. Incertain, je demeurois immobile. Avancez donc, reprit elle avec grace, ressemblez vous à ces habiles, à qui je disons tous les jours que la Paix habite dans notre cabane, & qui vont

la

la chercher au Parlement ? Nous arrivâmes dans un Hameau reculé. Je connus d'abord le ſéjour de la Paix, jamais je n'y étois entré, mais je ſavois ce qu'il devoit être.

Quelques Berceaux d'Oliviers plantés des mains de la Nature formoient tout ce paiſible édifice. Un Benêt champêtre en étoit le doux Patriarche. Une ſeule famille compoſoit tous les ſujets chéris de la Divinité. Le parfum des violettes lui ſervoit d'encens; on ne lui égorgeoit point de victimes, on lui donnoit pour offrande un cœur ſimple rempli de pudeur & d'équité. Me voilà ſous le Berceau le plus ſombre, & je vois l'aimable Paix.

Aſſiſe ſur un lit de fleurs,
L'œil abattu, mais toujours tendre,
Elle eſſuyoit encor les pleurs
Que Mars lui fit longtems répandre.
Les vrais plaiſirs bien loin d'elle exilés,
A chaque inſtant ſur ſes pas rapelés,
Lui préſentoient quelque vertu nouvelle.
Je vis l'Amour, & l'Amitié fidele;

O de la Paix, fruit bien doux aux humains!
Margot ſautoit, la joyeuſe Abondance
Au gros Colas diſoit: voici des grains,
Et puis du miel acquis dans l'innocence.

Quelques medecins venoient féliciter la Déeſſe. La guerre leur avoit enlevé quantité de malades, qu'ils auroient expédiés pour le moins auſſi vîte qu'elle.

Un bruit éclatant de tambours & de trompettes nous annonça pluſieurs têtes couronnées. La Paix les harangua, & leur dit:

Arbitres adorés de vingt peuples fameux,
Vous cherchez le bonheur au ſein de la victoire,
Il n'eſt que dans la Paix: mais l'homme a fait la gloire
Et la gloire s'envole aux cris des malheureux.
Le fer ni la valeur ne ſont point invincibles,
Cet univers n'eſt dû qu'à vos bienfaits,
Aimez vos ennemis, ils ſeront vos ſujets,
Et pour être plus grands, ceſſez d'être terribles.

Tous nos Monarques reconnurent une Divinité au ſublime de ſes ſentimens. Ils embraſſèrent la Paix, la careſſèrent, & très ſubitement la quittèrent.

Entre ceux qui compoſoient leur ſuite, la Paix reconnut avec joie, ce François * illuſtre par ſa naiſſance, par ſes exploits, & ſes ambaſſades. Elle lui dit:

Les Graces marchant ſur vos pas,
Dans tous les cœurs vous rendent tout facile,
Votre génie heureux, vif & fertile,
Sait affermir, & dompter les Etats,
Un grand guerrier eſt un miniſtre habile.

Mille eſpeces s'empreſſoient, ſe pouſſoient, ſe détruiſoient pour atteindre la bonne Déeſſe, mais plus ils agiſſoient ainſi, moins la Paix leur aparoiſſoit. Je vis dans la foule nombre de plaideurs, qui s'éforçant de l'aprocher, étoient preſque déterminés à un accommodement; un flot qui ſurvint les emporta à cent pas de la Paix. Etourdis de ce contretems, ils n'eurent pas le courage de ſe rembarquer, & rebrouſſèrent chemin, bien réſolus de plaidailler nonobſtant opoſition quelconque. La Paix s'écria:

O Na-

* *Le Duc de Mirepoix.*

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0344
DFG

O Nation litigieuſe,
Que dévore la ſoif du gain!
Qui dans une affaire épineuſe
N'oſez partager le butin:
Victime de votre avarice,
Qu'un mot vous manque, en ce détroit,
Aux piés même de la juſtice,
La forme égorge le bon droit.

Quelques directeurs de conſcience ſe trouvèrent là, je ne ſais comment; loin de ſe proſterner devant la Paix, que jamais ils n'avoient enviſagée, ils lui ſignifièrent avec orgueil, qu'ayant formé quelques dévotes pendant la guerre, ils ne prétendoient pas les rendre à des époux, qui n'en revenoient que pour ſéduire leurs femmes. Mes chers bigots, dit la Déeſſe:

Quelque grand zêle vous anime,
Mais ces Dames aux cœurs contrits,
M'inſpiroient bien plus d'eſtime,
Si vous reſpectiez leurs maris.

Munitionaires, ſoldats, officiers réformés, tous s'avançoient d'un air affreux, ils cherchoient la Paix l'épée à la main, ſa préſence

les pétrifia. Qu'eſt-ce auprès de moi que la valeur, dit-elle? Aprenez à ne compter ſur rien déſormais, ſi vous n'avez des vertus qui ſoient de tous les tems, & propres à toutes les conjonctures. Frapé de cette grande vérité, un ſeul Général tomba à ſes genoux, & ſon ſilence fut un traité. Ce n'eſt point la gloire que vous regrettez, dit la Déeſſe aux Soldats, elle ne nourrit pas, elle gonfle. Vous avez vendu votre ſang, combien? quatre ſols; Et parce qu'il ne vaut pas davantage, vous brulez de le répandre encore au même prix. Il ne s'agit plus que de partager la félicité publique, & vous y répugnez! Non pas, reprirent ces déterminés, nous allons ſeulement marauder ſur les grands chemins pour alléger les caravanes. Ah! dit la Déeſſe:

Ne croyez plus dans vos fureurs,
Impunément tout entreprendre,
Si Mars fit naître les voleurs,
Songez que la Paix les fait pendre.

Débonnaire Déeſſe, dit mon Anglo-Maçon, en s'aprochant, nous ſavons gouter les char-

charmes d'un loisir studieux & rempli de talens utiles dans les bras même de la fortune. Si nous n'y mêlons pas tout à fait l'amour, nous en tirons du moins copie. Nos épouses, il est vrai, nous sont assez insipides, mais heureusement celles des autres nous plaisent. Je sais à ce sujet une petite fable dont la morale excelle dans les Cabinets de Ranellagh *

Le Dieu boiteux trop jaloux d'Apollon,
Décoeffa sa moitié, Vénus cria vengeance,
Les Graces & les Arts furent au Forgeron
Très poliment dénier leur naissance.
Vulcain jura, puis cessa d'en rougir.
De cet exemple imitant la sagesse,
Quand en hymen l'ennui vient nous saisir,
L'un fait passer à l'autre une tendre foiblesse,
Le devoir nuit, il use le plaisir,
La liberté le reproduit sans cesse.

* Rotonde enchantée, bâtie au village de Chelsei sur le bord de la Tamise, où les Anglois vont le matin prendre des rafraîchissemens au son des voix & des instrumens. Repas simple & libre dans sa magnificence, & qu'on auroit apellé jadis, le déjeuné des Dieux en papillotes.

On aporta des cornettes à la Minorque, & des Manchons à la Quebec, pour embellir la Paix.

Ainſi tout objet ſe varie,
Et des mains de la nouveauté
Chaque Saiſon eſt enrichie,
Un pompon chaſſe l'autre avec rapidité;
Dans ſa folie au moins le François paroit ſage,
A tout moment il détruit ſon ouvrage.
Ces Falbalas qu'une vive induſtrie
Découpe ſans malice, & par oiſiveté,
Sont décemment ſur fillette accomplie,
Les voiles de la volupté.
Leurs replis voltigeans, dont l'un ſur l'autre roule,
Enhardiſſent le tendre amour,
Et l'époux le plus fin, quand il eſt de retour,
Peut il s'aperçevoir ſi l'indiſcret les foule?

On dit auſſi, repliqua l'inſulaire, que vos guerriers s'amuſent ſérieuſement à conquérir les femmes, qui de leur côté ſavent perſiffler les vertus. Qu'à Paris même:

Les cercles du bon ton ſe ſont laiſſé ſurprendre
A ce jargon brillanté, fatigant,
Où l'on croit l'entretien plaiſant,
Quand on commence à ne ſe plus entendre.

Après

Après quelques cenſures aſſez judicieuſes, l'ami de la liberté m'embraſſa, & nous dit adieu. Il emportoit dans ſon cœur le deſir de connoitre les François à fond, pour les eſtimer davantage; moi, qui repréſente ma nation, je commençe, lui dis-je, par vous aimer, ſans m'inquietter du reſte. Des Italiens chargés d'étoiles, de Lunes & de Soleils, dirent à la Paix: Déeſſe des pétards, nous avons paſſé les monts pour vous régaler de phoſphores les plus bruyans. La Paix excedée de tapage leur conſeilla de s'en abſtenir. Ils l'aſſurèrent que leur poudre étoit éventée, & que les bombes n'iroient qu'en G, re, ſol. Charmée d'une attention ſi marquée, elle leur permit d'ébranler doucement le ciel & la terre. La nuit tomboit à propos, & l'on vit toup à coup:

Mille ſerpens dans les airs élancés,
La gueule en feu, l'un ſur l'autre pouſſés,
Se diſputer l'empire du tonnerre,
La Paix ſourit à cette aimable guerre.
Ah! c'eſt trop tôt ſe plaire à ces riens-là,
Dit le Ciclope, & voici la riſée,

Regar-

Regardez bien: vole Catilina. *
Tout auſſitôt, une vieille Fuſée,
Depuis trente ans dans le ſoufre infuſée,
Noircit ſa route, & juſqu'aux Cieux atteint,
On claque, on jure, hélas! le beau s'éteint
Avec l'amorce, & notre ame aſſoupie,
Ne voit qu'une étincelle, au lieu d'une incendie.

La Déeſſe facile reçut ce petit artifice avec toute l'aménité dont elle eſt capable.

Pour moi, rigoureuſe, Ninon, tremblant ſur ce coup d'eſſai, où je me ſuis plus d'une fois égaré, mais vous réſervant un tribut d'anecdotes, j'ai dit en partant à la Paix, tranquile Déeſſe, Vous m'avez flaté de quelque faveur prochaine, cependant:

Une Beauté qui ne connut jamais
Ce Dieu charmant dont ſon œil étincelle,
De vos appas, de vos bienfaits,
Me demande un récit fidelle.
Je vous peindrai dans ce palais heureux,
Dormant au ſein des mortels vertueux,
Mais j'aime trop, & Ninon eſt cruelle,
Nous ſommes coupables tous deux,
Quand vous trouverai-je auprès d'elle?

* Tragédie de Mr. de C * * *.

L'ART DU THÉATRE,

POËME

Didactique, historique & moral.

PAR Mr. S***.



A BERLIN,

Chez JASPERD & BOURDEAUX, Libraires.

M DCC LX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0351
DFG

L'ART
DU THÉATRE,
POÈME
Didactique, Historique & moral.

PAR Mr. S***.

A BERLIN,
Chez JASPERD & BOURDEAUX, Libraires.
M DCC LX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0352
DFG

L'ART DU THÉATRE,

POËME

Didactique, historique & moral.

CHANT PREMIER.

Muse, dis nous les erreurs théatrales
D'un vain Soufleur, qui, pour mieux croasser,
Sortit du goufre, où l'on parle aux sandales
De Melpomène, & voulut l'embrasser.
Le beau Farfar d'humeur tendre & badine,
Lorgnoit Cénie, honoroit Agrippine,
Charmoit Lucinde, égratignoit Marton
Dans les Foyers. Armé d'un nouveau ton,

A Bourge un ſoir il veut paroitre en lice,
Hors de ſon trou, brave luſtre, couliſſe,
Croit naziller comme défunt Baron.
D'un Pet-en-l'air Tonton la Directrice,
Vous le chantourne, & trois leçons lui gliſſe,
Au front le ſuce, & mon Sultan gonflé,
Dit: haut la toile; il entre, il eſt ſiflé;
Ainſi prenoient Rome, Carthage, Athène,
Un grand coyon pour un grand capitaine.
A cet échec pleura Tonton Belœil,
Et du Public maudit le ſot orgueil.
En virtuoſe elle étoit connoiſſeuſe,
Mais cette fois ſa fureur langoureuſe
La rendoit taupe à l'endroit du galant,
Chaud dans ſes bras, congelé débutant.
Bon, dit Farfar, la première campagne
Coute aux guerriers; avalez ce champagne,
Et laiſſez-moi boire vos tendres pleurs.
Ah! conſacrez aux tragiques horreurs,
Ce pur criſtal qui luit ſur vos paupières,

Je plairois trop, ſi j'avois vos manières.
N'as-tu donc pas, Tonton, en commençant,
Balbutié? Ton beau corps tremblotant,
Tomboit-il pas ſouvent en défaillance?
Hélas! dit-elle, Officiers, Préſidens,
Formoient, goutoient mes graces, mes accens.
L'un, détruiſoit ma gentille innocence,
L'autre, d'encens accabloit mes défauts.
Cherchez du neuf; il faut être un héros
En ce bel art que l'amour-propre adore;
Art ſéducteur, dont les enchantemens,
Fut-on boiteux, tortu, ſotte pécore,
Semblent ſur nous par douze vers luiſants,
Répandre autant d'eſprit que d'agréments;
Je dis auprès du vulgaire idolâtre:
A d'autres yeux nous ſommes un théâtre,
Où nos talens, nos dons les plus exquis,
Sont aprouvés encor plus qu'aplaudis.
Que s'il falloit, pour charmer le ſpectacle,
Mépriſer tout, & ſe croire un miracle,

Tout bon Français eſt grand comédien:
Bien le ſavez, peuple pariſien,
Du fin Grandval miſérable copiſte,
Qui dans le clair détonnez Rhadamiſte
Chez la Ducheſſe, où le Bourgeois ſurpris,
Trouve excellent tout ce qu'il voit gratis.
Mais pour vingt ſous, votre ame de poupée,
Doit égaler Phedre, Oreſte, & Pompée.
Quoi, ne pourrois-je à force de bon ſens,
Tirer des pleurs, ou dérider les gens?
Dira ſans doute un farceur flegmatique.
Pauvre Artiſan! ſur la planche héroïque,
Il faut, au lieu de ta groſſe raiſon,
Un cœur ſenſible éclairé d'Apollon,
Et de la ſcene on goute l'impoſture,
Quand l'Art épouſe en ſecret la Nature.
L'une ſans l'autre eſt un guide trompeur,
Un feu folet ſans forme, ou ſans couleur.
Ainſi Tonton débita ſa routine;
Elle avoit vu Cléron, lu Sainte Albine,

Et

Et des quinze ans rivale de Gauſſin,
Reçu la claque au fauxbourg tout divin.
Non que depuis ſon mérite peu mince,
L'eut condamnée à courir la province:
Elle aima mieux, comme Jules Céſar,
Seule regner ſur Milon à l'écart,
Que partager Alcibiade en ville,
Pour être fier il ſuffit d'être habile.
Elle jura d'anéantir l'affront
Dont on avoit taché le noble front
De ſon Grelu; lui, ſans être modeſte,
Etoit honteux d'un eſſai ſi funeſte.
Il ſe croyoit plein de ſuc & d'attraits
Sur cette mer ſi fertile en orages,
Où cent catins riſquent leurs blancs viſages,
Leurs *pat à qu'eſt-ce*, & trompent nos Plumets.
Tout beau, Seigneur, ſongez à la finance,
Diſoit Tonton, un Soufleur des mieux faits,
Périt de faim au dur chant des ſiflets.
Le ventre vuide on a peu d'éloquence.

Cher

Cher ignorant, il faut loin voyager,
Vous brillerez ſous un ciel étranger.
Partons, laiſſons dans leur ſale Gargotte,
Mon froid Paſquin, Zaïre louche & pote,
Britannicus impertinent & fat,
Jadis laquais, & maintenant pié plat.

On donnera tous les mois un chant nouveau.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0358
DFG

L'ART DU THÉATRE,

POËME

Didactique, hiſtorique & moral.

CHANT SECOND.

Aurois je bien l'ame aſſez reſpectable,
Aſſez ſincère, aſſez impitoyable,
Pour dévoiler à la poſtérité,
L'orde crapule, & la déloyauté,
La déraiſon, le cœur bas, les bravades,
De mes conſorts les déclamateurs fades?
A moi, jean jaque, antagoniſte affreux
De tous les arts, & des talens heureux:
Inſpire moi, pour peindre les malices,
Les feux conſtans de nos chaſtes actrices,

Non tes détours, non pas ton mauvais cœur,
Ton eſprit faux, mais ton ſtile enchanteur.

De ſa ſonnante & jaune rhétorique,
Un gros Marchand ravitailloit Tonton,
Et lui paſſoit encor le Greluchon.
Ce n'étoit point par air philoſophique.
Il apelloit ſottiſe magnifique,
Ce qu'à la Cour on croit noble façon.
Petit génie, il penſoit qu'en tendreſſe
On n'a point trop de toute ſa maitreſſe;
A peine même à ſa chienne en chaleur,
Eut-il prêté plus d'un caracoleur.
Du vrai bonheur honnête caſuiſte,
Il ne trouvoit qu'un plaiſir lâche & triſte
A partager un bien qu'on lui vendoit,
Qu'on ſentoit mal, qu'avec l'autre on goutoit.
Ce bon gaulois aimoit à la perſanne,
Jaloux, ſans doute il étoit délicat,
Tonton dix fois le mit à la tiſane,
Et tout d'un tems ſirotoit ſon muſcat.

Un beau matin de ſes dons il la ſèvre,
Lui dit: o femme! o louve! o double chèvre!
Tu m'as goinfré deniers d'un marquiſat,
Pour certain mal que j'ai pris ſur ta lèvre.
C'eſt me traiter, j'en conviens, en prélat;
J'euſſe aimé mieux la volupté ſtupide
D'une bergère ignorante & timide.
Cette harangue aigre-douce & ſans fard,
Précipita le frauduleux départ
De nos amans, qui, toute honte bue,
Aimoient la gloire après leur intérêt,
L'honneur comique eſt ſouvent imparfait.
De déſeſpoir mon angélique émue,
Près du médor ſe feſoit cent vertus
D'avoir pour lui quitté l'homme aux écus;
Et comme il faut qu'un eſcroc ſoit crédule,
Il la contemple, à ſon tour diſſimule,
De n'aimer qu'elle il lui fait maint ſerment,
Et regettoit en ſon cœur, le comptant,
Montres d'émail, petits ſoupers, bombance,

Qu'il partageoit, disoit-il, par décence,
Pour contenir son rival éfronté,
Dans le respect qu'on doit à la beauté.
Fondre bijoux, contrats, pendant la route,
Pour notre couple est un de ces chagrins,
Qui disparoit de l'ame des coquins,
Par le plaisir de faire banqueroute.

Sur l'Océan embarqués à Calais,
Déja leurs yeux fixent des fiers Anglais
L'jle enchantée; on saute, on boit la goute,
On donne à Dieu, dans l'espoir des bienfaits,
Tous les Bretons, au diable les français.

Je voudrois bien que mon crayon cinique,
Vous put croquer l'estomac famélique,
Le front proscrit, le cu nud des Césars,
Qu'à Bourge on vit balayer les remparts.
Théatre clos, affiche déchirée,
Nos Bateleurs rançonnent la contrée:

Qui,

Qui, vole un bas, qui, pour avoir du pain,
A ſon hôteſſe infuſe un Arlequin.
Et vers le ſoir l'héroïne javote,
En jupon blanc, pié mignon dans la crotte,
Court au marché vendre ce tendre honneur,
Ces doux plaiſirs, qu'avec elle on partage
Sans nul trafic, lorsque le Directeur
La paye bien, qu'elle a droit d'être ſage.
Ne vous moquez, Prudes, dans vos palais,
De ſa foibleſſe, & comptez vos caprices,
Par les Catins bien des maux nous ſont faits,
Mais montrez moi vos vertus, vos ſervices,
Qui d'un cœur triſte ont rétabli la paix,
Le vôtre eſt dur au milieu des délices,
Je plains javote, & c'eſt vous que je hais.

En ces revers la Bande déſolée,
Par tout honnie, évoque une aſſemblée.
Déja Loyo, concierge portugais,
Qui, pour ſix blancs fait grimper vingt Laquais

Au paradis, alors qu'on repréſente,
Rit, en voyant la troupe diſcordante
Se réünir. L'Equivoque en entrant,
Jure, s'étale, & comme premier role,
Coupe à chacun noblement la parole,
Impoſe un plan, le Moucheur par dépit,
En donne un autre, & la clique aplaudit,

Le vieux Giblet, rare dans ſon étoſe,
Poëte, acteur, qui ſe croit philoſophe,
Forgeant des vers comme il les récitoit,
Crache, fait ſigne, & le tripot ſe tait.
Il n'eſt, dit-il, qu'un point qui nous relève,
C'eſt de jouer, ou la peſte vous crève.
Eh oui, parbleu, dit le Sénat grêlé,
Nous paraitrons.. quand nous aurons mangé:
Et n'avons feu, chemiſe, ni lumière.

A ces pitiés la ſuperbe Croupière,
Gibier friand de trois rivaux heureux,
Gruge un biſcuit, s'ajuſte, & fait des nœuds:
Ah!

Ah! dit Gogo, que tout ce faſte enflame,
Il eſt pourtant aſſez doux d'être infame.

Savant Giblet, ton avis n'eſt pas mou,
Dit Turlupin, bel-eſprit bouche trou;
Des Hiſtrions Epicure eſt le guide,
Si de Nature il adoptoit le vuide,
C'eſt qu'il vouloit auſſi tôt le remplir,
Donc il faut boire, & combler de plaſir
L'ame & le corps de nos maigres princeſſes.
Mais pourſuivons les monades traitreſſes
Des deux fuyards: morbieu! ſoufrirons nous
Qu'un Spadaſſin au nez long, aux yeux foux,
Gaillardement enlève notre hélène?
Si je l'atrape .... oui, s'écria Giblet,
Rapelle-toi. que Pâris en ſecret,
Ficha ſon dard dans le talon d'Achille,
Qu'ainſi mourut, aux combats tres utile,
Par un poltron, cet enfant de Thétis,
Mal batiſé dans les ondes du Stix.

Les

Les Directeurs ſont d'adroits mercénaires,
Dit Lafiſtule, amoureux en ſecond;
Sans l'eſtimer j'idolatrois Tonton,
Je pénètrois ſes deſſeins téméraires,
Son cœur vénal, & m'attendois toujours
Au pié levé: toute femme en affaires,
Sera friponne, ainſi qu'en ſes amours.

Tandis qu'on braille en ces deſtins contraires,
Près d'un miroir gigote Boudélon,
Le chorégraphe, en l'air comme un balon;
De ſes beaux bras la moleſſe arondie,
Semble amaigrir la ſéquelle en furie,
Ses gros brillans, ſon ſéduiſant minois,
Ont à leurs maux ſa ſotte ame endurcie,
Fier, qu'en ce ſiècle, avocats, princes, rois,
Aiment la Danſe avant l'Eſprit des Loix.

L'AMANT TRAHI.

ODE

AU

MARQUIS DE MAGNAC.

PAR Mr. S***.

Ami, de ma foibleſſe extrême
Soutien le repentir cuiſant;
Vien, j'abandonne ce que j'aime,
Aux mains de ton reſſentiment.
Phébus! de ta flèche immortelle,
Perce le ſerpent infidelle,
Que Junon attache à tes pas;
Briſons le hautbois & la lyre,
L'horrible déſeſpoir m'inſpire,
Il parle, tremblez, cœurs ingrats.

Que vois-je? ſur un char, que guide
Le Miſtère au front impoſteur,
L'indigne objet d'un feu ſolide,
Rit, & s'échape à ſon bonheur!
D'une dépendance légère,
Tu ſuis la route imaginaire,
Crains les âmorces de Plutus;
Témire, qu'elle eſt ton yvreſſe?
Si l'unique plaiſir te preſſe,
L'Amour s'envole, tu n'es plus.

Laſſe des bontés innocentes,
Dont tu payois ma jeune ardeur,
En des délices plus charmantes
Va plonger un fat ſans pudeur.
Perfide! mon cœur vif & ſage,
Crut à l'honneur ſeul rendre hommage,
Ce cœur perdu dans tes attraits,
Heureux à ta moindre parole,
En toi n'adoroit qu'une idole,
Sourde aux vertus, prompte aux forfaits.

Sermens sacrés, garans de l'ame,
Doux appuis des feux mutuels;
Au cœur indévot de la femme,
Vos droits divins n'ont plus d'autels.
Sur les Sophas de l'indolence,
Rien ne calme la violence
De ses desirs ambitieux;
Autant la nature féconde,
D'objets divers remplit le monde,
Autant en dévorent ses yeux.

Superbe fille de l'Envie,
C'est toi, dont le nectar affreux,
Impudique coquetterie,
Des Amans trouble tous les nœuds.
Témire, ma plaintive rage,
De ton ame rude & volage,
Révoltent les folles humeurs:
Pareille à la main déplorable,
Qui d'un moribond intraitable,
Ne fait qu'irriter les douleurs.

Ingrate, à Vénus seule en proie,
Peux-tu, près d'un cœur vertueux,
Des larmes que répand ta joie,
Arroser ces cruels adieux?
Ah! du moins un Tigre vorace,
Déchire à l'instant qu'il menace;
Mais dure avec malignité,
Ta langue faussement timide,
Déclare le complot perfide,
Alors qu'il est exécuté.

D'une franchise noble & pure,
La trahison devient le prix,
Hélène fut jadis l'augure
Des adversités de Pâris:
Témire, à ta rougeur touchante,
On voit Armide triomphante,
Nous sommes des Dieux à genoux:
Mais bientôt Circé meurtrière,
Tu fais boire aux fils de Cythère
La fureur des chiens & des loups.

Qu'en-

Qu'entens-je? un oracle équitable,
Confond tes vœux extravaguans,
Et de ta courſe abominable,
Fixe les progrès indécens.
Barbare! le ciel prend la foudre,
Frape, grand Dieu, réduis en poudre,
Ce cœur tranquile en ſes excès,
Ce cœur . . . . arrête, c'eſt Témire,
Quelle vive, ma haine expire,
Témire eſt un de tes bienfaits.

Quoi, dans l'orgueil qui la domine,
Dupe de ſes vagues deſirs,
Celle même qui m'aſſaſſine,
Oſe mandier mes ſoupirs?
Ardeur tardive, inſidieuſe!
Mon ame mole, & génèreuſe,
Incline à l'utile pardon:
Mais ton eſpoir qui m'humilie,
Plus lâche que ta perfidie,
Me rend mon cœur & ma raiſon.

Sexe hardi dans tes caprices,
Et coupable ſans nul remors,
Toujours tes ſombres artifices,
Eclairent nos chaſtes transports.
Témire, l'ennui qui te ronge,
A vu diſſiper comme un ſonge,
De Créſus le faſte enchanté:
Ris éplorés, graces flétries,
Ah! j'entens hurler les furies,
Sur les lèvres de la Beauté.

Non, non, la ſincère tendreſſe
Eſt fière au comble du malheur;
Ce vil retour eſt la baſſeſſe,
Qui manquoit à ton deshonneur.
Dans la voluptueuſe chaîne,
Qu'en un jour tu briſas ſans peine,
Reviendrois-je braver le ſort:
Comme on voit l'enfant imbécile,
Dans ſon ſein nourrir le reptile,
Qui, pour prix, lui donne la mort?

Ah! douleur trop puſillanime,
Tu pleures malheurenx amant!
Quel eſprit vrai, quel cœur ſublime,
Daignera plaindre ton tourment?
Mais, qu'importe à mon innocence,
L'affront que l'avide inconſtance
Sur ſes aîles traîne en tous lieux?
Flore ſans être profanée,
Près d'une tige empoiſonnée,
Parfume la terre & les cieux.

Rebut de l'aveugle fortune,
Mépris de la tendre amitié,
Eſt-il une ame aſſez commune,
Pour toi ſenſible à la pitié?
C'en eſt fait; dans le noir délire,
Qui me ravit à ton empire,
Mon cœur a trop longtems floté:
Le ſeul dépit qui me conſume,
Eſt de voir malgré moi ma plume,
Te donner l'immortalité.

CHARDONS POÉTIQUES.

Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

MOLIERE.

PAR M. S***.

IMPRIMÉ À BERLIN,

CHEZ GRYNÆUS ET DECKER. M DCC LX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0375
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0376
DFG

A LA REINE DE SUÈDE.

Grande Reine, écoutez mes clameurs indiſcrètes.
J'eſpèrois, ébloui par votre prompt retour,
Amuſer vos loiſirs de comiques ſornètes.
Puis, en monarque, au milieu de ma cour,
De Marc-Aurèle empruntant le langage,
Peindre vos ſentimens & ce mâle courage,
Qui vous font triompher de tout évènement.
Mon ſcèptre eſt trop léger, ſi quelqu'un le partage,
Daignez m'en accabler. N'ai-je plus ce talent,
Digne du noble appui, flateur & ſalutaire,
Que vous donnez aux Arts enchantez de vous plaire?

Un Comte . . . juſte-ciel, quel Comte rigoureux!
Paſſons lui de la Cour les pratiques ſournoiſes;
Dans vos jardins actif & tout poudreux,
Qu'il aille vous croquer d'élégantes Chinoiſes;
Qu'au ſommet des rochers, en des Sallons hardis,
Il nous faſſe admirer une Sémiramis.
Que ſur les eaux, dans Stockholm embellie
Par ſon ſavoir, ſon zêle & votre argent,
Soutenu des éclairs de votre heureux génie,
Il héberge les Rois majeſtueuſement,
Qu'il ſoit du Nord l'Archimède, on s'y rend.
Mais réduire au compas l'œuvre déclamatoire,
Diriger des françois! Adieu le bâtiment.
Ah! s'il ſavoit remplir un coin de répertoire,
Comme les Plans qu'il forme à votre gloire,
J'étalerois dans mes tableaux changeans.

Des ris ingénieux, des pleurs intéreſſans;
Ce ſont-là les ſujets dont votre gout ſe pique;
La redite eſt mauſſade aux eſprits étendus,
Eſt-il rien d'aſſez neuf pour une ame héroïque,
Superbe en ſes plaiſirs, illuſtre en ſes vertus?

A

MONSIEUR LE DAUPHIN.

Prince, l'eſpoir d'un Peuple qui vous aime,
N'eſt point de voir encore entre vos mains
Fleurir les Lys; de cet honneur ſuprême
Louïs longtems peut combler nos deſtins.
Plus d'un chemin conduit au Temple de Mémoire,
Tout âge porte en ſoi ſes plaiſirs & ſa gloire.

Vos jeux ſont les Beaux Arts, votre gloire ces ſoins
Qui vous font de l'Etat adoucir les beſoins.
Ce jour ſi grand, ſi rempli d'allégreſſe,
Où l'Hyménée augmenta tous vos biens
Des doux appas d'une tendre Princeſſe,
Me vit former de ſemblables liens:
Pour un ſujet que d'augures propices!
Chez moi Lucine annonce des prémices.
Le plaiſir que j'avois de vous voir étayer
Notre couronne avec tant d'énergie,
Me valut ſur le champ un petit héritier,
Et bien d'autres à lui viendront s'aſſocier,
Tant eſt puiſſant en moi l'amour de la Patrie!
J'entens déjà notre avide Bambin,
Du nom ſacré qu'en vous chérit la France
Bégayer les doux ſons, vous nommer ſon parrain!

Prince,

Prince, il vous doit un peu ſon exiſtence;
Cinq lettres d'alphabet ne ſont pas un couſin,
Ne lui refuſez pas l'unique reſſemblance,
Qu'on puiſſe oppoſer au Dauphin.

A

Mr. L'ABBÉ -- CHANOINE DE --

La Beauté qui fait mon deſtin,
Et règle tout d'un tems le vôtre,
Nous défend ſon minois demain:
Ami, l'on veut gouter d'un autre,
C'eſt un maître, un foible rival,
Hymen rarement nous préfère
Ce trop ſingulier animal,

Chaſſé des taillis de Cythère.

Oh! le trait n'eſt pas naturel,

Dira votre cœur en furie,

Croit-il, incapable à l'autel,

Empêcher qu'on y ſacrifie?

Avec le tour d'eſprit que j'ai,

Ce malheur eſt très compatible,

Pour vous, Membre du haut Clergé,

C'eſt l'offence la plus ſenſible.

S'il faut partager ce ſouci,

De nous pendre au moins n'ayons garde;

Du beau Pavillon de Paſſi

Nous avons fenêtre bâtarde.

Amour, qui cent fois m'y grimpa,

De Vénus fait une bergère,

Facile, ardente, un peu ſévère,

Au lieu que l'Hymen à Dada,

Entre par la porte cochère.

A MADEMOISELLE ---

Toi, que j'aimai si tendrement,

Toi, que j'aime encor trop peut-être;

Du nouvel An qu'Amour pour toi fait naître,

Reçoi le joyeux compliment,

Et les tristes Adieux d'un malheureux Amant,

Que tu n'aimas jamais, faute de le connoître.

De la prévention qui fascina nos yeux,

Que la diversité fut en nous indiscrete!

Tu me vis trop défectueux,

Et je te trouvai trop parfaite.

Nanine, si d'Amour tu sens jamais l'ardeur,
Pour quelqu'un plus aimable, & non pas plus sincère,
Souvien toi que celui qui n'eut pas ce bonheur,
Fut devenu charmant, s'il avoit su te plaire:
Et que le vif & noir chagrin,
De ne pouvoir fondre la glace
Que Nature mit dans ton sein,
Usurpe à tout moment la place
Du peu d'enjoûment & de grace
Que du ciel il reçut envain.
Que ne t'aimois-je moins, jeusse été plus aimable:
Maître de mon esprit, par quel subtil détour - - -
Ah! ne regrettons point un talent si coupable,
C'est ignorer tes yeux, que de jouer l'amour.
Et toi, fidele à ton sistême,
Tu ne saurois m'aimer, & permets que je t'aime,

Oui,

Oui, tu le veux, esprit coquet,
Et ne t'en défens pas; cette franchise extrême,
Corrige en toi le doux forfait
De l'amour qu'on a pour soi-même,
Aux dépens du plus mince objet.
Ce qui dans une autre est un vice,
Embelli par tes agrémens,
N'est qu'une erreur, un beau caprice;
Et j'aime mieux ton injustice,
Que les plus tendres sentimens,
Dont Lucrece à mes vœux propice,
Pourroit enyvrer tous mes sens.
Dieux! j'aproche du Belt, & la voile s'abaisse:
Bientôt, conduit par ma tristesse,
Je reverrai ces fortunés climats,
Où tu puisas cet art d'inspirer la tendresse,

Pour

Pour des défauts remplis d'appas.
A nos galans français, peuple tendre & volage,
Je dirai les rigueurs d'une coquette ſage,
Et ſurement il ne m'en croiront pas.
Heureux, qui, feſant le voyage,
Pour s'en convaincre ſur tes pas,
Favoriſé des retours de ton âge,
Et dupe de mon témoignage,
S'en conſoleroit dans tes bras!

Vers préſentés à Madame la Comteſſe de M... par Mesdemoiſelles ſes Filles en lui offrant une coeffure de Marli brodée de leur main.

Pour célèbrer votre auguſte naiſſance,
Il eſt fâcheux qu'un morceau de Marli

Prenne

Prenne les traits de la reconnoiſſance,
Du reſpect, de l'amour, & du zêle infini,
Qu'inſpire à ſes enfans la Maman la plus tendre:
Mais notre ouvrage eſt facile à comprendre;
Vous y verrez que ſon fond ſimple & doux,
Ces fils tout droits, ouverts, ſans conſiſtence,
Peignent aſſez la premiere innocence,
Et ce jour pur que nous tenons de vous.
Quant au Deſſein, goutez-le, je vous prie,
Il doit marquer notre éducation,
Mais nos vertus? Ah, c'eſt la Broderie,
Ce ſont ces fleurs, cette correction,
Qu'à tous nos points nous mettons pour vous plaire:
Vivez cent ans, voilà notre ſalaire.

POUR

POUR

Me. LA COMTESSE DE W...

A UNE AMIE.

Si j'étois un de ce ſexe galant,
Tendre, ſournois, gentil croqueur de belles,
Je te dirois: le Monde eſt ton amant,
Tu joins, ma chere, œil vif, minois touchant,
A la taille des immortelles.
Un françois même à tes piés eſt conſtant:
Mais je ſuis femme, & quoique ton amie,
Comment veux-tu me paroitre jolie?
Ne point choquer mon orgueil inſolent?
As-tu penſé, délicate & ſincère,
Me faire aimer ton heureux caractère?

Non

Non, tes défauts décident mon penchant,
Bien plus cent fois, que ton eſprit charmant.
Et tout ainſi, tu m'adores, je gage.
Si nos vertus au ciel ſe font ombrage,
Vive le gout qu'inſpirent nos travers,
C'eſt pour s'aimer au fin fond des Enfers:
Dans leurs boſquets, l'inſtant de ta naiſſance,
Ne fera plus notre réjouiſſance,
Nous y ſaurons fêter avec tranſport,
Une fois l'an le beau jour de ta mort:
Là nos appas n'auront rien de palpable,
Mais ta bonne ame y corrompra le Diable,
C'en eſt aſſez pour nous mettre en diſcord,
Du Diable même un ſoupir eſt aimable.
Avant de voir ce dur brouillamini,
Chantons, feſſons ton lacrymachriſti,

Et que chacune adroite en ſa parure,
Nonchalamment, d'un ton noble & poli,
Prenne le pas ſur toute la Nature.

A UN GRAND.

Riches Midas, & vous princes & rois,
Même aux amours vous impoſez des loix:
Que je vous plains d'enchanter une belle,
Au même inſtant que vous brulez pour elle!
Vous ignorez ce bonheur vif & doux,
Ce tendre eſpoir de fléchir la cruelle,
Et d'être aimé, tremblant à ſes genoux.

A UN VOYAGEUR.

N'allons point en courant sur de lointains rivages,
Critiquer les habits, les façons, les visages,
Il faut étudier les cœurs,
Analiser les esprits, les humeurs,
Pénètrer l'homme, & connoitre des autres
Les mœurs & les talens, pour épurer les nôtres,
Et sages, revenir instruisant son pays,
Répandre nos vertus au sein de nos amis.

LE MAITRE D'ARMES.

Moi Brisefer, soussigné Tierce & Quarte,
A tout amant du métier des Césars,

Salut, plaiſir aux amoureux hazards,
Ducats ſur table, & trente & un en carte.
Fiers priſonniers, ingénieux gaulois,
Héros galans qu'accompagne la gloire,
Vous, qui jamais ne perdez ſans exploits,
Quand de vos bras s'échape la victoire:
Un court fleuret, pliant ſous le menton,
Entretiendra votre valeur bouillante,
Votre amitié pour les coups de Canon,
L'Art d'Annibal, qui s'aproche en mouton,
Mord comme un Tigre, & fuit comme Athalante.
Ah! qu'il eſt doux d'aprendre à bien tirer
Pour la Patrie, & ſans ſe dépoudrer!

BOUTS

BOUTS RIMEZ, A MONSIEUR...

Si tu veux de Catin ſuivre le char - *baroque*,
Sur ton muſeau bouffi crains un peſant - *flic flac*,
Et d'aller de Caron remplir le triſte - *Yac*,
Pour lui plaire il faut trop humer d'œufs à la - *Coque*,
Tu vivrois plus content des yeux d'un - *baſilic*,
Par où diantre prens-tu ce ſale - *Porc-épic*,
Sans inſtinct, au cœur dur, à la mamelle - *flaſque*?
Malheureux tes plaiſirs! tout ſon corps n'eſt qu'un - *Maſque*,
Où tu ne peux baiſer que Céruſe & - *Maſtic*,

A

Me. LA COMTESSE DE W...

Quoi, vous aimez des Dieux le langage adorable?
Il eſt vrai que l'amour l'a pour vous inventé,
Les vers ſont le parfum qu'on brule à la beauté,
Mais pour donner aux miens une charme inexprimable,
Vous n'avez qu'à les lire, & l'on eſt enchanté.

LA JEUNE COQUETTE.

Dans le criſtal d'une onde pure,
Cloé miroit ſes doux attraits,
Et ſembloit gronder la Nature,
D'avoir épargné ſes bienfaits.

Daph-

Daphnis lui dit: Mademoiſelle,
Faites mieux,
Mirez-vous, pour être plus belle,
Dans mes yeux.

EPITAPHE D'UN OFFICIER.

A force d'aller aux combats,
Il perdit tout, jambes & bras.
Ce fut un Frater en Décembre,
Qui lui coupa le dernier membre.

A MON AMI.

Oui, l'Education, ce préſent noble & rare,
Fait un ſage, un héros, d'un ſot ou d'un barbare;

Mais ſon chef d'œuvre eſt de nous aſſortir
Dans notre Sphère, & non pas d'en ſortir.

PORTRAIT
DE MADEMOISELLE - - -

Quels cheveux & quel teint! Nature prit la peine
D'unir ſur votre front l'yvoire avec l'ébène,
Fit couler dans votre ame, en nos adverſités,
Le Pactole maudit de mille abſurdités.
Vous rallumez en nous, alors qu'il faut nous plaire,
Aux feux de votre amour, la haine & la colere;
Vos jeux ſont des forfaits, votre langue un aſpic,
Vos pleurs un crocodile imbibé d'arſénic,
Et ton corps ſaccagé des paſſions lubriques,
Jouit, en blaſphèmant tes plaiſirs diaboliques.

A LA

A LA PETITE LAUR.

Ta treſſe blonde,
Oeil bleu, Téton,
Teint blanc, main ronde,
Eſprit, cœur bon,
D'un dur Satyre
Fait Céladon,
Hibou ſoupire
Comme un pigeon.
Las! pauvre Eſope,
Amour s'endort
Au chant diſcord
D'un Miſantrope,
Il n'a pas tort.

Jeune Déeſſe
Ne ſe redreſſe
Qu'aux doux ſouris
Des Adonis.
Mon ſoleil baiſſe,
Adieu plaiſir,
Venez ſageſſe,
M'enſevelir.
Vous, qui folettes,
Succez l'encens
De nos fleurettes;
A quatorze ans,
Moins indiſcrettes,
De vos houlettes
Chaſſez aux champs
Paſteurs galans;

Sous les coudrettes,
Craignez des ſens
Les gouts preſſans;
Car s'ils fléchiſſent
A tous les vents,
Leurs fleurs languiſſent,
Et ſe flétriſſent
Dès leur printems.
Laur, ſi ton ame
D'amour s'enflamme,
De ta vertu
Garde un fêtu.
Moi, foible & ſombre,
Triſte, ennuyé,
Sèchant ſur pié,
Comme un concombre

De froid noyé,
Je fuis le nombre,
Et brule à l'ombre,
De l'amitié.
Oui, sur ses traces,
Jeux, Ris & Graces,
Même les pleurs
Ont cent douceurs;
Chacun la cherche,
Et sage & fou,
Mais elle perche,
Je ne sais où.

LE
TRIOMPHE DE BACCHUS,

Jaloux du pouvoir de l'amour,
De ſon Tyrſe Bacchus fait des flèches nouvelles,
Et de la peau de ſon tambour
Se conſtruit un bandeau, ſe découpe des aîles:
Il lance au fond des cœurs le Tyrſe contrefait;
Les Germains altérés croyent aimer & plaire,
Mais chaque trait
N'eſt qu'un faucet,
Et loin de courir à cythère,
Thunder-tronckh vole au cabaret.

LE

LE SÉRAIL.

A plus d'une Beauté céleſte,
Eunuques blancs & noirs vous êtes précieux:
Sultans, ils ont des doigts, une langue & des yeux,
Au défaut du reſte.

A MONSIEUR...

Renonce à plaire amoureux indigent,
Voi ta couleur pâle;
La femme aime innocemment
Un air de beau mâle,
Les épaules & l'argent

D'un

D'un Curé de Bâle,

De Bernis le cœur éloquent,

Bravoure de la Clue,

Et d'Hercule filant,

La grosse massue.

A ELLE.

Cher joujou de mes amourettes,

Pren ce bouquet, cueilli loin d'Apollon,

Du fond d'un cœur plein d'ardeurs inquiètes,

Il vient d'éclore en l'honneur de ton nom.

Les doux parfums, les brillans, les crèpines,

En ton Dortoir ne t'amuseroient pas,

Puissent ces mots glissés chez tes Béguines,

T'encourager à voler dans mes bras.

Je

Je ne t'ai plus, & tout mourant je t'offre
De foibles vers encore intèreſſés,
Tendre uſurier j'ouvre en ſecret mon coffre,
Pour augmenter mes tréſors entaſſés.
M'enten-tu pas? l'objet de cette offrande,
Dans ton couvent eſt le fruit dèfendu,
Hélas! cent fois ce bien que je demande,
Je te l'ai pris, & noblement rendu.

CHANSON.

Dieu d'Amour,
J'abjure en ce jour,
Tes ſoins, tes deſirs, & tes charmes.
J'ai rompu ton bandeau,

Eteins

Eteint ton flambeau
Dans mes larmes.
D'un cœur de dépit plein,
Vien, Phébus divin,
Par un air badin,
Chaſſer les allarmes;
S'il y reſte un ſoupir,
Il voudra languir,
Puis en mourir.
Mon reſpect dans nos bois,
Ma timide voix,
N'a pu plaire:
Amour, ſi de ton carquois
Je ſuis jamais tributaire,
D'un objet de mépris,
Que mon cœur ſurpris

Se trouve épris.

Colette . . . Eh quoi, c'eſt elle?

Fuyons . . . mais qu'elle eſt belle!

Je te revois,

Et ſuis à tes loix

Plus fidèle:

Pouvoir de deux beaux yeux,

Tu fais parjurer l'homme & les Dieux.

EPITRE
A
MONSIEUR DIDEROT.

Sur la défense de continuer le Dictionnaire Encyclopédique.

J'estime des talens l'agréable & l'utile,
J'aime à me voir de Doctes entouré.

Mais

Mais au faux gout qu'un lourd pédant distile,
Au sens pervers dont est défiguré
Par les méchans ton Lexicon fertile;
Au grifonage, au sophisme imbécile
D'un Palissot, d'un Jean Jaque exècré
Du Dieu des Arts ennemi d'un vain stile,
Le Prêtre tremble, & Socrate est châtré!
Si des beaux vers je n'ai le don sacré,
Mon ame au moins que la vérité guide,
Sait mépriser le sarcasme insipide
D'un vil plaisant des Badauts admiré,
Et qui se croit, par son Drame homicide,
L'honneur des Arts qui l'ont deshonoré.

Le

Le vrai ſublime offuſque l'œil vulgaire:

On n'eſt heureux en ce bas hémisphère,

Que tout paitri de médiocrité;

Un Empereur proſcrivit Béliſaire,

Cotin du ſeul Boileau ſe vit perſécuté.

Obſcur, mais amoureux de ma tranquilité,

Mon cœur ne voudroit pas, pour l'eſprit de Voltaire,

Eſſuyer les fureurs d'un Monſtre hebdomadaire, *

Moins chagrin des écarts de l'incrédulité,

Qu'enragé de trouver dans le Rival d'Homère

Le chantre de l'humanité.

* Freron.

L'HONNÊTE SURPRISE.

Ah! qu'ai-je vû? Qu'ai-je lû? Qu'ai-je appris?
Malheureux Afficheur, anecdotes cruelles,
Rentrez dans les Enfers, d'où vous êtes ſortis.
Un Satyre envieux, plus poltron que vingt belles,
Se déshonnore ſeul par ſes lâches écrits.
Croi-tu, vil impoſteur, ame noire & tremblante,
Qu'à tes blaſphêmes clandeſtins
La vertu pâlira, comme une jeune plante
Qu'on flétrit en paſſant au milieu des jardins?
Non, non, de tes profanes mains
Jamais Laïs, foible autant qu'on peut l'être,
Ne recevra le moindre mal;
On peut croire un bavard, on peut craindre un brutal,
Mais le Public mépriſe un Traître.
Gentils Gaulois, Peuple tendre & léger,
Poli dans tes chagrins, galand ſans jalouſie,
Tu périrois avant que d'outrager,
Un Sexe doux, qui t'aime à la folie.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0411
DFG

L'HONNÊTE SURPRISE.

TROPHÉE

ERIGÉ A' LA MÉMOIRE

DE SON EXCELLENCE

MONSIEUR

DE KEITH,

FELD-MARÉCHAL-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI, CHEVALIER DE L'ORDRE DE L'AIGLE NOIR ET DE ST. ANDRÉ, ET GOUVERNEUR DE BERLIN.



MDCCLIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0413
DFG



O favori des Rois! ta grande ame nous laisse,
Tu n'es plus; on peut donc t'admirer sans foiblesse,
Et te louer avec sincérité.
Je ne te vis jamais, mon encens doit te plaire,
Pur, il monte, & te suit à l'immortalité.
Si tu n'avois été qu'un héros sanguinaire,
Habile à tout prévoir, en cent lieux redouté;
Quelque fut ton éclat & l'amour du vulgaire,
Jamais, du fond de mon obscurité,
Mon cœur tranquille & fier ne t'auroit regretté.
illustre Anglois, tu vins en Germanie,
Répandre les vertus de ta sage patrie.

Eclairé, tendre, aimable, on t'a vû dans la paix
Vaincre les durs mortels à force de bienfaits;
Et dans les champs de Mars décider la victoire:
Ton cœur & ton génie ont eu la même gloire.

Tel autre fois ce Thébain * ſi vanté,
Uniſſant la vaillance à la bénignité,
Feſoit trembler la Grece, & gagnoit ſon eſtime:
Sans l'auſtere vertu la gloire eſt un beau crime.
Pruſſiens, vous l'avez vû près du trône, aux combat
S'attacher noblement la fortune jalouſe,
Badiner, triompher comme Epaminondas,
Et mourir comme Charles-douze.

*) Epaminondas.

CHICANE

AUX

MANES DE FONTENELLE.

PAR

Mr. S****.

A BERLIN,
imprimé chez G. J. Decker.
M DCC LXI.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0417
DFG

CHICANE

AUX

MANES DE FONTENELLE.

PAR

M. S****.

A BERLIN,
Imprimé chez G. J. Decker.
M DCC LXI.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0418
DFG

CHICANE
AUX
MANES DE FONTENELLE.

„Les caractères outrés, dit Mr.
„de Fontenelle, dans la vie du
„grand Corneille, ont été au-
„trefois fort à la mode; mais qui re-
„préſentoient-ils? & à qui en vouloit-
„on? Eſt-ce qu'il faut outrer nos fo-
„lies jusqu'à ce point là, pour les rendre
„plaiſantes? En vérité, ce ſeroit nous
„faire trop d'honneur.

On ne ſauroit plus gaiment nous traduire en ridicule, ni s'exprimer à la fois d'une manière plus ſimple ni plus ſpirituelle. C'eſt à dire, je crois, que l'image de nos ſottiſes, ſans qu'elle ait

besoin d'être drapée, porte d'elle même son extrême carricature.

„Desmarets, continue Mr. de Fon„tenelle, qui a fait une Comédie toute „de ce genre, & pleine de fous qu'on „n'a jamais vus, dit pourtant dans la „préface, *qu'il n'y a rien de si ordinaire que de voir des Idiots s'imaginer qu'ils sont amoureux, sans savoir bien souvent de qui; & sur le récit qu'on leur fait de quelque Beauté, courir les rues, & se persuader qu'ils sont extrêmement passionnés, sans avoir vu ce qu'ils aiment.* „Il nous assure aussi: *qu'il y a beaucoup de Filles éprises de certains Héros de Roman, pour l'amour desquels elles mépriseient tous les vivans.* „Il falloit que la „nature fut encore bien inconnue, lors„que ces caractères-là plaisoient sur le „Théâtre; & les Auteurs, qui s'ima„ginoient avoir vu communément de „ces sortes de folies par le monde, é-

toient

„toient eux-mêmes d'un caractère bien „surprenant.„ Cette objection, quoi qu'éblouissante, ne me paroit pas, malheureusement pour moi, peut-être, assez approfondie. Desmarets a rempli sa Préface de propositions extrêmes, pour défendre sa pièce contre quelques critiques moins spécieuses, sans doute, que celle de Mr. de Fontenelle, qui d'ailleurs, en ôtant à sa question cet air vague, qui laisse trop à desirer, étoit bien capable de nous démontrer pourquoi de ce tems-là l'on connoissoit si peu la nature. Desmarets vouloit prouver que de son tems il étoit de mode de donner son cœur à des objets qui n'existoient plus, pourvu qu'ils eussent été célèbres ou vertueux; & ce vertige, il le prétendoit universel; il ne l'étoit pas; mais il paroissoit être assez répandu; & la moitié de ces fous-là étoit sans

doute plus hipocrite que ſincère; c'en étoit aſſez pour rendre la Comédie de Demarets auſſi vraiſemblable qu'elle devoit l'être, du moins pour le fait; & quant au plaiſir qu'on y prenoit, il y a grande aparence, que le public alloit aux Viſionnaires, comme on va aux Petites-Maiſons, avec cette différence, que voir imiter des folies avec plaiſirs, c'eſt connoitre la nature, & que voir des fous eux-mêmes, pour ſe divertir, c'eſt l'oublier.

Cependant une opinion de Mr. de Fontenelle ne ſauroit être fauſſe, qu'en partant lui-même d'un principe qu'il n'a pas voulu développer, & du moins ſon eſprit reſte toujours droit dans ſes conſéquences: s'il s'eſt trompé ou trop légèrement expliqué; j'aurai moins d'orgueil de m'en être aperçu, que je n'aurois de honte, d'avoir injuſtement ſoupçonné d'erreur un ſi grand génie,

pour

pour ne faire moi-même qu'une remarque absurde.

Dire que l'on connoissoit bien peu la nature du tems de Louis XIII. est un outrage qu'on fait au Monde entier, & le Lecteur inattentif passe rapidement condamnation sur la foi d'un Fontenelle. Le Siècle de Louis XIII. préparé par celui de François I. ce Siècle le premier soupir du Siècle de Louis le Grand, dont le nôtre est le dernier, pouvoit manquer de gout & de génie dans certains ouvrages de pur agrément; mais il étoit déja trop éclairé, pour être sourd au cri de la nature dans les ouvrages d'imitation, ou même pour la voir où elle n'étoit pas; quoiqu'il put se plaire à des extravagances plus ou moins ingénieuses, comme nous fesons aujourd'hui: car tous les genres sont bons, relativement aux tems, & à la manière dont

ils

ils sont traités, indépendamment du besoin qu'ont les hommes de s'amuser à tout prix.

Le succès prodigieux du Cid * étoit trop voisin du succès des Visionnaires, pour qu'on dut peut être avancer que la nature étoit bien inconnue de ce tems-là. Dans les ténèbres de la barbarie, il me semble que le vulgaire prendroit plus difficilement encore le faux des sentimens pour le vrai dans les Arts d'imitation, qu'un Peuple poli jusqu'à l'excès: car il n'apartient qu'aux hommes les plus instruits, d'avoir toutes les idées factices que suggère la corruption des grandes Sociétés, par le moyen des sciences & des Arts introduits

* On sentit les beautés du Cid aussi bien qu'on les sent aujourd'hui, dit Mr. l'Abbé Trublet, mais on en sent mieux aujourd'hui les défauts, qu'on ne les sentit alors.

troduits dans toutes sortes de têtes. * mais l'idée de la nature, pour les choses imitées, subsiste toujours dans l'esprit des hommes, sinon, fort aprofondie, du moins assez connue; à l'égard des Sciences, l'erreur se trouve souvent à côté du savoir, parceque les idées philosophiques, plus intellectuelles que sensibles, échapent au commun des esprits. La rudesse des idées, beaucoup moins développées chez les Hotentots qu'en Europe, ne les empêcheroit pas cependant, de connoitre qu'Elisabeth étoit une Reine politique, parcequ'ils ont une sorte de gouvernement entre eux; ils sentiroient même que le Roi de P.... est un Héros Philosophe, parcequ'ils ont du courage, & qu'ils sont bons. L'Iroquoise la

* Ce paradoxe a des bornes étroites; il ne sert ici que de preuve incidente: il faudroit être imbécile pour en faire un Sistême.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0425
DFG

moins ruſtique ne conçevroit pas l'ambition de Cléopatre; devenue Mere elle éprouveroit toutes les frayeurs maternelles de Mérope. Un Sauvage, s'il en eſt qui ſoit avare, ſe reconnoitroit, ou du moins verroit le ridicule du vieux Géronte des fourberies de Scapin, lorsqu'il dit à ce dernier d'aller délivrer ſon fils d'eſclavage, & qu'il remet en ſoupirant ſon argent dans ſa poche, croyant l'avoir donné. Je conviens que ce Sauvage & cette Femme agreſtes, n'auroient pas l'inſtinct de voir avec mépris une fauſſe imitation des objets qui tombent ſous nos ſens, mais il faudra m'accorder auſſi, que la grande réuſſite des Viſionnaires, dans un tems dépourvu de gout, n'excluoit pas de l'eſprit du Public, une connoiſſance de la nature, auſſi fine que générale dans les ſujets bien imités. Or, un fanfaron toujours menaçant, une Prude qui n'ai-

n'aime que la vertu, ont du être assez bien sentis dans tous les tems.

Lorsqu'on donna les Visionnaires, l'hiperbole & l'affectation s'étoient déja emparés de la scene & des sociétés, comme l'antithese & le contraste le font aujourd'hui du dialogue, des caractères comiques, ou tragiques, & de la prétendue bonne compagnie. L'esprit peut s'exagerer les plaisirs du cœur, & c'étoit-là, je crois, l'état du Public à la nouveauté des Visionnaires; mais il seroit innouï qu'une peinture des hommes totalement fausse, nous donnât jamais des sentimens vifs & agréables. Aussi, la Comédie de Desmarets, vraisemblable jusqu'à un certain point, & dont la représentation seroit fort ennuyeuse aujourd'hui, ne dut pas se soutenir longtems, à cause du concours presque impossible de plusieurs fous rassemblés sans intrigue,

sans

ſans intérêt, & depourvus des agrémens les plus ſenſibles; le charme du langage & des bienſéances: mais elle fait encore une lecture de détails aſſez riante, honneur qu'elle doit en partie au fond de ſes caractères, qui fait une minucie hiſtorique du Siècle de Louis XIII. La rodomontade, & l'amour platonique qui en eſt une, s'étoient inſinués d'une maniere gothique dans les cerveaux françois, encore tout étourdis des guerres civiles, & preſque eſpagnols dans les mœurs, ou ſi l'on veut, par la lecture obſtinée des Romans ultramontains; ces griefs ſuffiſoient à nos Auteurs pour ſe moquer des braves de profeſſion, & des amans chimériques; & aux ſpectateurs pour ſe reconnoitre à travers l'exagération des portraits. Nous revoyons ſouvent avec admiration les Femmes ſavantes, parcequ'il y aura toujours des originaux

naux

naux de ce genre-là sur la Terre, quoique d'une espèce différente, & même assez rare. Si notre Térence moderne eut traité les Visionnaires, je dis le sujet même de Desmarets, il seroit encore du Répertoire, comme la plûpart de ses piéces, parcequ'il l'eut touché en grand Maître: le fond des passions ne change point; elles n'ont qu'une teinture passagère, qui n'est que la marote d'être sot ou coquin, selon l'esprit des tems: témoin les Gascons, les Prudes, les Dévotes de tous pays, gens qui poussent la bravoure, & la tendresse amoureuse, dans leurs moindres actions, jusqu'au fanatisme; mais d'une allure tantôt plus barbare, tantôt plus polie, & toujours folle.

Mr. de Fontenelle devoit-il donc foudroyer les Spadassins outrés, & les Amans imaginaires des Drames du siécle passé, sans réfuter en même tems

la

la platitude, l'ineptie du dialogue, d'où s'enſuit, peut-être, tout le dégout des critiques éclairés? Ces défauts empêchoient-ils que les caractères extravagans ne fuſſent naturels, quoique la plupart de leurs ſentimens même ne le fuſſent pas? Je ſais que les ſentimens conſtituent en partie les caractères, mais l'extention forcée du ſentiment, détruit elle la réalité d'un caractère poſſible? Tout cela n'eſt point la queſtion, auroit pu repartir Mr. de Fontenelle, & la voici: La tendre, ou cruelle déraiſon ne doit jamais plaire. J'en tombe d'accord; mais il ſeroit convenu, je gage, qu'il n'eſt pas impraticable de lui prêter quelque agrément au Théâtre, par le furieux aſcendant qu'elle a ſur nous; ajoutons qu'une doſe plus ou moins forte d'amour chimérique, & de férocité, eſt le chile inaltérable du cœur humain.

Pé-

Péliſſon, dans ſon hiſtoire de l'Académie françoiſe, dit que le Cardinal de Richelieu fit compoſer à Desmarets l'inimitable Comédie des * Viſionaires; éloge, qui n'a plus aujourd'hui que le mérite d'être l'erreur d'un homme éloquent & de beaucoup d'eſprit. De ſon tems le propre des ſpectateurs étoit de n'avoir guères l'intelligence du Théâtre; ſi le gout eut été déja aſſez avancé pour

* Cette louange eſt trop exceſſive pour n'être point ſincère. La flaterie a ſes bornes, elle ſupoſe dans le flateur une certaine prudence d'eſprit: la bonne foi ne connoit point de limite; elle peut être accompagnée de quelque ignorance, & quand on ne croit que bien faire, on va loin, parcequ'on ne craint rien. Ce n'eſt pas que le terme d'inimitable ne diſe bien moins en lui-même que celui de perfection: mais Péliſſon, qui, ſans doute, n'avoit pas à cet égard plus de gout que ſon ſiècle, attachoit apparemment au premier terme la ſignification du dernier.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0431
DFG

pour être corrompu, la piéce auroit peut-être été ſiflée : c'eſt cette dépravation momentanée du gout, qui fait tomber, ou réuſſir aujourd'hui tant de bonnes, & de mauvaiſes choſes en tout genre. Tous les monſtres dramatiques, qui ont précédé le Miſantrope, n'ont paru excellens que par un défaut total de gout, non pour avoir ignoré la nature ; l'abſence de l'un, ou de l'autre, ne doit pas faire prendre l'un pour l'autre. Si, du tems de Molière, le gout avoit concouru en même proportion que la nature dans l'eſprit des ſpectateurs, le Miſantrope auroit emporté tous les ſuffrages dès ſa première apparition. En un mot, le gout n'étant pas même au berceau du tems de Desmarets, il ne pouvoit être ni vrai ni faux ; on aplaudiſſoit tout aſſez également : ce n'eſt point là le gout philoſophique, ce gout, qui porte avec lui l'idée de choix,

choix, l'idée d'approbation, ou de réfutation complette. Ce défaut de lumière eſt, peut-être, un avantage du Siècle de Louis XIII. ſur le nôtre, dont le gout à peine dans ſon aurore, ſemble déja pancher vers ſon déclin; car dans les belles lettres, plus que dans les ſciences, il vaudroit mieux n'avoir aucun gout, que d'en avoir un dépravé.

„*Corneille* & *Racine*, dit l'auteur des „Eſſais de Littérature, doivent aller „l'un & l'autre à la poſtérité. Mais, à „mon avis, *Racine* eſt encore plus ſûr „de cet honneur que *Corneille*, & c'eſt „en grande partie ſa correction, & ſa „juſteſſe preſque continues, qui le lui „aſſurent.„ Je penſe, au contraire, que *Corneille* ira plus ſûrement, que ſon Rival à la poſtérité. Son principal mérite eſt le génie encore plus que le gout, qui, comme on ſait, eſt toujours un peu arbitraire & flottant. La

Langue françoiſe & les bienſéances ſont fixées, il eſt vrai, autant qu'elles peuvent l'être; mais tout cela peut changer, ſans une dévaſtation de barbares: la fineſſe du gout même, & tout ce qui eſt de ſon reſſort, peut s'alliéner par ſa propre perfection, qui dégénère aiſément, ſes qualités étant trop adhérentes à la variation des mœurs: au lieu que le génie mâle, la diverſité des caractères, la ſublime raiſon, ſont imperturbables, & de tous les tems. L'Auteur des Eſſais convient quelque part, que le gout a ſon inconſtance; je me ſers de cette ſorte de contradiction, pour appuyer mon raiſonnement.

Les Viſionnaîres, une des premières Comédies françoiſes, où l'on jouât les ridicules, avoient encore l'avantage particulier, d'être la critique de Mesdames..... & de Meſſieurs..... Si l'on n'avoit

n'avoit peint ces modèles qu'avec des traits faux & méconnoissables; les Courtisans, qui donnent le ton au Public, y seroient-ils accourus en foule? En supposant seulement deux ou trois personnes de marque, entichées de bonne foi, ou, par hipocrisie, de ces prétendues visions; combien le peuple, qui, de tout tems, est l'idolâtre imitateur des vices du Grand Monde, & non de ses vertus, copioit ces victimes impertinentes!

Nous avons aujourd'hui à peu près tout le gout qu'on peut avoir, sauf sa décadence; nous connoissons d'autant plus la nature dans ses copies, qu'il semble que nous pénètrons mieux que jamais le mécanisme de ses originaux: cependant on vient de voir accueillir au Théâtre de Paris, la Comédie des Philosophes; pièce aussi misérable qu'on en put barbouiller avant le siècle

des Visionnaires: comme Satires, l'une de plusieurs *Espèces* de la Cour, l'autre de quelques Savans illustres, elles ont du, sans doute, en partie leur succès déshonorant à la méchanceté du cœur humain, qui n'est jamais plus flaté que dans l'abaissement des grands personnages.

Entre les preuves que je pourrois citer du défaut de gout, qui ne contredit point une connoissance assez précise de la nature; je me rappelle *Mucius Scevola*, Tragédie qu'on lit fort peu, & qu'on représente encore moins; où l'on fait dire à ce Romain devant le Roi *Porsenna*, que trois cens conjurés sont prêts à souffrir mille tourmens pour la patrie; que ces héros, dans les horreurs de la guerre, manquant de tout:

Se nourriroient d'un bras, & combattroient de l'autre.

Ce

Ce vers caractériſtique, prononcé par un jeune guerrier, que l'hiſtoire nous dit s'être plongé courageuſement une main dans un braſier ardent, ſans marquer la moindre altération; ce vers carnacier exciteroit, je crois, la riſée d'un ſpectateur même anglois. Voilà comment, en outrant la vérité, un auteur ſort du naturel, en reſtant dans la nature; voilà dans quel coſtume la peinture dramatique des Viſionnaires eſt toute ſtrapaſſée.

La manière adroite, qui r'aproche le plus un drame de la nature, nous la montre encore bien diſtante, d'où elle eſt dans la réalité; cette manière exige donc de l'eſprit du ſpectateur qu'il ſe plie, & ſe faſſe illuſion ſur ce qui manque à la vérité entière. Or, le métalent, qui, ne pouvant raprocher un drame de la nature, l'éloigne d'elle, laiſſe encore à l'illuſion, que doit ſe faire le ſpecta-

teur, la liberté de raprocher ce qui est le plus éloigné comme ce qui l'est le moins; surtout, lorsque les mœurs assez vraisemblables ne sont masquées que par le tour qu'on leur prête. C'est dans cette vue, plus philosophique qu'elle ne le paroît, que Mr. de la Motte a dit quelque part, qu'il ne seroit pas surpris, qu'un jour on secouât au Théâtre la règle des vingt quatre heures, & l'unité de lieu. Les Anglois, qui certainement n'ont pas moins que nous d'esprit & de génie, sont encore dans ces principes; & pour faire des chefs d'œuvres, qui surpassassent peut-être ceux de Corneille, ce seroit à eux d'écrire comme Racine, à nous d'inventer comme Shakespear.

Ce n'est donc point la nature, mais l'Art, que les auteurs & le gros du public ignoroient, il y a cent cinquante ans. La plûpart des Drames & des

Tableaux d'apréſent, ſont fidèles dans le point hiſtorique, purs dans la morale, corrects dans la compoſition & le deſſein &c. mais ſans légèreté d'outil, ſans juſteſſe de clair-obſcur, ſans l'invention des inſtans pitoresques, ſans ce beau faire, en un mot, des Rubens & des Racine, qui tient ſi fort au génie: ils meurent en naiſſant, comme les Viſionnaires, quoique peints d'après nos vertus & nos vices journaliers. Au Théâtre, une fable neuve ne ſuffit pas, il faut ſavoir grouper les figures d'un Tableau dramatique, c'eſt le génie de Corneille. Rien de mieux imaginé, par exemple, que le ſujet d'Alzire, & rien peut-être de plus froidement conſtruit que ſon plan; Racine même, à cet égard, eſt presque toujours foible ou très défectueux.

C'eſt en action que Desmarets devoit traveſtir le naturel des bons vers,

qui se rencontrent dans ses Visionnaires; les caractères en auroient paru, sans doute, plus homogênes aux travers, qu'ils représentoient, parceque nos procédés plus que nos paroles, sont les témoignages de nos inclinations. Trois cens vers, bien pensés, les mieux tournés, les plus imitatifs, répandus dans plusieurs personnages, ou réunis en tirades, touchent beaucoup moins, qu'une bonne scène muette, ou qu'un monosillabe, qui fait tableau, en peignant une situation, plutôt qu'une idée brillante. Ces nuances vraies, ces traits ingénus, dégingandés ou noyés dans une action lâche, laissent pourtant encore, au milieu d'une pièce, une certaine consistance, où l'on peut deviner la nature, quelque défigurée qu'elle soit; l'instinct seul du public suplée au gout qui lui manque. C'est de cette façon qu'ont réussi la

Mé-

Métromanie, le Méchant, & quelques autres de même Fabrique; pièces remplies de détails assez naïfs, mais dont la contexture, & les situations sont fausses, ou tout à fait insipides. En un mot, les Graces, elles ne vont jamais sans imitation, donnent de l'ame aux choses incroyables, & font sortir la Nature des Masses du chaos: l'acariâtre Junon ramenoit Jupiter dans ses bras avec la ceinture de Vénus.

Le besoin d'aimer, s'étend si loin, qu'il ne sauroit être étonnant de nous voir affectés de sentimens très vifs, pour des objets estimables, mais éloignés; parce qu'il en est encore qui leur ressemblent parmi nous. On voit tous les jours des personnes se prendre de gout, pour un inconnu sur son portrait. Si de simples couleurs font tant d'effet sur nous, pourquoi l'intérêt, que quelques uns

prennent au mérite de gens, qui ne ſont plus, ne pourroit-il me toucher au Théâtre, qu'autant que j'ignorerois la nature? Seroit-ce à cauſe que les plus Viſionnaires n'aimeroient point, ſans une certaine eſpérance d'être aimés; eſpérance, qui ne peut naître en nous, quand le ſeul objet, qui la pourroit nourrir, a ceſſé de vivre? Fort bien: mais, en liſant l'hiſtoire, les gens les plus ſenſés, ne ſont-ils pas transportés d'amour & de reſpect, pour les vertus & les talens des grands hommes, & cette impreſſion ne dure-t-elle pas longtems? N'aimons-nous pas trop ſouvent des perſonnes, malgré les vices que nous leur connoiſſons? & cette yvreſſe, toute réelle qu'elle eſt, ſeroit-elle beaucoup plus vraiſemblable, que celle de bruler d'une ardeur plus raiſonnée que ſenſuelle, pour des hommes admirables, qu'on ne verra jamais?

mais? n'est-ce pas-là ce que les femmes font quelque fois pour des hommes, qu'elles voyent tous les jours? Effort difficile à concevoir, & qu'on n'accuse point d'impossibilité. Les personnages des Visionnaires, ne sont point dessinés, comme caractères indélébiles, & pris dans les passions communes à tous les tems, & à tous les hommes; ce sont de ces caractères mixtes, semblables au Glorieux, au Philosophe marié, que l'âge, & les circonstances de la vie, peuvent changer ou adoucir. Et s'il est vrai, qu'un des moyens le plus général de lire dans les replis du cœur humain, soit de juger des autres par soi-même, j'avoue, que lorsque je n'avois que vingt ans, c'est l'âge des amans des Visionnaires; une belle femme, que j'entrevoyois en passant, pour la première & la derniere fois, m'inspiroit le voeu frivole

vole de lui être fidèle toute ma vie. Bien des gens doivent donc en cela me ressembler, je suis pourtant de ce siècle-ci.

Mais l'austère Fontenelle, à qui Me. de Tencin disoit, en lui posant la main sur la poitrine: *il n'y a que de la Cervelle dans ce cœur-là*, ne conçevoit pas aussi bien que des hommes ordinaires, jusqu'où la foiblesse du cœur peut admettre tous les piéges de l'imagination. Il falloit de nécessité absolue, que les Visionnaires, pièce dénuée de toute aménité, déplut souverainement à Mr. de Fontenelle, l'homme de son siècle, qui avoit peut-être en lui seul autant de gout & de délicatesse qu'on n'en aura jamais. l'Auteur des Mondes, assurément un des grands génies, dont la France puisse se vanter, ne semble à propos des Visionnaires, tant amoureux de la nature, que comme une espèce de réparation,

qu'il

qu'il lui fait, pour l'avoir quelquefois fardée dans pluſieurs endroits de ſes ouvrages d'agrémens; d'ailleurs ineſtimables, par la gaité philoſophique des idées, l'élégance naïve des tours, la galanterie la plus ingénieuſe, & la plus profonde des éruditions agréables.

Si l'on m'objectoit, que dans les ſujets d'imitation, l'art n'étant que la nature réduite en principes, le public ne peut ſaiſir la nature, ſans connoitre l'art presqu'auſſitôt; je nierois cette dernière conſéquence: car enfin, tout homme eſt né ſenſible, peu de gens raiſonnent; je reſpire dans un jardin le parfum d'une fleur, que je ne vois ni ne cultive; une machine d'Opera me frape, & j'ignore les forces mouvantes: je confronte ici l'art avec l'art, mais de deux comparaiſons, quand la première ſert de démonſtration

tion, la seconde, quoique hardie, peut jetter du jour sur nos pensées.

Je laisse au Lecteur judicieux le plaisir d'imaginer la réponse sage & solide, qu'auroit opposé sur le champ un Fontenelle aux doutes indigestes que je viens de hazarder. J'ai senti trop d'amour-propre, en appellant de l'arrêt d'un grand Juge; ce mouvement-là me fait défier de mon procès. *Nisi utile est, quod facimus, stulta est Gloria.*

tion

Au para… …u'on repréſente,
Rit, en v… …upe diſcordante
Se réünir. …ue en entrant,
Jure, s'étale, … premier role,
Coupe à chacu… …t la parole,
Impoſe un plan, …r par dépit,
En donne un autre… …ue aplaudit,

Le vieux Giblet, … …on étofe,
Poëte, acteur, qui ſe … …phe,
Forgeant des vers comm… …oit,
Crache, fait ſigne, & le … …
Il n'eſt, dit-il, qu'un point … …ve,
C'eſt de jouer, ou la peſte vo…
Eh oui, parbleu, dit le Sénat…
Nous paraitrons.. quand nous aur…
Et n'avons feu, chemiſe, ni lu…

A ces pitiés la ſuperbe Croupière…
Gibier friand de trois rivaux heureux,
Gruge un biſcuit, s'ajuſte, & fait des nœu…

A…

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1847060404/phys_0451
DFG